



Espaces Linguistiques N° 1

« Dis-moi ce que tu répètes, je te dirai qui tu es »
“Tell Me What You Repeat and I Will Tell You Who You Are”

<https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/78>



Université
de Limoges

ISSN : 2729-3548



Présentation du numéro. La répétition du point de vue des instances énonciatives qui l'instaurent

Presentation. Repetition from the point of view of enunciative instances that establish it

Sophie Anquetil

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France
sophie.anquetil@unilim.fr

Cindy Lefebvre-Scodeller

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France
cindy.lefebvre-scodeller@unilim.fr

Formalisée chez Derrida (1990) en deux concepts – l'itération et l'itérabilité – la répétition renvoie à la reproduction d'une marque (l'itération), reproduction dont l'actualisation est chaque fois distincte de la précédente. Ainsi la répétition garantirait la permanence du signe mais, ce qui fait sens, ce serait le caractère altéré de la marque en fonction du nouveau contexte d'actualisation (itérabilité). La répétition permettrait donc l'identification de la convention codique, mais elle serait aussi une altération significative de cette même convention. L'itérabilité occuperait donc cet espace « entre le re- du répété et le re- du répétant, traversant et transformant la répétition » (Derrida, 1990, p. 106). Autrement dit, il y aurait toujours « retraversée de l'*a priori* par cela même que cet *a priori* paraît conditionner ». En et pour cela, la répétition serait « vouée à se répéter inlassablement » (Steinmetz, 1993, p. 48).

Ce double aspect de la répétition – l'itération et l'itérabilité – mérite que l'on s'y attarde parce que son observation permet d'engager une réflexion épistémologique sur nos pratiques scientifiques. L'une des préoccupations majeures du linguiste est en effet de saisir une forme de récurrence, récurrence qui serait l'indice pour le chercheur d'une expérience ritualisée, systémique, inscrite dans la mémoire collective d'une communauté linguistique. Le « je » répèterait en effet l'expérience d'un « nous » qui a façonné notre usage du signe. Ce passage du « nous » au « je » et du « je » au « nous » inscrirait la problématique de la répétition dans celle de ce que Ricœur (2000) nomme l'« intersubjectivité » et qui s'est formalisée chez Kleiber (1999) en le concept de « stabilité sémantique ». C'est en effet la mise en relation du concept de répétition avec celui de l'intersubjectivité que nous souhaitons interroger dans ce numéro. « Dis-moi ce que tu répètes – donc « qui tu répètes » –, je te dirai qui tu es » questionne la répétition du point de vue des instances énonciatives qui fondent les textes et discours : sujet parlant, locuteur, énonciateur, narrateur, auteur, traducteur, etc. En effet, la répétition, suivant le lien qu'elle établit entre énonciation citée et énonciation citante, se fait le porte-parole d'une voix qui, soit se situe dans

l'interlocution et s'inscrit dans l'immédiateté du dialogue, soit constitue la reprise d'un discours antérieur, et se fait ainsi le relais d'autres voix énonciatives. Cet usage ritualisé et ritualisant du signe serait en effet révélateur de l'identité des instances énonciatives collectives et serait à l'origine de routines discursives, de normes d'écriture, observables par l'identification de segments répétés, de collocations, de motifs, etc. dans les textes et discours.

Mais pour rendre compte des liens entre répétition et intersubjectivité, la recherche de routines, de normes, ne peut se passer d'un questionnement sur l'altération du point de vue de l'espace-temps qui sépare l'énonciation citée et l'énonciation citante. Le postulat de l'itérabilité nie l'existence d'une identité absolue assignable au signe, ce qui interroge le linguiste sur le sens de la reproduction du signe. En quoi la réactualisation du dit, du construit, du déjà vu est-elle signifiante, que l'on fasse référence ici aux rituels discursifs, aux différentes formes de dialogisme ou de détournement intertextuel au sens large ? Qu'est-ce que cette altération dit du contexte de l'énonciation citée ? Quelle est la fonction rhétorique et stylistique de l'altération produite ? Steinmetz (1993) nous fournit un premier élément de réponse en envisageant une « esthétisation de la répétition ». L'itérabilité serait donc non seulement la condition de la possibilité du signe mais aussi la condition de la possibilité de l'art. Ainsi la description des formes de dialogisme générées par la répétition peut participer de la caractérisation des *arts du langage* déployés par les locuteurs ou auteurs au sein des textes et discours, et ainsi de l'ethos de ces derniers.

Enfin, si le titre de ce numéro se veut volontairement psychologisant, c'est aussi pour mieux toucher du doigt le fondement originel de nos pratiques : qu'est-ce qu'à travers des répétitions de fragments de discours investis de sujets parlants en sujets parlants, une communauté linguistique rejoue-t-elle sciemment ou inconsciemment ? Autrement dit, qu'est-ce que la répétition répète ? Et pourquoi certaines langues sont-elles plus promptes à la répétition que d'autres ? Car s'il est bien des cas dans lesquels la répétition relève de l'intentionnalité du locuteur et si l'on rencontre bel et bien dans toutes les langues des auteurs qui jouent et se jouent de la répétition (à l'aide d'anaphores, d'épiphores, d'allitérations, d'assonances, de calques syntaxiques, ou autres procédés stylistiques), il arrive qu'elle fasse partie du fonctionnement intrinsèque d'une langue, ce que Michel Ballard (1994, p. 233) appelle « la répétition idiosyncratique ». Certaines langues sont plus tolérantes que d'autres face au phénomène de la répétition. Que faire lors du passage d'un texte d'une langue à une autre lorsque la langue de départ est plus tolérante aux répétitions que la langue d'arrivée, comme c'est le cas avec l'anglais et le français, par exemple ? Pris entre le désir de traduire le style de son auteur et le devoir de respecter les règles stylistiques de la langue vers laquelle il traduit, le traducteur de l'anglais vers le français peut être tenté de ne pas traduire la répétition (ou y sera peut-être poussé par son éditeur), à tout le moins de ne pas traduire *toutes* les répétitions. « Dis-moi ce

que tu répètes, je te dirai qui tu es » : l'étude de la façon dont un traducteur traite la répétition peut-elle donner des indices sur sa façon d'envisager la pratique de la traduction au sens large ? C'est à toutes ces questions que ce numéro se propose de se consacrer.

Le numéro s'ouvre sur la contribution de **Marion Sandré** et **Oliana Revelles**. Fidèle à la tradition de l'analyse du discours « à la française », leur article envisage la répétition dans une perspective énonciative de l'activité discursive : elle provient en effet du rapport qu'entretient le discours avec les discours qui l'ont précédé, que ce dialogisme soit délibérément montré ou non, qu'il soit interdiscursif ou interlocutif. Prenant appui sur les discours convoqués par Benoît Hamon lors d'un discours à la Bourse du travail de La Seyne-sur-Mer, en février 2018, la recherche montre comment l'homme politique adapte ses reprises énonciatives – reprises du discours de tiers, de son propre discours ou de celui du public – à l'enjeu discursif et comment elles construisent, au fur et à mesure des prises de parole, l'ethos des interlocuteurs en présence.

Les liens entre répétition et interlocution sont aussi au cœur de la recherche d'**Aline Delsart** mais s'ancrent ici dans un contexte de soin. La recherche se concentre alors sur une forme spécifique de répétition, l'hétéro-répétition locale, et sur ses multiples fonctions pragmatiques : la confirmation, la précision, la rectification, la réponse-reprise, le ciblage, le partage de savoir, la reprise de sens en écho, le questionnement. À partir d'une sélection d'entretiens réalisés dans le cadre du projet de recherche DECLICS2016, Aline Delsart observe une répartition différente des fonctions pragmatiques de l'hétéro-répétition suivant le statut du locuteur en présence : patient, médecin, ou thérapeute d'orientation psychanalytique. Ainsi la répétition locale opère ici comme un marqueur d'identification des statuts des locuteurs, et son analyse questionne dans le même temps l'équilibre fonctionnel des discours en consultations médicales.

Dans un même souci d'interroger les pratiques médicales et les relations de soin qui s'y établissent, **Aurore Famy** appréhende la répétition dans l'espace énonciatif construit depuis la consultation du médecin – ici l'épileptologue – jusqu'à la lettre de consultation. La nécessaire *médiation* qui se construit au sein de cet espace ponctue le discours de répétitions multiformes, lesquelles prennent la forme de *macro-actes de langage indirects* et visent à traduire des informations émanant de la sphère profane (interrogatoire patient), à informer un raisonnement médical grâce à un macro-acte de langage de thésaurisation heuristique, et à instaurer la maladie (le diagnostic) ainsi que l'ethos scientifique de l'énonciateur et les rapports intersubjectifs complexes qui se nouent entre l'énonciateur et l'énonciataire. Enfin, l'étude des diverses occurrences de la répétition au sein de la lettre de consultation participe d'une définition de ce genre discursif, en tant que texte clos.

La contribution de **Nicolas Couegnias** aborde la répétition selon une approche sémantique et textualiste. La répétition s’y matérialise en effet sous la forme de métaphores filées au sein des commentaires œnologiques. Le mécanisme général de l’*Intégration Conceptuelle* (Fauconnier, Gréa) y est convoqué pour suivre l’isotopie textuelle produite par la métaphore et saisir la mise en discours de la sensorialité. La recherche montre que la répétition métaphorique se fonde sur quatre fonctions qui opèrent entre domaines sémantiques : alternative, équivalence, contextualisation, et connotation. S’établit ainsi une véritable grammaire de la répétition.

Dans une perspective énonciative, **Cécile Tardy** et **Sophie Anquetil** explorent quant à elles l’un des genres de l’Ancien Régime : le « secrétaire » (ou manuel épistolaire). Leur approche de la répétition se fonde sur le concept de *routines d’écriture*, lesquelles correspondent à la reproduction de blocs d’actes de langage d’un manuel à l’autre. Les routines d’écriture présentes dans le corpus étudié – le *Secrétaire de la Cour* de J. Puget de la Serre (1625) et *La Rhétorique de l’honnête homme, ou la manière de bien écrire des lettres* de P. Colomiès (1699) – ainsi que leurs caractéristiques formelles, s’érigent en « normes prescriptives » et révèlent le type d’interaction qui s’établit entre l’émetteur et le destinataire ainsi que les enjeux sociétaux qui en découlent. Ainsi la répétition s’inscrit ici dans un projet didactique d’acquisition de normes comportementales caractérisables par une posture de soumission du requérant.

C’est également aux normes prescriptives que **Vivien Bessières** s’intéresse en proposant une analyse de la répétition narrative dans la fiction populaire, fondée sur l’étude des manuels de scénario, des guides d’écriture ou encore des conseils d’auteurs. Il montre qu’au sein de cette littérature prescriptive, les avis sur l’existence de schémas qui se répètent peuvent diverger. L’auteur trouve dans la chronique sérielle, la catharsis post-traumatique et la « refamilisation » trois scénarios qui offrent une échappatoire au schéma répétitif de la crise en ce qu’elles permettent une approche autre que duelle de la répétition narrative.

Répétition *de* la traduction et répétition *dans* la traduction sont au cœur de l’article de **Cristina Vignali-De Poli** qui mêle savamment l’analyse littéraire à l’analyse traductologique dans son étude du seul cas authentique de double traduction en français de la nouvelle *Inglese a Roma* (1961) d’Anna Maria Ortese. Elle montre à quel point la connaissance d’un auteur est primordiale quand il s’agit de rendre les subtilités d’un style qui, dans le cas d’Ortese, sert une vision idéologique. L’analyse extrêmement fine qui est conduite s’appuie notamment sur les notions de rythme et de (non-) concordance (Meschonnic, 1999) pour montrer que les choix faits par les deux traducteurs français tendent à standardiser le texte de départ.

Dans son article qui compare l'approche qu'ont de la répétition quatre traducteurs chinois de *L'Amant* de Marguerite Duras, **Wang Zhuya** montre, en s'appuyant sur la notion de champ de Bourdieu (1991), comment l'expérience d'un traducteur, sa formation, son bagage, sa relation aux langues source et cible, influencent et permettent de déterminer sa position traductive (Berman, 1995). Le milieu dans lequel un traducteur évolue n'est pas non plus étranger à son ethos traductif : ainsi, en Chine, peut-on distinguer l'école cibliste de Pékin et l'école sourcière de Shanghai. L'auteur de l'article met au jour, au fil de son analyse minutieuse, quatre approches très différentes de la traduction du roman durassien auxquelles elle parvient à apporter une explication.

Bibliographie

BALLARD Michel, [1987] 1994, *La Traduction de l'anglais au français*, 2^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Nathan Université.

DERRIDA Jacques, 1990, *Limited inc*, Paris, Galilée.

KLEIBER Georges, 1999, « Du sens. En général et en particulier », *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, p. 15-52.

MESCHONNIC Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, coll. « Sciences Humaines ».

RICŒUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, éditions du Seuil.

STEINMETZ Rudy, 1993, « Esthétique de la répétition (Duchamp/Derrida) », *Horizons philosophiques*, n° 3 (2), p. 45-60. <https://id.erudit.org/iderudit/800921ar>

Comité scientifique du numéro

Sophie ANQUETIL (Université de Limoges, France)

Abdelhadi BELLACHHAB (Université de Nantes, France)

Vivien BESSIÈRES (Université de Limoges, France)

Stéphane BIKIALO (Université de Poitiers, France)

Jean-François BORDRON (Université de Limoges, France)

Domitille CAILLAT (Université Paul Valéry, Montpellier, France)

Laura CALABRESE (Université libre de Bruxelles, Belgique)

Ana-Maria COZMA (Université de Turku, Finlande)

Carine DUTEIL (Université de Limoges, France)

Olga GALATANU (Université de Nantes, France)

Nathalie GARRIC (Université de Nantes, France)

Dominique LAGORGETTE (Université Savoie Mont-Blanc, France)

Cindy LEFEBVRE-SCODELLER (Université de Limoges, France)

Cécile LIGNEREUX (Université Grenoble Alpes, France)

Sylvie LORENZO (Université de Limoges, France)

Mickaël MARIAULE (Université de Lille, France)

Alina PELEA (Université Babeş-Bolyai Cluj-Napoca, Roumanie)

Nicole PIGNIER (Université de Limoges, France)

Jill SALOMON (Université de Limoges, France)

Marion SANDRE (Université de Toulon, France)

Annabelle SEOANE (Université de Lorraine, France)

Clément SIGALAS (Université Paris-Sorbonne, France)

Cécile TARDY (Université de Limoges, France)

Alain VUILLEMIN (Université d'Artois, France)

Albin WAGENER (Campus Tech, Université de Nantes, France)

Sébastien WIT (Université de La Rochelle, France)

Françoise WUILMART (Professeur émérite de l'ISTI/ULB, Belgique)



« Vous vous rendez compte les références qu'on a ? Jaurès pardonne-moi ! » : les discours convoqués par Benoît Hamon

Reported Speech in a Political Conference, or How Benoît Hamon Quotes Discourses

Oliana REVELLES

BABEL (EA 2649), Université de Toulon, France

oliana.revelles@univ-tln.fr

Marion SANDRÉ

BABEL (EA 2649), Université de Toulon, France

marion.sandre@univ-tln.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/200>

DOI : [10.25965/espaces-linguistiques.200](https://doi.org/10.25965/espaces-linguistiques.200)

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

Cet article analyse les discours convoqués par Benoît Hamon lors d'un discours à la Bourse du travail de La Seyne-sur-Mer, en février 2018. Ce travail s'inscrit en analyse du discours et s'intéresse aux phénomènes dialogiques : nous distinguons les discours étudiés selon l'instance énonciative convoquée par l'acteur politique. Nos trois catégories d'analyse sont donc : les références au discours de tiers, à son propre discours, et au discours du public. L'objectif est de montrer à la fois comment Benoît Hamon utilise ces différents discours, et comment il les traite dans son propre discours. On verra que souvent les commentaires autour des reprises de discours sont aussi importants que ces reprises elles-mêmes et qu'ensemble ils participent à la construction de l'image de l'acteur politique.

Mots-clés : discours politique, dialogisme, répétition, discours rapporté, ethos

Abstract

The paper focuses on reported speech in a political conference by Benoît Hamon in La Seyne-sur-Mer (France) in February, 2018. Three types of reported speech are distinguished : those when the speaker quotes his own speech ; those when he quotes someone else's discourse ; and those when he quotes his interlocutor's speech – that of the public. The study shows how different forms of reported speeches are used by Benoît Hamon throughout the conference, and how these forms play a role in his discourse. We will see that quite often, the commentaries about quoted speeches take on as much importance as the quotations themselves and that they are both part of the construction of the politician's discursive ethos.

Keywords: political discourse, dialogism, repetition, reported speech, ethos

Introduction

Nous voulons nous intéresser ici aux différents discours qui sont convoqués par un acteur politique pour construire son propre discours et façonner sa propre image. Nous allons donc dans un premier temps préciser notre cadre de recherche, en expliquant ce qu'on entend par « discours convoqués », leurs spécificités dans le domaine politique et leur relation avec la construction de l'éthos. Dans un second temps, nous présenterons notre corpus.

Cadre de recherche

Ce travail s'inscrit en analyse du discours à la française, et traite deux de ses caractéristiques définitoires : « [sa] relation privilégiée avec les théories de l'énonciation linguistique ; [et] l'importance qu'ell[e] accord[e] à l'*interdiscours* » (Maingueneau, 2002, p. 202¹). La notion de « dialogisme » (Bakhtine, [1935] 1978) croise ces deux éléments. En effet, nous englobons sous cette étiquette, à la suite de nombreux chercheurs², toute référence à un discours autre,

- repérable par des marqueurs verbaux, paraverbaux et non verbaux,
- et analysable comme un dédoublement énonciatif entre un énoncé enchâssant (le discours convoquant) et un énoncé enchâssé (le discours convoqué) (Bres, 2001, p. 85³).

Nous incluons dans notre analyse les différents cas de présence explicite de discours autre : discours rapportés, modalisation en discours second, îlot textuel... On utilise le terme « discours convoqué » en englobant le discours rapporté, cité, représenté, montré, répété, prêté... que ce discours soit effectif, potentiel, nié, inventé, probable, imaginaire... et qu'il s'agisse d'un discours passé, présent ou même futur. Ce choix nous permet de travailler sur une grande variété de types de discours dialogiques, sans limiter l'étude au discours rapporté traditionnel⁴, dont relève néanmoins la majorité de nos occurrences.

Le discours politique est fait de reprises : le discours des autres qu'on va valider ou discréditer, son propre discours qu'on rappelle... Ces phénomènes ont déjà été analysés, notamment dans les genres du discours dialogal (Torck, 1994 ; Vincent & Turbide, 2006 ; Sandré, 2012 ; Richard &

1 Dans Charaudeau et Maingueneau (dir.), entrée « École française d'analyse du discours ».

2 Voir notamment Rosier (dir.), 2002 et Bres *et al.* (dir.), 2005 ; voir aussi Authier-Revuz, 1992 et 1993 qui parle de « représentation de discours autre ».

3 Dans Détrie *et al.* (dir.), entrée « Dialogisme ».

4 Pour un rappel de l'acception traditionnelle *vs* les approches plus contemporaines du discours rapporté, voir Caillat, 2016, p. 69-77.

Sandré, 2014 ; Caillat, 2016 ; Sandré, 2016 ; Caillat, 2019). Ces recherches ont montré la dimension stratégique que revêtent ces convocations du discours, où elles sont des « révélateur[s] de la tension que doivent gérer les politiciens » (Vincent & Turbide, 2006, p. 317) dans les échanges. Les phénomènes dialogiques concourent à construire l'image de l'acteur politique – son ethos⁵ –, particulièrement dans les phases d'attaque et de défense, en révélant la façon dont il gère l'interdiscours. En contexte dialogal, la majorité des occurrences renvoient aux discours tenus par le partenaire d'interaction, et participent donc de l'élaboration de l'image à la fois du locuteur et de l'interlocuteur. En effet, dans une perspective interactionniste, l'ethos de l'acteur politique se construit à la fois dans son propre discours et dans le discours de l'autre⁶.

Nous voulons ici travailler sur un corpus monologal qui fait une utilisation très spécifique des discours qu'il convoque, par laquelle l'acteur politique se construit une image très particulière face au public présent.

Corpus et méthodologie

Nous allons nous intéresser à un discours de Benoît Hamon (désormais BH) tenu à la Bourse du travail de La Seyne-sur-Mer, le mardi 06 février 2018, sur le thème : « Être jeune en 2018 : le contrat social au XXI^e siècle ».

Ce discours a été produit dans un contexte particulier : il s'agissait initialement d'une conférence dans le cadre d'une tournée des universités françaises (d'où le titre), adressée donc à de jeunes étudiants. Elle devait avoir lieu à la faculté de droit de l'université de Toulon, mais le président de l'université a refusé la conférence par « respect du principe de neutralité du service public ». La conférence a donc été déplacée à la Bourse du travail de La Seyne-sur-Mer, et le public présent s'en est trouvé modifié : des militants de « génération.s », des sympathisants, des curieux, quelques jeunes, mais globalement des personnes plus âgées. Ce changement de lieu et de public va amener un changement de discours et d'attitude de BH que l'on va retrouver notamment dans l'utilisation des différents discours.

La quasi-totalité de la conférence (seules 2 minutes au début sont coupées) a été filmée par le compte Facebook de « Génération.s Marseille » et mise en ligne « en direct » (via l'appli Facebook live) sur <https://www.facebook.com/GenerationsMars/videos/1820392718004781/>.

5 Pour les applications de cette notion à l'analyse du discours, voir notamment Amossy (dir.), 1999 ; Maingueneau, 2002 ; Amossy, 2010 ; Grishpun (dir.) 2014.

6 Voir à ce sujet Constantin de Chanay & Kerbrat-Orecchioni, 2007 ; Sandré, 2014 ; Kerbrat-Orecchioni, 2016 et 2017, p. 261-293.

La vidéo dure un peu plus d'une heure : elle a été intégralement transcrite, en transcription orthographique aménagée, en utilisant des conventions pour transcrire les phénomènes paraverbaux et non verbaux (Sandré, 2013, p. 90). Ce traitement du corpus permet d'analyser précisément le discours, tant au niveau du contenu que de sa forme, et notamment de prendre en compte son caractère oral et vivant (voir Revelles, 2019).

Nous allons nous demander ici comment BH gère les discours qu'il convoque dans un genre politique où leur utilisation est attendue et très codée, et nous chercherons à montrer ce que cette utilisation nous apprend sur l'image construite par l'acteur politique dans ce contexte particulier.

Notre analyse portera sur les phénomènes dialogiques interdiscursifs, autodialogiques et interlocutifs (Bres, 2001, p. 85) : soit l'orientation du discours de BH vers des discours de tiers, vers son propre discours, vers le discours de l'interlocuteur – ici le public.

1. Convoquer les discours de tiers

Le premier cas de discours rapporté est le cas où le locuteur fait référence au discours de tiers. Il peut être d'accord avec ces propos : c'est la visée convergente ; ou, au contraire, ne pas être d'accord : c'est la visée divergente (Sandré, 2012). Dans son discours, BH a recours aux deux types mais il convoque plutôt du discours dans une visée divergente (2/3 des occurrences contre 1/3 des occurrences à visée convergente).

1.1. Visée convergente

Dans ces discours convoqués à visée convergente, l'énonciateur est mentionné de manière explicite : il peut servir de figure d'autorité. « Les “figures d'autorité” [...] ne sont pas nécessairement des spécialistes dans une matière, mais quiconque ayant dit quelque chose qu'il est bon (rentable) de répéter » (Vincent & Turbide, 2005, p. 308). BH, dans son discours, cite par exemple Françoise Sagan :

[17] >v'savez **on dit**< (*ouvre ses bras*) 'fin c'est pas ON euh : : euh l'écrivaine euh : : très célèbre+ FRANçaise qui s'est illustrée par une vie euh qu'elle a largement brûlée et et et consumée↑ + dans euh les passions + la littérature mais aussi euh : euh : les substances euh : PROhibées↓ + **FRANçoise sagan**↑ +**disait** euh : euh : cette cho- >la chose suivante à propos d'la jeunesse< **elle disait**↑ ++ (*appuie chaque mot avec un mouvement de main*) **la jeunesse est la SEUle génération RAISONnable**>↓ ++ au sens OÙ↑ ++ il faut ÉCOUter↑+ >ce que la jeunesse juge< RAISONnable↑ + et cesser de penser que + <ce : + que les générations> qui : ont eu euh vingt ans il y a quarante ans + jugent raisonnable↑

7 Conventions de transcription, mises en évidence ici par les guillemets français : « + ++ » pause très brève, brève ; « ↑↓ » intonation montante/descendante ; « >...< <...> » accélération/ralentissement du débit de parole ; « TOUT » accentuation de la syllabe ; « : :: » allongement vocalique plus ou moins long ; « (*rire*) » : indication non verbale. Le gras indique les éléments analysés.

doit <TOUjours s'appliquer aux générations futures↓> ++ ce qui était raisonnable Hler↑ + ne l'est plus forcément aujourd'hui↑ (1⁸)

Dans ce passage, on trouve une forme de discours direct : BH rapporte des propos de Françoise Sagan, tenus lors d'un entretien avec Marianne Payot en septembre 1994. Pourtant, avant de nommer l'auteure, BH utilise d'abord un *on* (« on dit »), puis s'autocorrige (« 'fin c'est pas ON ») et introduit ensuite longuement la personne citée avec une périphrase descriptive. L'utilisation de ce « on », introducteur de la citation, renforce l'idée de généralité en faisant passer le discours cité pour une vérité générale, comme un présupposé. La description de Françoise Sagan – son statut de femme de lettres (« l'écrivaine ») et le fait qu'elle soit célèbre – donne aussi du poids au discours cité. Dans cet exemple, cette figure d'autorité permet à BH d'introduire sa propre vision des choses. Il va alors proposer sa propre interprétation. En effet, il s'approprie le discours de Françoise Sagan en proposant une explication de cette phrase, marquée par la formule « au sens OÙ ». Il fait passer son opinion personnelle, présentée comme des recommandations : il utilise des adverbes généralisants (« toujours », « aujourd'hui »), et la notion de devoir (« doit », « il faut que »). Cela lui permet, sous un air d'objectivité, de partager des propos très subjectifs. Cette interprétation lui permet d'introduire aussi le reste de son discours. En effet, ce discours rapporté constitue l'introduction de sa conférence. Le discours convoqué par BH n'est donc pas une simple illustration, mais un élément important dans son discours, autour duquel il va construire son propos.

Nous avons le même genre de procédé avec Nelson Mandela :

[2] **mandela dit** ++ euh + qui va vous donner une indication sur mon état d'esprit ++ euh **mandela disait** + cette phrase qui + euh quand j'l'ai trouvée j'me suis dit merci mandela + hum : + **il dit** ++ **je n'perds jamais + je gagne ou j'apprends**↓ + moi l'année dernière j'ai beaucoup appris (*rires et applaudissements du public*) (16)

Ici, BH a de nouveau recours au discours direct (« il dit ») en citant une phrase de Mandela. Il fait alors référence à une figure mondiale de paix qui ne peut être contestée, quel que soit le bord politique. Le discours fonctionne comme une référence philosophique. Dans ce passage il répète trois fois le nom de « mandela » et fait des petits commentaires personnels avant de livrer la citation, ce qui l'oblige à reprendre la phrase introductive de son discours rapporté (« mandela dit », « mandela disait », « il dit »). Après la citation, BH parle de sa candidature à la présidentielle et de sa lourde défaite à laquelle il fait référence en plaisantant, ce qui lui permet de se rapprocher de son auditoire. Ce discours rapporté lui permet aussi de faire passer un message et de dé-dramatiser sa défaite en faisant preuve d'autodérision vis-à-vis de son gros échec électoral. Il montre ainsi qu'il

8 La référence du texte renvoie à la section : le corpus est ainsi divisé en 64 sections, chaque section renvoyant à 1 minute de discours. Ce premier exemple est donc extrait de la première minute de la vidéo.

est passé à autre chose et que cela lui a permis d'évoluer. L'utilisation de ce discours rapporté participe de la construction de son ethos, à la fois par la référence à la figure mondiale de la paix, et par le fait de parler de lui-même à travers Mandela.

Nous pouvons donc voir que BH utilise le discours rapporté pour introduire sa propre vision des choses et fait entendre sa voix à travers celle d'autrui. Les personnes citées ne le sont pas pour leur étiquette politique. Elles servent de référence. BH cite aussi Jean Jouzel, prix Nobel avec le GIEC⁹ (section 10) et Léon Gambetta (section 44). Ainsi le choix des références utilisées par le locuteur montre le travail en amont très important pour la construction même du discours, et contribue également à la construction de l'ethos de l'homme politique (Revelles, 2019).

BH utilise aussi un discours de tiers pour valider la thèse qu'il défend : « lorsqu'on cite un tiers en appui de la thèse que l'on avance, il s'agit bien souvent plus de "diluer" la responsabilité énonciative, de la partager avec autrui que de « "faire autorité" » (Doury, 2004, p. 256, note 4). Ainsi le discours cité est validé sous prétexte qu'il est partagé par d'autres. Ici il attribue à la personne qu'il cite l'entière responsabilité énonciative du discours cité et indique qu'il partage ce discours. BH cite ainsi :

- des représentants de la société (aides-soignantes, à 3 reprises – sections 22 23 23 –, les scolaires qui ont décroché – section 47 –, le maire de St-Louis – section 12).
- des représentants qui ne partagent pas les mêmes idées politiques : le FMI et sa directrice générale, Christine Lagarde (section 26) ; le patron de Microsoft, Bill Gates ; le patron de Tesla, Elon Musk ; le patron de Facebook, Mark Zuckerberg (section 33), dont il reprend les noms quelques minutes plus tard :

[3] ces métamorphoses ++ et ben elles nous invitent + en tout cas l'pouvoir public + à Effectivement >taxer davantage la richesse quand elle est créée par les machines↑ + donc le capital< + **MÊME bill gates le dit** + j'le dis + **MÊME bill gates le dit** ++ **il dit ça pourra pas t'nir** +++ non mais **c'est lui qui le dit** c'est pas ++ là encore + après euh vous rendez compte les références qu'on a jaurès pardonne-moi mais + bill gates + euh mar- j'ai dit **mark zuckerberg** également **christine lagarde** non mais ++ (*rires du public*) je je j'indique juste aux aux gens qui euh : : : : de gauche + qui pensent qu'ils sont encore de gauche quand ils défendent des horreurs qui consistent euh à ++ poursuivre dans les politiques + 'fin dans les politiques libérales qui sont PRIS sur leur gauche là par zuckerberg + bill gates et christine lagarde↓ (*rires et cris dans le public*) (37-38)

Ici, nous avons deux formes de discours rapporté : la première est une forme de discours indirect libre avec la formule « même bill gates le dit » et la seconde une forme de discours direct (« il dit »). Puis BH rattache ce discours à d'autres instances énonciatives en faisant référence à des personnes

⁹ Il est aussi le conseiller climat de BH lors de la campagne présidentielle, mais il n'est pas ici présenté comme tel, seulement comme un des récipiendaires (avec d'autres scientifiques du GIEC) du Prix Nobel de la paix en 2007.

(des grands patrons, la directrice du FMI) qui sont opposées à lui sur le plan idéologique, mais qui partagent néanmoins ces idées présentées comme « de gauche ». Il insiste sur la source énonciative, en utilisant le clivage (« c'est lui qui le dit ») pour bien montrer ce décalage entre les propos cités et leur auteur. Ce décalage est aussi marqué par la mention d'une grande figure : « vous vous rendez compte les références qu'on a jaurès pardonne-moi ». Jean Jaurès, auprès duquel il s'excuse, est présenté comme un représentant de la vraie gauche – ou du moins de la gauche que BH défend. De plus, c'est également une référence contextuelle, à laquelle le public est sans doute sensible¹⁰.

BH est d'accord avec les propositions des personnes citées (convergence) même s'il ne partage pas les mêmes idéaux (divergence) : ainsi au niveau de l'argumentation, la convergence n'exclut pas la divergence (Revelles, 2019). Le locuteur l'avait déjà fait remarquer avec humour : « même + le FONDS monétaire international + un repère de marxiste gauchiste + autant vous dire (*rires du public*) + des types + qui ont serré + le le collier à la laisse + le FONds monétaire international + CHRISTINE lagarde » (26).

L'utilisation du discours adverse en vue de valider ses propres propositions est un procédé fréquent dans le discours des politiques¹¹ : montrer que ses idées sont partagées par des opposants politiques permet de leur donner plus de force. Cela contribue donc à la stratégie de BH, puisque l'idée qu'il défend semble s'imposer d'elle-même (Sandré, 2012, p. 84). Ce qui est plus inhabituel ici, ce sont les commentaires incessants que BH utilise entre chaque élément de discours rapportés, ce qui l'amène à répéter plusieurs fois certaines parties. Ce métadiscours, qui accompagne le discours rapporté, participe pleinement de l'utilisation qu'il en fait. Ce n'est pas tant le discours qu'il prête à ces instances qui est important, mais la façon dont ce discours est traité.

1.2. Visée divergente

Si BH utilise le discours d'autrui pour appuyer ses propos, il peut aussi citer un locuteur extérieur pour s'opposer à ses dires. Dans notre corpus, ce procédé est très représenté avec plus d'une trentaine d'occurrences. Parfois de façon développée, d'autres fois de façon plus rapide, avec des îlots textuels, marqués par des guillemets non verbaux qu'il mime.

Premièrement, lorsque BH dénonce certains discours, l'énonciateur n'est pas toujours clairement mentionné ; BH s'oppose alors à un discours circulant en utilisant le *on* de généralité : « on vous

10 Jaurès est attaché à la Bourse du travail de La Seyne-sur-Mer, ayant participé à une soirée pour soutenir un candidat local, en 1914.

11 Ce procédé a déjà été montré, notamment dans Sandré 2012, p. 84 ; Richard & Sandré 2014, p. 55 et Caillat 2016, p. 347.

dit » (sections 5-6), « on n’vous parle » (sections 7-8), « on dit » (sections 19 et 55), « on préfère » (section 27), « on s’entend dire » (section 49). Toujours dans cette idée de généralité, il parle de « gens » (17 occurrences), de « certains » (7 occurrences), de « ceux » (14 occurrences). Il dénonce ainsi des discours sans forcément préciser de qui ils viennent. Il fait aussi souvent des commentaires sur les propos qu’il dénonce.

BH s’oppose aussi, de façon attendue, aux discours du gouvernement, de façon globale (section 25) ou ciblée sur un des membres : « madame pénicaud » (ministre du travail) et « monsieur philippe » (Premier ministre) (section 30), et au discours du président de la République : « le président d’la + république actuel y CROIT + il parle que d’ça des star-up nation » (section 17), « selon la BONne théorie de monsieur macron » (section 27), « pour les premiers d’cordée c’est l’expression du président d’la république hein » (section 31). Ces cas-là sont tout à fait logiques dans le cadre d’un discours d’opposition.

BH s’oppose aussi à d’autres figures qui l’ont ouvertement critiqué. C’est alors un moyen de se défendre et de regagner du crédit :

[4] moi j’ai rencontré plusieurs fois euh + **pierre gattaz** quand j’étais ministre et euh + BON on s’est fâchés euh euh assez sévèrement depuis mais ++ notamment pendant la présidentielle parc’qu’il a dit↑ ++ **que mon projet était dangereux** ++ (*grimace en faisant la moue*) (*rires du public*) euh **bertrand delanoë a dit ça aussi**↓ +3+ euh ++ dangereux +++ ben je me suis dit bon ben c’est quand même inquiétant hein si ça y’est ch- chui dangereux + euh je vais relire ce que je propose quoi +++ et euh et et j’ai compris pour qui c’était dangereux en fait +++ (*rires du public*) euh :: : en l’occurrence effectivement j’confirme que du POINT de vue de pierre gattaz↑ et des RENtes qu’il entretient depuis longtemps (42)

Dans ce passage, nous avons un discours indirect introduit par la formule : « il a dit que », et résumé ensuite en « ça ». L’énonciateur est double : Pierre Gattaz et Bertrand Delanoë. BH rapporte des propos tenus lors de la campagne présidentielle. Ce qui est intéressant dans cet exemple, c’est qu’il fait référence ici à deux personnes différentes : l’une est un opposant idéologique (Pierre Gattaz), l’autre est un homme qui était censé le soutenir et qui est de son bord politique (Bertrand Delanoë). Ces deux hommes partageaient le même avis sur son projet qu’ils qualifiaient tous deux de « dangereux ». Le fait de mettre en relation deux personnes de bords politiques différents permet de vraiment se positionner comme seul face à tous. Ce passage lui permet de jouer une remise en question pour finalement mieux s’opposer aux propos de Pierre Gattaz et Bertrand Delanoë et réaffirmer sa position. De manière plus pratique cela lui permet aussi de régler ses comptes avec Pierre Gattaz en utilisant par la suite un argument *ad hominem* en s’attaquant directement à lui (voir exemple [8]).

Enfin, un autre exemple de dénonciation de discours de tiers est utilisé, lorsqu’il fait référence à un tweet de Donald Trump :

[5] **il a quand même fait un tweet** ++ parc'qu'il fait des tweets >vous savez des messages sur les réseaux sociaux< + **il a quand même dit** ++ à kim jong-un + le type qu'à mon avis qu'il faut pas trop provoquer quand même mais bon + **il dit dans un tweet** ++ attention + authentique + **mon bouton nucléaire + est plus GROS qu'le vôtre** +++ (*grimace*)(*rires du public*) donc on s'demande s'il parle de son bouton nucléaire ou d'autre chose↑ + doit vraiment y'avoir un concours + de de + c'est donc le PRÉsident des états-unis qui parle hein ++ **et il dit** et alors en plus + parce qu'il euh + comme il a + il va au bout d- d'sa pensée ++ **et il dit et EN plus le mien il fonctionne** + genre (*rires du public*) ++ ça marche pas trop bien + bon bref↓ (59)

Dans ce passage, il y a deux discours rapportés directs : le discours de Donald Trump est cité en première personne. Il reprend ainsi le message sur les réseaux sociaux posté par Trump en janvier 2018¹² qui mentionne Kim Jong-un. Ce dernier, dans le tweet original, a le statut de délocuté ; or, dans la reprise par BH, il devient l'allocutaire direct (avec l'utilisation de la personne de rang 5) : « mon bouton nucléaire + est plus GROS qu'le vôtre [...] et EN plus le mien il fonctionne + ». BH déforme donc le discours de Trump, ce qui lui permet d'accentuer le côté ridicule de la situation. Entre la première formule introductive et la fin du discours rapporté, BH interrompt son discours à plusieurs reprises pour insérer différents commentaires :

- D'abord il marque une pause pour expliquer ce qu'est un tweet. Ceci peut s'expliquer par le changement d'auditoire qui est composé essentiellement de personnes plus âgées.
- Puis il fait un commentaire sur l'interlocuteur du message cité (« le type qu'à mon avis qu'il faut pas trop provoquer »).
- Et il insiste sur la fidélité de son discours rapporté (« attention authentique »).
- Au milieu du discours cité, BH fait des commentaires sur le tweet en question, en jouant sur le double sens du message en l'expliquant lourdement au cas où certains n'auraient pas compris.
- Il insiste ensuite sur le locuteur du discours cité en rappelant la fonction de l'énonciateur « + c'est donc le PRÉsident des états-unis qui parle hein » pour montrer le décalage entre ce qui est dit et le statut de celui qui parle, il met en lumière alors ce paradoxe en pointant du doigt le comportement de Trump qu'il trouve absurde voire immature et qu'il ne comprend pas, en utilisant des ponctuations orales (« quand même », « hein »).

On voit bien ici que le discours convoqué est prétexte à un grand nombre de commentaires sur la situation interlocutoire qu'il rapporte et que ces commentaires sont l'essentiel du message qu'il veut faire passer. Si BH s'oppose au discours de Donald Trump, il s'agit aussi et surtout ici de se moquer

12 “North Korean Leader Kim Jong Un just stated that the “Nuclear Button is on my desk at all times” Will someone from his depleted and food starved regime please inform him that I too have a Nuclear Button, but it is a much bigger & more powerful one than his and my Button works!”
(<https://twitter.com/realDonaldTrump/status/948355557022420992>), posté le 02/01/2018.

de ce locuteur, ce qu'indiquent le métadiscours à visée humoristique et les rires du public. Le fait de se moquer d'autrui en politique est à double tranchant : utilisé comme une arme discursive, celle-ci peut se retourner contre son initiateur (Fourcher, 1988, p. 191). Ici, face à ce public, en parlant de Donald Trump, cela fonctionne. En effet, tout le monde est plutôt d'accord pour dire que Donald Trump a des réactions ridicules et BH n'est pas le premier à le dénoncer¹³.

Utiliser le discours d'une autre personne permet à BH de convoquer des discours d'instances énonciatives diverses (qui ne sont pas forcément du même bord politique), lesquels servent à appuyer ou défendre son point de vue ou à critiquer, voire se moquer, de certains discours. Il utilise la voix d'autrui pour apporter des connaissances historiques et culturelles, mais elles servent surtout à valider les propos du locuteur (Revelles, 2019).

2. Convoquer son propre discours

Nous traiterons ici les cas où BH fait référence à son propre discours, soit tenu précédemment à la conférence en cours – notamment pendant la campagne présidentielle de 2017 – soit à l'intérieur même de cette conférence.

Toutes les occurrences relèvent de la visée convergente : si dans certains genres du discours, un locuteur peut revenir sur des propos qu'il a tenus et s'y opposer, montrant ainsi qu'il a changé d'avis, dans le cadre du discours politique, c'est un exercice délicat. L'effet girouette de l'acteur politique qui se contredit est souvent connoté négativement (Constantin de Chanay, 2009, p. 63).

2.1. Discours tenu avant la conférence

Reprendre un discours qu'on a déjà tenu¹⁴ est, dans le jeu politique, quelque chose d'incontournable, notamment au cours d'une campagne électorale, ou – comme c'est le cas ici – d'une tournée de conférences : le discours tenu est inévitablement lié aux autres discours relevant du même genre ou du même contexte. Plus largement, un homme politique est contraint, au cours de sa carrière politique, d'établir un *continuum* de ses différents discours, afin d'expliquer au mieux ses engagements et l'idéologie qu'il défend. Ainsi, chaque prise de parole participe de la construction de son image politique (Sandré, 2018, p. 5). Ici BH montre qu'il a gardé la même lignée politique et qu'il défend toujours les idées présentées lors de la campagne présidentielle de 2017 et qui, avant cela, ont participé à son parcours politique (notamment à son éviction du

13 De nombreux hommes politiques français (et étrangers) ont déjà critiqué publiquement Donald Trump (notamment Jean-Luc Mélenchon qui l'a traité de « crétin »). Donald Trump est aussi vivement critiqué dans les médias pour ses prises de paroles sur les réseaux sociaux.

14 Sur la répétition, voir notamment Magri-Mourgues & Rabatel (dir.) (2015).

gouvernement Valls en septembre 2014). Il donne seulement des précisions pour ré-affirmer ses positions. Nous avons retenu ici les cas où BH fait référence à un discours qu'il aurait tenu avant la conférence : pendant la campagne électorale pour la présidentielle, après l'élection présidentielle et jusqu'à la conférence.

Ces formes d'autocitation permettent d'abord de rappeler un élément connu :

[6] >et moi c'que j'ai proposé en campagne présidentielle c'est qu'on index- + ou qu'on assoie + pardon ++ les< cotisations sociales patronales ++ >pour pérenniser nos systèmes de r'traites NON plus< sur le nombre de salariés qu'il y a ↑ ++ mais sur ++ la richesse créée↓ c'était la fameuse TAxe sur les robots (36)

Durant quatre minutes de la conférence, BH réexplique une de ses mesures de campagne : « la fameuse taxe sur les robots », en rappelant ici le principe de cette taxe. Cette forme de discours rapporté indirect « j'ai proposé qu'on... » est présentée sous forme de pseudo-clivée (marquée par « c'que... c'est »). BH précise le contexte de production de ce discours antérieur : « en campagne présidentielle ». Il s'agit ici de justifier sa proposition, qu'il maintient malgré l'échec, et de la réexpliquer aux journalistes et aux électeurs dans un souci de clarté et de constance suite à de nombreuses incompréhensions.

A d'autres moments, BH reprend un discours déjà tenu et il explicite cette reprise comme pour atténuer le côté rébarbatif que pourrait avoir cette répétition. C'est notamment le cas lorsqu'il convoque un discours de tiers : il peut alors mentionner l'ancienneté de la citation juste avant la référence interdiscursive.

C'est le cas lorsqu'il cite Trump (voir [5]), il introduit cette citation par : « j'le racontais< (*en baissant la tête*) à des gens qui s'occupent des migrants là tout à l'heure j'disais » (59), il le précise au cas où ces « gens-là » à qui il parlait « là tout à l'heure » seraient dans la salle et auraient déjà entendu l'anecdote et les mêmes commentaires sur le tweet de Trump.

C'est aussi le cas de la citation de Mandela (voir [2]) que nous reprenons ici en ajoutant le cotexte amont :

[2] j'le dis souvent mais mandela dit ++ euh + qui va vous donner une indication sur mon état d'esprit ++ euh mandela disait + cette phrase qui + euh quand j'l'ai trouvée j'me suis dit merci mandela + hum : + il dit ++ je n'perds jamais + je gagne ou j'apprends↓ + moi l'année dernière j'ai beaucoup appris (*rires et applaudissements du public*) (16)

Cette citation de Mandela, depuis son échec à la présidentielle, il la cite dans quasiment toutes ses interviews ou conférences. Il sait donc que parmi le public certains l'ont sans doute déjà entendue dans sa bouche, et il montre ici qu'il est conscient qu'il se répète. Le « souvent » marque ainsi l'habitude qu'il a prise de faire référence à cette citation, et le « mais » s'oppose à un discours que le public pourrait tenir de type : « alors ce n'est pas nécessaire de la redire » et il enchaîne sur la

citation. Il s'agit donc ici d'un enchâssement de discours rapporté : Hamon cite Hamon qui cite souvent Mandela.

Dans cet exemple, il y a une autre occurrence autodialogique :

[2"] j'le dis souvent mais mandela dit ++ euh + qui va vous donner une indication sur mon état d'esprit ++ euh mandela disait + cette phrase qui + euh quand j'l'ai trouvée **j'me suis dit merci mandela** + hum : + il dit ++ je n'perds jamais + je gagne ou j'apprends↓ + moi l'année dernière j'ai beaucoup appris (*rires et applaudissements du public*) (16)

BH interrompt son discours rapporté de Mandela par un commentaire sur ce qu'il s'est dit à lui-même lorsqu'il a trouvé cette citation. Avant même d'avoir fini sa citation, il nous livre sa réaction : on a donc un avant-goût de la suite en plein milieu. Il s'agit ici d'un discours non connu, puisque c'est un discours intérieur¹⁵.

Dans cet extrait, il y a donc trois formes dialogiques entremêlées, qui répondent à des visées différentes. Le discours de Mandela n'est pas simplement rapporté, il est mis en scène et intégré dans plusieurs discours de BH, qui se met en scène lui-même au travers des propos de l'autre. Ainsi, BH convoque plusieurs instances pour faire vivre son discours.

Il le fait parfois de façon encore plus explicite dans le cas d'« échange rapporté » (Vincent & Dubois, 1997, p. 54¹⁶), mêlant l'autodialogisme et le dialogisme interdiscursif. Il rapporte alors un dialogue qu'il avait eu avec d'autres personnes en mettant en scène les différents protagonistes. Les trois occurrences relevées parlent de la taxe robot (voir aussi [6]) et rapportent les incompréhensions et les questions pièges posées par les journalistes ou par les patrons pendant la campagne électorale :

[7] c'était dans la campagne présidentielle j'me souviens ++ euh **quand je + Disais** c'la euh +++ >**les journalistes** toujours les mêmes< + la plupart d'ceux qui me tendaient le micro >pas le jeune journaliste qui lui est précaire qui tend le micro et qui aimerait bien lui aussi vivre correctement↑< mais ceux qui sont bien installés qui ont TOUS voté macron alors là y'a pas d'doute là-d'ssus + **me disaient** et j'vous donne un un j'vous donnerai pas l'nom d'celui-là **i'm'dit** (*imite un journaliste*) "**benoit hamon parlez-nous donc de cette TAxé sur les robots là c'est assez IConoclaste non**" + **ok hamon il est** +++ (*fait tourner ses mains sur les tempes [mime la folie]*) **là-haut + il est sympathique** >**on va le faire redescendre il va nous parler d'la taxe sur les robots**< + mais j'leur prenais l'exemple suivant et **j'leur disais + écoutez + alors regardez la situation telle qu'elle est ++ y'a + des grands cabinets américains qui font + l'analyse que ce sont des CENTaines de milliers d'emplois + qui s'ront détruits ++ en raison d'la révolution numérique ++ et qui nous revient de penser + les nouveaux emplois qui remplaceront ces emplois détruits**↓ (32-33)

15 Il le fait aussi lorsqu'il cite Gattaz et Delanoë (en [4] : à la fin du discours indirect, il commente : « ben je me suis dit bon ben c'est quand même inquiétant hein si ça y'est ch- chui dangereux + euh je vais relire ce que je propose quoi »).

16 « Un échange rapporté consiste en la présentation d'une interaction entre au moins deux interlocuteurs qui interviennent à tour de rôle. Par conséquent, les énonciateurs sont aussi, en alternance, les destinataires des interventions. Le corpus d'échanges rapportés donne donc accès à la mise en scène d'une rencontre, d'une interaction, à travers le filtre d'un narrateur, qu'il soit auteur ou témoin. » (Vincent & Dubois, 1997, p. 54)

Dans cet extrait, BH rapporte un échange entre lui-candidat et un journaliste. Il rapporte d’abord le discours du journaliste sous forme de deux discours directs. Avant cela, il fait une parenthèse sur le type de journaliste qui lui posait ce genre de question et distingue le journaliste précaire du journaliste installé et, par définition, macroniste. BH reprend ensuite son discours (« me disaient ») et fait une seconde parenthèse en indiquant qu’il ne nommera pas l’auteur des propos rapportés. Enfin, il en vient au discours qu’il rapporte sous forme d’une imitation : les propos du journaliste sont prononcés avec manière, pour montrer qu’il prend le candidat de haut et ne croit absolument pas à son discours. Ce premier discours direct est immédiatement suivi d’un autre discours direct, sans marquage explicite (pas de formule introductive) : c’est seulement la fin de l’imitation paraverbale (marquée par les guillemets anglais) qui indique la frontière entre les deux discours. Ce second discours se présente sous forme de discours intérieur, et sert à formuler les intentions du premier discours direct, c’est-à-dire la question ouvertement posée. BH met ainsi en scène un discours tiers, qu’il met à distance, notamment par son imitation, pour rappeler sa situation difficile pendant la campagne. Il devait non seulement expliquer son programme, mais aussi le justifier devant des représentants des médias acquis à un de ses adversaires et ouvertement sceptiques. Le troisième discours direct est la réponse de BH à ce journaliste (il utilise la personne de rang 5 pour le désigner) : plutôt que de simplement répéter le discours qu’il a tenu pendant la campagne, il met en scène un dialogue, tout en maintenant et en clarifiant sa position.

Le fait de rapporter ces échanges permet à BH de se remettre en situation en théâtralisant son discours, de convoquer à la fois un discours de tiers (à visée divergente) et son propre discours, pour montrer sa constance dans sa réponse.

2.2. Discours tenu pendant la conférence

Reprendre son discours tenu dans la même conférence permet au candidat d’articuler sa présentation, dans un souci de clarté et d’insister sur certains éléments importants.

Les occurrences sont souvent introduites par des formules explicites : « je REdis + les choses + comm’ + je les pense le plus simplement qui soit » (section 30), « j’évoquais t’à l’heur’ » (section 40), « j’viens d’vous dire » (section 54), « alors je je vous disais » (section 61). Ce sont des occurrences attendues.

L’énonciataire est parfois indiqué : puisqu’il s’agit d’un discours déjà tenu pendant la conférence, l’énonciataire est forcément le public, d’où l’utilisation de la personne de rang 5 comme complément indirect du verbe *dire* dans certaines de ces occurrences.

Parmi les discours tenus pendant la conférence, nous voudrions surtout nous intéresser aux cas de monstration du dire, les « assertions » (Vincent & Dubois, 1997, p. 61-62¹⁷) ou « expressions performatives ou modales » (Marnette, 2006) qui introduisent au présent le discours du *je* (du type « je dis que »)... Ces formes sont contestées dans le champ de l'étude du discours rapporté¹⁸ mais elles peuvent pourtant s'analyser comme tel « et c'est la seule façon d'expliquer en quoi *Je te dis que c'est vrai* (à la fois représentation + acte) est différent du simple énoncé *c'est vrai* (uniquement assertion) » (Marnette, 2006, p. 29). On peut donc là aussi voir un dédoublement énonciatif.

Ces cas-là permettent d'insister sur le discours tenu, mais aussi de révéler de nouvelles informations sur le discours ainsi convoqué :

- il peut s'agir de changer le destinataire : sur les 13 occurrences relevées, 6 s'adressent bien sûr directement au public (P5), 3 implicitement (pas d'énonciataire mentionné, donc le public par défaut) mais ce procédé lui permet aussi de pointer des personnes particulières dans l'assemblée : « les enseignants », « les jeunes », ou de s'adresser à des personnes absentes : « Pierre Gattaz » et Emmanuel Macron sous son titre de « Jupiter » ;
- il peut aussi indiquer la fonction du discours convoqué : qu'il s'agit d'un résumé : « je dis juste » (section 29), d'une comparaison « j'veins vous donner les comparaisons↓ » (section 26), d'un début : « je voulais vous commencer par ça » (section 18), d'une anecdote : « >je vous révèle cette anecdote↓< » (section 53), d'une confidence « je peux vous faire la confidence↓ » (section 53) ;
- il peut également nous donner des informations sur son ressenti par rapport à ce discours : « >bon j'suis au regret de vous dire que » (section 55 ; voir [9]), ou d'insister sur sa volonté : « j'veux dire » (section 18), « je veux vous dire que » (section 64).

Dans ces exemples, les éléments qui accompagnent le discours convoqué sont donc aussi importants que le discours lui-même. Ce qui importe, c'est davantage la façon dont BH se positionne vis-à-vis de ce discours que la teneur même de ce dernier. Ce point est idéalement illustré par l'exemple suivant :

[8] la réalité de la RICHESSE française sachez-le↑++ en quoi les RICHes français se disTINguent+++ des riches euh >américains par exemple↑< c'est qu'y a PLUS d'héritiers chez nous ++ que d'entrepreneurs↓ ++ c'est qu'en fait ils

17 « Le discours citant correspond toujours à une énonciation au présent, et l'énonciateur des propos est toujours le locuteur *je* – ou un énonciateur collectif incluant *je*. Il n'y a aucun événement passé, aucun indice de reproduction, aucun contexte autre que celui de l'événement interactif en cours [...]. En fait, si on enlève le verbe de parole et tout autre indice du discours rapporté, l'énoncé s'intègre parfaitement au discours en cours, la plupart du temps comme un argument de celui-ci. »

18 Voir Marnette, 2006, p. 28-30.

se construisent des <DYnasties> ++ où euh y'a PEU finalement >d'esprits d'entreprise sinon le fait< qu'on se reçoit un bon : : : GROS patrimoine ++ de maman et papa ++ >comme pierre gattaz↓ donc des leçons d'entrepreneuriat↑< (à bout de souffle) de PRIses de RISques euh >D'Initiatives d'innovation par **pierre gattaz** ça fait marrer quoi↓< et **je veux lui dire au passage** + parc'que + ça fait longtemps qu'il commence à me : : : (rires du public) + sur ce terrain-là voilà + c'est juste un héritier + fils à papa + c'est très bien pour lui j'lui reproche pas↓ + j'aimerais bien qu'sur ses droits d'succession on lui prenne un peu plus + <que c'qu'on+ lui a pris jusqu'ici↑> MAIS↑ euh : euh : voilà c'est c'est c'est simplement ça + je ferme la parenthèse (43)

La formule introductive de ce discours adressée à Gattaz n'est pas clairement suivie du discours en question : BH se perd ensuite dans la justification de ce discours et « ferme la parenthèse » sans préciser vraiment ce qu'il voudrait lui dire « au passage ». Ce discours rapporté peut être reconstruit à partir des commentaires – ce pourrait être « tu es un héritier, fils à papa » – mais il ne prend pas la forme attendue. Le discours convoqué, même s'il s'agit d'un discours dit sur le moment, sert donc – ou aurait dû servir ici – son argumentation et renforce sa prise de position, qui n'est pas inédite d'autant qu'il a dit une minute plus tôt qu'ils « s'étaient fâchés » (voir [4]), ce qui est attendu pour un homme de gauche face à l'ancien président du MEDEF. On voit bien ici que c'est l'utilisation du discours rapporté plus que le discours rapporté lui-même qui est important dans le discours. Toute la mise en scène autour, le fait que Pierre Gattaz soit convoqué comme interlocuteur, les commentaires avant et après la formule introductive permettent à BH de développer son discours, de faire des blagues – qui fonctionnent comme l'indiquent les rires – et donc de construire son image.

3. Convoquer le discours du public

Les occurrences relevant du dialogisme interlocutif sont beaucoup plus rares dans le corpus (seulement 6 occurrences) : le public est le plus souvent convoqué comme récepteur-témoin des discours cités (énonciataire de discours de tiers ou de son propre discours, comme l'illustrent plusieurs exemples).

Mais BH prête parfois aux membres de son auditoire un discours qu'ils tiennent sur le moment, qu'ils vont tenir suite au discours de BH, ou qu'ils tiendraient si... Cela permet à BH, en plein monologue, de faire participer le public en lui prêtant un discours. Celui-ci peut être adressé à BH – qui mime alors un dialogue –, au public lui-même – il s'agit alors de lui prêter un discours intérieur –, ou alors adressé à une tierce personne.

Dans l'exemple [9], BH parle du test que lui-ministre de l'éducation et son cabinet ont passé pour voir s'ils maîtrisaient le socle d'acquis à la fin de la scolarité obligatoire.

[9] >bon j'suis au regret d'vous dire alors **vous allez m'dire c'est p't-être pour ça qu'vous vous êtes planté hein**< (sourire) (rires du public) mais euh : : j'suis au regret d'vous dire que nous ne maîtrisons + ministre compris + pas le socle↑ (55)

Il anticipe ici la réponse du public par rapport au discours qu'il est en train de tenir. Il est en train de montrer un discours convoqué sur le moment (cas de monstration du dire, traités en 2.2.) qui correspond à un discours indirect : « je suis au regret d'vous dire que nous ne maîtrisons pas le socle ». Il interrompt la convocation de son propre discours après la formule introductive « j'suis au regret d'vous dire » pour indiquer la réaction du public au discours qu'il n'a pas encore prononcé, sous forme de discours direct. Celui-ci se présente sous forme de blague (ce qu'indique le sourire qui clôturé le discours rapporté) et la réaction du public (les rires) instaure une forme de proximité entre les deux par la teneur familière du propos. BH fait ici preuve d'autodérision et prend de la distance en assumant les faiblesses et les failles de son expérience au gouvernement.

Enfin, certains cas mêlent l'autodialogisme et le dialogisme interlocutif en convoquant des discours attribués au nous (je + vous). BH utilise le pronom « on » (sections 8, 38, 57, 58) qui peut être interprété comme un on inclusif. Dans le dernier exemple, l'extrait se situe à la suite directe de l'exemple [5] (Le tweet de Trump sur le bouton nucléaire) :

[5] [...] et il dit et EN plus le mien il fonctionne + genre (*rires du public*) ++ ça marche pas trop bien + bon bref↓ + mais + mais donc + **on a envie d'lui dire le tente pas trop quand même kim jong-un** parce que s'il appuie et qu'ça marche + euh on va pas être bien↑ + mais c'est l'NIveau du président des états-unis (59)

Il s'agit ici d'une réponse que lui et le public (tout le monde ?) auraient envie de faire à Trump suite à son tweet à Kim Jong-un. Le discours est une forme de discours direct imaginaire à la modalité impérative, avec une dislocation à droite de l'objet. Le discours ainsi convoqué est là encore plutôt familier et il est immédiatement suivi d'une justification introduite par « parce que », qui vient commenter le discours convoqué.

Dans cette troisième partie, on a vu que BH utilisait aussi le dialogisme interlocutif pour construire une connivence avec son public, en lui prêtant des discours.

Conclusion

Le dialogisme dans le discours de BH est très présent. Nous avons montré que les discours convoqués par BH sont systématiquement mis en scène par des commentaires métadiscursifs avant, pendant et après, afin d'apporter des explications ou des interprétations sur les propos, mais aussi sur les instances énonciatives qui les ont tenus.

Pour le dialogisme interdiscursif, le choix des références et les citations utilisées montrent un travail en amont important dans la construction du discours. Les cas d'autocitation permettent de structurer sa prise de parole et de rappeler ses positions. Le dialogisme interlocutif est moins représenté mais il favorise la construction du rapport au public auquel il prête des discours dans

son monologue. Ces derniers sont souvent à visée humoristique. Cela participe au côté vivant et accessible de l'image de BH dans cette conférence.

Le dialogisme dans ce corpus sert à construire le discours et l'image de l'acteur politique, qui vont ici à l'encontre des attendus politiques de sérieux et de hauteur du discours. Ainsi, ce n'est pas le contenu même des propos convoqués qui est original – les différents phénomènes sont assez convenus et se retrouvent dans d'autres corpus – mais la façon dont BH les utilise, en se mettant en scène au travers de tous ces discours, révélant ainsi une partie de sa personnalité. Cette théâtralisation est plus importante encore que la teneur du discours elle-même et nous a paru tout à fait intéressante à étudier.

BH est alors dans une reconquête d'un électorat qu'il doit convaincre et séduire de nouveau. Il a ici affaire à un public conquis à cause du changement d'auditoire, et cette situation particulière fait ressortir une image moins formelle de l'homme politique. Ainsi, le discours est intimement lié à la dimension contextuelle et implique une prise en compte à la fois de la situation d'énonciation dans laquelle il est produit et des autres discours qu'il rencontre dans sa production et sa réception. Dans notre corpus, le contexte d'énonciation particulier encourage la construction de cet ethos du locuteur et participe de la stratégie argumentative de ce dernier. Nous voyons ainsi que dans l'utilisation des discours convoqués, BH mêle à la fois les attendus du discours politique et une utilisation de ceux-ci qui lui est propre.

Bibliographie

AMOSSY Ruth (dir.), 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

AMOSSY Ruth, 2010, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1992 et 1993, « Repères dans le champ du discours rapporté (I et II) », *L'Information grammaticale*, n° 55 et 56, p. 38-42 et p. 10-15.

BAKHTINE Mikhail, [1935] 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

BRES Jacques *et al.* (dir.), 2005, *Dialogisme et polyphonie : Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck.

CAILLAT Domitille, 2016, *Le discours rapporté dans les débats politiques télévisés : formes et fonctions des recours au discours autre. Le cas des débats de l'entre-deux-tours des présidentielles françaises (1974-2012)*, Thèse de doctorat, soutenue le 08 décembre 2016, Sciences du langage, Université Lyon 2, 625p.

CAILLAT Domitille, 2019, « Un procédé argumentatif particulier : le discours rapporté », in Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Le débat Le Pen/Macron du 3 mai 2017 : un débat « disruptif » ?*, Paris, L'Harmattan, p. 171-225.

CHARAUDEAU Patrick & MAINGUENEAU Dominique (dir.), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.

CONSTANTIN de CHANAY Hugues, 2009, « Corps à corps en 2007 : Nicolas Sarkozy face à Ségolène Royal ». *Itinéraires. Littérature, Textes, Cultures*, n° 1, p. 61-80.

CONSTANTIN de CHANAY Hugues et KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2007, « 100 minutes pour convaincre : l'ethos en action de Nicolas Sarkozy », in Mathias Broth *et al.* (dir.), *Le français parlé des médias*, Stockholm, Acta Universitatis Stokholmiensis, p. 309-329.

DÉTRIE Catherine, SIBLOT Paul & VERINE Bertrand (dir.), 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Paris, Honoré Champion.

DOURY Marianne, 2004, « La fonction argumentative des échanges rapportés », in Juan-Manuel López Muñoz, Sophie Marnette et Laurence Rosier (dir.), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, p. 35-53.

FOURCHER Yves, 1988, « La politique au risque de la moquerie », *Le monde alpin et rhodanien, Revue régionale d'ethnologie*, n° 3-4, p. 191-207.

GRISHPUN Yana (dir.), 2014, « Ethos discursif », *Langage & société*, n° 149, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2016, « Les débats présidentiels comme lieu de confrontation d'éthos : une approche interactionnelle du discours politique », in Marta Degani, Paolo Frassi & Maria Ivana Lorenzetti (dir.), *The Languages of Politics/La politique et ses langages*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, p. 9-32.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2017, *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*, Paris, L'Harmattan.

MAGRI-MOURGUES Véronique & RABATEL Alain (dir.), 2015, *Le Discours et la langue*, n° 7.2., *Répétitions et genres*.

MAINGUENEAU Dominique, 2002, « Problèmes d'éthos », *Pratiques*, n° 113-114, p. 55-67.

MARNETTE Sophie, 2006, « Je vous dis que l'autocitation c'est du discours rapporté », *Travaux de linguistique*, n° 52, p. 25-40.

REVELLES Oliana, 2019, *Discours de Benoît Hamon à la bourse du travail de La Seyne-sur-Mer : Spécificités du discours*, mémoire de master, soutenu le 02 septembre 2019, Université de Toulon, 169p.

RICHARD Arnaud & SANDRÉ Marion, 2014, « Le discours rapporté dans les débats politiques télévisés femme/homme : le cas Aubry-Hollande », in Françoise Sullet-Nylander *et al.* (dir.), *Discours rapporté, genre(s) et médias*, Stockholm, Romanica Stockholmiensia, p. 172-188.

ROSIER Laurence (dir.), 2002, *Le discours rapporté, Faits de langues*, n° 19, Paris, Ophrys.

SANDRÉ Marion, 2012, « Discours rapporté et stratégies argumentatives : Royal et Sarkozy lors du débat de l'entre-deux tours », *Langage et société*, n° 140, *Analyse du discours à la française : continuités et reconfigurations*, p. 71-88.

SANDRÉ Marion, 2013, *Analyser les discours oraux*, Paris, Armand Colin.

SANDRÉ Marion, 2014, « Ethos et interaction : Analyse du débat Hollande-Sarkozy », *Langage et société*, n° 149, *Ethos discursif*, p. 69-84.

SANDRÉ Marion, 2016, « Hétéro-répétitions et stratégies discursives : analyse du débat politique Hollande/Sarkozy », in J. Fidel Corcuera *et al.* (dir.), *Les discours politiques. Regards croisés*, Paris, L'Harmattan, p. 378-390.

SANDRÉ Marion, 2018, « De présidentiable à président : évolution de l'image de François Hollande », *Actes du 6^{ème} Congrès Mondial de la Linguistique Française*, article numéro 1013, section « Discours, pragmatique et interaction », DOI : <https://doi.org/10.1051/shsconf/20184601013>.

TORCK Danièle, 1994, « Diaphonie et interaction dans le débat politique », *Littératures*, n° 93, p. 15-30.

VINCENT Diane & DUBOIS Sylvie, 1997, *Le Discours rapporté au quotidien*, Québec, Nuit Blanche.

VINCENT Diane & TURBIDE Olivier, 2006, « Le Discours rapporté dans le débat politique : une arme de séduction », in Juan-Manuel López Muñoz, Sophie Marnette et Laurence Rosier (dir.), *Dans la jungle des discours. Genres de discours et Discours Rapporté*, Cadiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cadiz, p. 307-318.



Espaces linguistiques

Les statuts des locuteurs dévoilés par l'usage des répétitions locales en contexte de soin

The Status of Speakers Unveiled by the Use of Local Lexical Repetitions in Healthcare Settings

Aline DELSART

ACTé (EA 4281), Université Clermont-Auvergne, France

aline.delsart@uca.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/79>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.79

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

L'étude porte sur les fonctions pragmatiques de la répétition locale dans des entretiens oraux. Nous nous focalisons sur les hétéro-répétitions locales en contexte d'interaction dans une visée pragmatique afin d'analyser la relation interlocutive dans un contexte de soin. Sont sélectionnés douze entretiens du corpus DECLICS2016 conduits entre deux locuteurs : un patient et un médecin ou un patient et un thérapeute d'orientation psychanalytique. Nous déterminons, dans ce contexte interlocutoire, les fonctions pragmatiques liées à l'usage de l'hétéro-répétition locale et vérifions si elles caractérisent le statut du locuteur. Sur un total de 186 hétéro-répétitions locales, nous avons identifié huit fonctions pragmatiques : la confirmation, la précision, la rectification, la réponse-reprise, le ciblage, le partage de savoir, la reprise de sens en écho, le questionnement. On constate que les fonctions se répartissent différemment selon le statut du locuteur. Les patients utilisent prioritairement la répétition locale dans un but de confirmation (dans 59 % des cas), les médecins favorisent plutôt le partage de savoir (dans 48 % des cas) et les thérapeutes usent de la répétition dans un but phatique pour maintenir l'échange (dans 68 % des cas). Ces résultats indiquent que les voix énonciatives des locuteurs confirment au plan performatif leurs statuts respectifs. Notre étude, en contexte de soin hospitalier, montre que la répétition locale est un indicateur fiable pour identifier chacun des interlocuteurs et pour caractériser la relation interlocutive.

Mots-clés : répétition locale, statut, pragmatique, locuteurs, soin

Abstract

The study focuses on the pragmatic functions of local repetition in oral interviews. Particular focus is placed on local hetero-repetitions in an interaction context, with the pragmatic ambition to analyze interlocutive relationships in the context of healthcare. We selected twelve interviews conducted between two speakers—a patient and a physician or a patient and a psychoanalyst—from the DECLICS2016 corpus. In this interlocutory context, we determine the pragmatic functions related to the use of lexical repetition and verify whether the functions analyzed during hetero-repetitions are typical of the status of the speaker. Among the 186 hetero-repetitions, we identified eight pragmatic functions : confirmation, clarification, rectification, response-recovery, targeting, knowledge sharing, echo-meaning, questioning. We find a different distribution of pragmatic functions depending on the status of the speaker. Patients primarily use repetition for confirmation (59 % of cases), doctors favor the sharing of knowledge (48 % of cases), while therapists use repetition for a phatic purpose to maintain the exchange (68 % of cases). These results indicate that the enunciative voices of speakers confirm their respective statuses from a performative aspect. Our study, conducted in the context of hospital care, shows that repetition is a reliable indicator for identifying each interlocutor and for characterizing the interlocutory relationship.

Keywords: local repetition, status, pragmatic, speakers, healthcare

Introduction

Notre travail porte sur les fonctions pragmatiques liées à l'usage de la répétition et plus particulièrement sur le rôle de la répétition locale dans l'identification et dans la construction des statuts des locuteurs dans un contexte de soin. La présente étude fait partie d'un projet de recherche, DECLICS¹ (Dispositif d'Études Cliniques sur les Corpus Santé), financé par la région AURA. Ce projet collaboratif engage une équipe pluridisciplinaire composée d'acteurs en santé (médecins et thérapeutes) et de chercheurs en Sciences Humaines et Sociales (linguistes et psychosergonomes). Ce projet a vu le jour suite à une demande des médecins qui ont constaté des problèmes communicationnels avec certains patients. Ils ont demandé à des thérapeutes d'orientation psychanalytique d'intervenir auprès de ces patients afin de libérer leur parole lors d'un entretien thérapeutique.

Ces patients sont atteints de maladies chroniques telles le diabète ; dégénératives telles la maladie de Parkinson ou infectieuses, *via* le virus du SIDA par exemple. Ils éprouvent, bien que chacun différemment, une certaine « *résistance* » au système médical, résistance qu'ils ont communiquée en termes de crainte de mauvaise prise en charge ultérieure ou de suivi médical non adapté à leur situation. Ceci explique le blocage communicationnel survenu progressivement avec les médecins et la nécessité d'une écoute autre. Suite à la mise en place d'un dispositif expérimental, où les patients dits « *résistants* » rencontrent un thérapeute afin de libérer leur parole, les médecins ont fait appel aux linguistes pour analyser syntaxiquement et pragmatiquement leurs propres interactions verbales avec les patients comme celles entre thérapeutes et patients.

Une des visées applicatives du projet est notamment à destination des médecins, pour faire un retour sur leurs pratiques langagières afin que la formation des générations futures soit davantage sensibilisée à la portée des discours médicaux en situation de consultation. Pour cela, l'équipe de chercheurs a constitué un corpus (le corpus DECLICS2016, Auriac-Slusarczyk & Blasco, 2019) afin de disposer de données verbales authentiques et éthiquement transcrites dans plusieurs services hospitaliers.

1 La Région Auvergne Rhône Alpes et l'Université Clermont Auvergne ont signé pour la période 2016-2021 une convention autour du projet DECLICS — *Dispositif d'Études CLIniques sur les Corpus Santé*. Cette collaboration scientifique engage des laboratoires de recherches en Sciences Humaines et Sociales et en Médecine pour fournir à la recherche universitaire des retombées sociétales et une application en santé.

Problématique

Le but du projet DECLICS est d'analyser des productions orales recueillies lors d'entretiens médicaux afin d'améliorer la prise en charge thérapeutique des patients.

Dans la lignée du projet INTERMEDE (Lang *et al*, 2008) dans lequel l'identification d'un procédé linguistique (la métaphore) a permis d'étudier la consultation médicale et d'identifier les rôles des locuteurs, nous nous sommes questionnées sur la possibilité pour la répétition de marquer l'identification des statuts des locuteurs, ce à partir des données du corpus DECLICS2016.

Ainsi, bénéficiant d'un corpus singulier et varié (différents services de médecine, différents soignants, de multiples pathologies), nous nous sommes intéressées au rôle que peut jouer la répétition dans un contexte de soin. S'agissant, dans notre étude, de données mettant en scène des médecins et des thérapeutes auprès de mêmes patients, nous nous sommes demandé si le processus de répétition caractérisait les différents types d'échanges interlocutoires. La répétition aide-t-elle, en tant que procédé linguistique étudié dans d'autres contextes, à typifier les rôles des locuteurs ? Est-ce un marqueur différentiel en contexte de soin ?

Pour répondre à cette problématique, dans un premier temps nous présentons le contexte dans lequel s'inscrit la recherche. Dans un deuxième temps, nous annonçons les choix méthodologiques adoptés pour cette étude ; nous présentons les données verbales que nous avons sélectionnées et les types de répétitions étudiés. Enfin, dans un troisième temps, nous dévoilons les résultats obtenus grâce à cette étude, à savoir (1.) l'identification et la distribution des différentes fonctions pragmatiques de la répétition dans le corpus DECLICS2016, (2.) la mise en évidence des fonctions les plus employées dans nos deux contextes d'échanges (la consultation médicale avec un médecin et l'entretien clinique avec un thérapeute), puis (3.) nous relierons les différentes fonctions pragmatiques de la répétition aux statuts des locuteurs.

1. Cadre théorique

Comme précisé dans la partie introductive, cette recherche fait partie d'un projet pluridisciplinaire, associant les sciences humaines et sociales et la médecine. De ce fait, notre étude s'inscrit dans le double cadre théorique de la linguistique pragmatique et du contexte de soin en milieu hospitalier. Par ailleurs, la répétition est un objet d'étude qui fut manipulé à de nombreuses reprises, sous des angles différents, tant il est difficile d'en proposer une simple définition. Nous avons choisi de nous restreindre, pour cette étude, à un type particulier de répétition, l'hétéro-répétition locale, détaillé plus bas (cf. 2.2.1).

1.1 Une étude à visée pragmatique

Notre étude s'inscrit dans le champ de la pragmatique des discours (Armengaud, 2007). Autrement dit, nous regardons si le fonctionnement de l'interaction entre plusieurs locuteurs est influencé par le contexte spécifique en termes de qualité de la verbalisation. Goffman (1988, p. 23) définit l'interaction *a minima* comme « ce qui se passe lorsque plusieurs personnes se trouvent réunies ». Cosnier (2002, p. 321), quant à lui, détermine l'interaction verbale comme suit :

l'interaction, c'est d'abord les processus d'influences mutuelles qu'exercent les uns sur les autres les participants à l'échange [...] mais c'est aussi le lieu où s'exerce ce jeu d'actions et de réactions : une interaction, c'est une rencontre, c'est-à-dire l'ensemble des événements qui composent un échange.

De ce fait, l'étude des interactions verbales permet de comprendre comment les locuteurs interagissent et s'engagent dans la co-construction d'un discours. Pour comprendre le fonctionnement et la signification d'un énoncé, la pragmatique interactionnelle s'intéresse non seulement au locuteur, en tant que sujet humain qui énonce, mais également au contexte dans lequel l'énoncé se produit et trouve ainsi un sens situé. Ce sont alors les actes de langage (Austin, 1962 ; Searle et Vanderveken, 1985 ; Kerbrat-Orecchioni, 2001) qui sont à repérer et à étudier. L'activité langagière, d'un point de vue pragmatique, dépasse l'activité d'énonciation (Benveniste, 1966 ; Kerbrat-Orecchioni, 1980 ; Fiala *et al*, 1981) et oblige à vérifier si ce qui est dit est interprétable (contexte monologique) ou interprété (contexte dialogique) par les interlocuteurs potentiels ou réels. Dans ce cadre, la répétition est assimilable à un acte qui, soit demande à vérifier s'il est réussi, avorté, partiellement pris en considération, soit requiert d'en dévoiler la fonction interlocutoire (Trognon, 1999). La logique interlocutoire (Kostulski & Trognon, 1998 ; Trognon *et al*, 2010) permet de déployer la structure interlocutoire et, dans notre cas, de mieux comprendre dans quels buts la répétition peut être utilisée et avoir des effets sur les rôles communicationnels participant à contractualiser les positions institutionnelles des acteurs (Charaudeau, 1993), autrement dit à déterminer leurs statuts.

1.2 Le contexte de soin

Le discours médical a été l'objet d'étude de nombreuses recherches en linguistique, que ce soit pour rendre compte de la structure d'une consultation médicale (Cosnier, 1993 ; Saint-Dizier de Almeida, 2013) ou au niveau d'une typification en termes de genre de discours (Lacoste, 1993). Par ailleurs, on reconnaît le discours médical comme langue de spécialité (Gafaranga & Britten, 2004) et on typifie cette langue de spécialité quant à la place que les acteurs prennent, dans la communication, médecin(s) et malade(s) (Fournier & Kerzanet, 2007). L'intérêt porté à certaines caractéristiques du

discours, produites dans un contexte spécifique, tel le milieu hospitalier ici, permet d'évaluer l'efficacité interlocutive (Anquetil, 2017) de la relation de soin.

Comprendre le fonctionnement de l'interaction entre un patient et un soignant (Vergely *et al*, 2010) oblige à appréhender les mécanismes communicationnels présents dans une relation que l'on peut qualifier d'asymétrique (Traverso, 2001). On sait que des différences et un besoin d'ajustement existent entre le savoir médical du soignant et le savoir expérientiel du patient (Dominicé, 2010). Pour établir une analyse interlocutoire et comprendre les mécanismes communicationnels, il est essentiel de repérer puis d'analyser des indicateurs ou marqueurs linguistiques (Kerbrat-Orecchioni, 1990) tels que les régulateurs verbaux, les marques de modalités, les reprises, les répétitions, les pronoms, etc., afin de dévoiler les places des locuteurs dans le discours (Ghiglione *et al*, 1977). Pour cette étude, nous avons choisi de nous intéresser à un seul indicateur : la répétition locale.

1.3 Comment caractériser la répétition ?

Le phénomène de répétition (aussi parfois nommé reprise ou reformulation) a souvent été étudié par la communauté scientifique (Bernicot *et al*, 2006 ; Ploog, 2014 ; Magri-Mourgues & Rabatel, 2015) sans pour autant que l'on arrive à déterminer son statut théorique. Pour cette étude, nous nous accordons à la définition proposée par Romain et Rey (2014, p. 2169), qui est la suivante :

La répétition est une reprise d'un matériau formel, reprise explicite d'un segment linguistique où le signifiant reste le même. Cependant, cette répétition induit de fait une signification différente de la première car étant postérieure elle modalise la première production et apparaît dans un cotexte différencié.

Concernant le fonctionnement de la répétition, plusieurs études ont proposé des fonctions possibles à ce phénomène : répéter pour prendre la parole, répondre à une question ou marquer l'accord pour André dans son étude de 2011 ; négocier du sens (Vion, 2006) ou une fonction échoïque selon Perrin (2014). En nous appuyant sur ces travaux et sur la catégorisation linguistique de la répétition établie par Vion et Mittner (1986), nous avons identifié différents types de répétitions, répertoriés et illustrés dans le tableau 1 ci-dessous.

Tableau 1- Classification des répétitions par Vion et Mittner (1986)²

Types de répétitions	Sous-types	Exemples
la répétition simple	sans ajout ni modification	locuteur 1 « toi et moi on se comprend » locuteur 2 « toi et moi on se comprend »
	avec extraction d'une partie du discours du locuteur 1	locuteur 1 « toi et moi on se comprend » locuteur 2 « on se comprend »
	avec complétion, répétition identique du discours du locuteur 1, suivie d'un ajout	locuteur 1 « toi et moi on se comprend » locuteur 2 « toi et moi on se comprend parfaitement bien »
la répétition modalisée	répétition simple accompagnée d'une particule de modalité	locuteur 1 « toi et moi on se comprend » locuteur 2 « ouais tout à fait toi et moi on se comprend »
	énoncé-reprise par rapport à une question	locuteur 1 « toi et moi on se comprend ? » locuteur 2 « on se comprend »
	répétition traduisant un comportement phatique	locuteur 1 « toi et moi on se comprend » locuteur 2 « on se comprend mh mh »

De plus, notre étude pragmatique portant sur l'analyse des faits interactionnels entre plusieurs locuteurs, nous avons choisi de nous focaliser sur un genre particulier de répétition, qu'est l'hétéro-répétition, définie par Bigi, Bertrand et Guardiola (2010) de la manière suivante : « reproduction par un locuteur 2 d'un énoncé ou d'une partie d'énoncé préalablement produit par un locuteur 1 ». Ce genre de répétition est présenté dans la section 2.2 de cet article.

2. Méthodologie

Comme annoncé dans la partie introductive, notre recherche s'inscrit dans le cadre du projet DECLICS. Ainsi, dans un premier temps, nous décrivons les données exploitées pour cette recherche puis, dans un second temps, nous présentons les modalités d'analyse que nous avons choisies pour le déroulement de cette étude.

2.1 Description des données

Concernant les données utilisées pour cette recherche, nous avons sélectionné douze entretiens issus du corpus DECLICS2016, correspondant à 10 heures et 21 minutes d'enregistrements audio et 115 365 mots. Ces entretiens sont conduits entre deux locuteurs, un patient et un soignant, pouvant être tantôt un médecin spécialisé (neurologue, nutritionniste, etc.), tantôt un thérapeute d'orientation psychanalytique. Ces entretiens sont utilisés ici pour analyser les discours des

² Les exemples du tableau 1 sont théoriques.

locuteurs en fonction de leurs rôles : le rôle de patient, de médecin ou de thérapeute. On distingue deux types d'échanges : a) la consultation médicale qui s'effectue entre un patient et un médecin, et b) l'entretien clinique qui se déroule entre un patient et un thérapeute.

Nous avons fait le choix de sélectionner seulement ces douze entretiens pour les raisons suivantes : ils correspondent à la possibilité d'étudier six binômes, où un même patient se voit rencontrer, *via* une consultation médicale, un médecin, puis *via* un autre entretien, un thérapeute. Cette construction en binôme nous permet de comparer et contraster le discours d'un patient face à deux types de soignants.

Par ailleurs, nous avons choisi ces binômes pour leur diversité et leur représentativité en matière de pathologies. En effet, ces entretiens ont été réalisés dans quatre services hospitaliers : les services de nutrition, médecine interne, neurologie et maladies infectieuses, garantissant l'hétérogénéité souhaitée. Le but est de dépasser la singularité, y compris de spécialité médicale, pour atteindre des profils types d'acteurs (médecins *vs* patients *vs* thérapeutes). Ces binômes sont constitués de six patients : deux femmes et quatre hommes dont la moyenne d'âge est de 41ans, avec un écart-type de 9,8.

2.2 Modalités d'analyse des données verbales

Concernant les modalités d'analyse des données verbales de cette étude, nous avons choisi de restreindre systématiquement le cotexte des hétéro-répétitions à un nombre limité de tours de parole. En effet, étudier la répétition suppose toujours de délimiter le cotexte considéré. En nous inspirant du travail de Sacks *et al.* (1974) sur les paires adjacentes, nous avons choisi d'étudier les seules répétitions locales qui se déploient sur un maximum de quatre tours de paroles consécutifs.

De même, en nous référant aux reprises diaphoniques en interaction de Roulet *et al.* (1985), nous avons fait le choix de sélectionner uniquement les hétéro-répétitions, autrement dit la répétition par le locuteur de ce que vient de dire son interlocuteur. Ainsi, les hétéro-répétitions prises en compte pour cette étude se déploient sur un maximum de quatre tours de paroles répartis entre les deux locuteurs différents étudiés (patient/médecin *versus* patient/thérapeute).

Ces choix méthodologiques nous ont permis de collecter 186 hétéro-répétitions locales au sein des douze entretiens sélectionnés. Nous présentons, ci-dessous, deux exemples d'hétéro-répétitions locales, représentant deux contextes d'échanges différents. En annexe se trouve placée la liste des normes de transcriptions utilisées pour le corpus DECLICS2016, qui facilitera la lecture des extraits qui suivent.

[1] hétéro-répétition locale en contexte de consultation médicale avec un médecin :
 MED [0h02min11] : c'était à Sainte Marie que vous allez {ton interrogatif} + c'est à quel endroit {ton interrogatif}
 PAT35[0h02min13] : non c'est à Blois
 MED8[0h02min14] : à Blois

[2] hétéro-répétition locale en contexte d'entretien clinique avec un thérapeute :
 THE1[0h53min07] : et qu'est-ce que vous aimeriez par contre euh que je dise éventuellement à Monsieur Richard +
 qu'est-ce que vous souhaiteriez euh que {ton interrogatif}
 PAT2 [0h53min18] : bah qu'il fasse le chef d'orchestre
 THE1 [0h53min19] : qu'il fasse le chef d'orchestre
 PAT2 [0h53min20] : voilà

2.3 Catégorisation pragmatique

Dans cette section, nous présentons les huit fonctions pragmatiques présentes dans le corpus. Ces huit fonctions représentent les différents buts de la répétition tels qu'ils se révèlent dans un contexte de soin. Chaque fonction pragmatique est illustrée ci-dessous, à l'aide d'extraits du corpus.

2.3.1 Les huit fonctions pragmatiques extraites du corpus DECLICS2016

À partir du postulat établi par Vion et Mittner (cf. 1.3), nous avons associé chaque type de répétition à une fonction pragmatique. Ces six fonctions pragmatiques sont le partage de savoir, le ciblage, la précision, la confirmation, la réponse-reprise et la reprise de sens en écho.

De plus, nous avons repéré deux autres fonctions pragmatiques, indépendantes de la classification de Vion et Mittner, extraites empiriquement du corpus DECLICS2016. Les huit fonctions pragmatiques de la répétition présentes dans le corpus sont désignées dans le tableau 2 ci-dessous.

Tableau 2- Les 8 fonctions pragmatiques de la répétition présentes dans le corpus DECLICS2016

Dénomination	Fonction pragmatique	
Catégories présentées par Vion et Mittner (1986)	répétition simple accompagnée d'une particule de modalité	confirmation
	répétition simple sans ajout ni modification	partage de savoir
	répétition modalisée traduisant un comportement phatique	reprise de sens en écho
	répétition simple avec complétion	précision
	énoncé-reprise par rapport à une question	réponse-reprise
	répétition simple avec extraction d'une partie du discours du locuteur 1	ciblage
Catégories empiriques extraits de DECLICS2016	répétition simple avec extraction dans le but d'initier un questionnement	questionnement
	répétition simple avec complétion dans le but de rectifier le discours du locuteur 1	rectification

2.3.2 Illustrations des huit fonctions pragmatiques de la répétition présentes dans le corpus DECLICS2016

Nous présentons ci-dessous les huit fonctions pragmatiques des répétitions locales étudiées, à l'aide d'extrait illustratifs issus du corpus. Chaque extrait est commenté afin d'expliquer en quoi il est représentatif de la fonction pragmatique qui lui est associée. Le relevé de marqueurs ayant contribué de façon notable à la classification des extraits en fonctions pragmatiques est reporté en mettant chaque expression en caractères gras dans les extraits qui suivent.

[3] MED1 [0h19m55] : quand même c'est euh Lioresal que vous aviez eu + non c'est pas celui-là
MED1 [0h20min04] : Selincro
PAT5 [0h20min05] : Selincro **ouais** Selincro **ouais c'est ça**

[4] PAT29 [0h15min08] : enfin voilà quoi j'ai euh voilà quand j'ai envie d'aller euh au- euh uriner quoi en fait c'est vrai que ça dès que j'ai envie en fait dans les dix minutes quoi euh + avant je me retenais plus on va dire
MED7 [0h15min14] : c'est peut-être l'âge aussi {rires}
PAT29 [0h15min16] : {rires} peut-être l'âge aussi **ouais**

Les extraits [3] et [4] illustrent la fonction de confirmation. Les patients répètent les propos tenus par leurs médecins respectifs puis confirment l'exactitude de l'information partagée, à l'aide du marqueur approubatif « ouais ».

[5] MED7 [0h01min39] : d'accord + et vous êtes installé où là du coup maintenant {ton interrogatif}
PAT29 [0h01min43] : à **Cergy**
MED7 [0h01min44] : à **Cergy**

[6] PAT2 [0h56m28] : **Monsieur Furab au centre de soins dentaires**
MED9[0h56m29] : **Monsieur Furab + au(x) soin(s) dentaire(s)**
PAT2[0h56m34] : Madame Claisse
MED9[0h56m35] : bon Madame Claisse d'accord

Les extraits [5] et [6] illustrent la fonction de partage de savoir entre médecin et patient. Cette interlocution avec répétition sans ajout ni modification permet au médecin d'obtenir une information qui complète le dossier médical du patient et qui est rendue commune par la répétition.

[7] THE1 [0h15min24] : voilà c'est c'est vraiment ça
PAT5 [0h15min25] : c'est vraiment **le confort de vie en somme**
THE1 [0h15min27] : **confort de vie**
PAT5 [0h15min27] : parce que tous ces mouvements anormaux bon c'est pénible pour pour moi c'était pénible

[8] MED7 [0h08min44] : et avec des palpitations ou pas de palpitations les malaises {ton interrogatif}
PAT34 [0h08min46] : **pas spécialement**
MED7 [0h08min46] : **pas spécialement**

Les extraits [7] et [8] illustrent la fonction pragmatique de reprise de sens en écho. Le soignant répète une partie du discours du patient, comme un écho. Il s'agit d'un comportement que l'on peut qualifier de phatique, où par la répétition, le soignant informe le patient qu'il l'écoute et l'incite probablement à continuer son discours.

[9] PAT36 [0h14min46] : ça réduit forcément
MED8 [0h14min47] : ça réduit forcément **l'apparition** qu'on va quand même regarder à chaque fois hein

[10] MED8 [0h19min06] : je vais regarder +++ enlever le portable des poches les clefs tout hein
{examen, pesée}
MED8 [0h19min30] : cinquante
PAT36 [0h19min31] : cinquante **et un virgule cinq**

Les extraits ci-dessus permettent d'illustrer la fonction pragmatique de précision. Dans l'extrait [9], le médecin répète les propos du patient, tout en complétant l'information. Il détaille plus amplement les propos tenus par le patient afin probablement de s'assurer d'une meilleure intercompréhension. Dans l'extrait [10], le patient répète l'information partagée avec le médecin en ajoutant une certaine précision concernant dans ce cas-ci son poids. Cette précision ajoutée par le patient lui permet de s'assurer qu'il partage avec le médecin des informations exactes et précises, utiles à son suivi médical.

[11] MED8 [0h05min03] : donc euh vous buvez un peu d'alcool **ou** pas du tout {**ton interrogatif**}
PAT34 [0h05min06] : pas du tout

[12] THE1 [0h47min54] : avant qu'ils meurent **ou** juste après {**ton interrogatif**}
PAT2 [0h47min55] : après

Les extraits [11] et [12] sont représentatifs de la fonction de réponse-reprise selon laquelle le patient répète une partie du discours du soignant, et plus particulièrement l'une des deux propositions faites par le soignant lors de la formulation de sa question.

[13] THE1 [0h17min12] : quelle était la façon de s'exprimer de ce contrôle de votre père essentiellement hein puisque votre maman avait plutôt l'air d'être
PAT34 [0h17min20] : elle temporisait tout le temps
THE1 [0h17min22] : elle temporisait + **donc qu'est-ce qui était les exigences** {ton interrogatif}

[14] PAT5 [0h15min27] : parce que tous ces mouvements anormaux bon c'est pénible pour pour moi c'était pénible c'est plus pénible encore pour les personnes qui étaient avec moi parce que quand on voit quelqu'un qui bouge la tête dans tous les sens et bah c'est c'est fatigant pour tout le monde
THE1 [0h15min38] : c'est fatigant **bah parlez-nous justement** de l'entourage de de comment vous vous voyez + le regard des autres déjà de vos proches

Ces extraits ci-dessus illustrent la fonction pragmatique de ciblage. Le thérapeute rebondit sur les propos du patient, en répétant une partie seulement de son discours, afin de l'amener à considérer un élément particulier qu'il questionne alors.

[15] PAT2 [0h04m03] : euh + au départ ça c'était tous les étés depuis six ans + et maintenant depuis novembre
MED9 [0h04m08] : non mais la diarrhée c'est pas
PAT2 [0h04m09] : depuis novembre
MED9 [0h04m09] : depuis novembre {**ton interrogatif**}

[16] PAT29 [0h39min37] : donc on est très- oui ça fait une grande famille
THE3 [0h39min40] : ça fait une grande famille **ou** ça fait beaucoup de gens euh dans un- dans une non-famille {**ton interrogatif**}
PAT29 [0h39min45] : beaucoup de gens dans une non-famille après euh + euh + voilà

Dans les extraits [15] et [16], le soignant illustre la fonction pragmatique de questionnement. Il répète le discours du patient en transformant l'information partagée en interrogation.

[17] PAT5[0h04min55] : avant de lancer le complètement l'opé- le

THE1[0h04min58] : l'intervention

PAT5[0h04min58] : l'intervention **enfin pas** l'intervention **mais** tous les tests pour euh pour euh pour prévoir l'intervention

Dans l'extrait [17], le patient emploie la fonction pragmatique de rectification. Il utilise la reprise d'un mot (intervention) afin de rectifier les propos tenus par le médecin. Il utilise notamment la négation suivie d'une conjonction (mais) pour rétablir l'exactitude de la situation médicale décrite.

3. Résultats

Dans cette partie, nous présentons, tout d'abord, la distribution des fonctions pragmatiques dans le corpus DECLICS2016, puis nous présentons l'usage de ces fonctions dans les deux contextes d'échanges (médecins *vs* thérapeutes). Enfin, nous exposons les résultats de cette étude concernant le rôle de la répétition locale dans l'identification des statuts des locuteurs (patients *vs* médecins *vs* thérapeutes).

3.1 Distribution en pourcentage des fonctions pragmatiques de la répétition dans le corpus DECLICS2016

Dans un premier temps, nous rapportons la distribution des fonctions pragmatiques des répétitions locales présentes dans le corpus.

Tableau 3- Distribution en pourcentage des fonctions pragmatiques de la répétition locale

Fonctions pragmatiques de la répétition	Distribution en pourcentage
Reprise de sens en écho	24 %
Précision	6 %
Confirmation	23 %
Réponse-reprise	6 %
Ciblage	14 %
Partage de savoir	18 %
Questionnement	5 %
Rectification	4 %

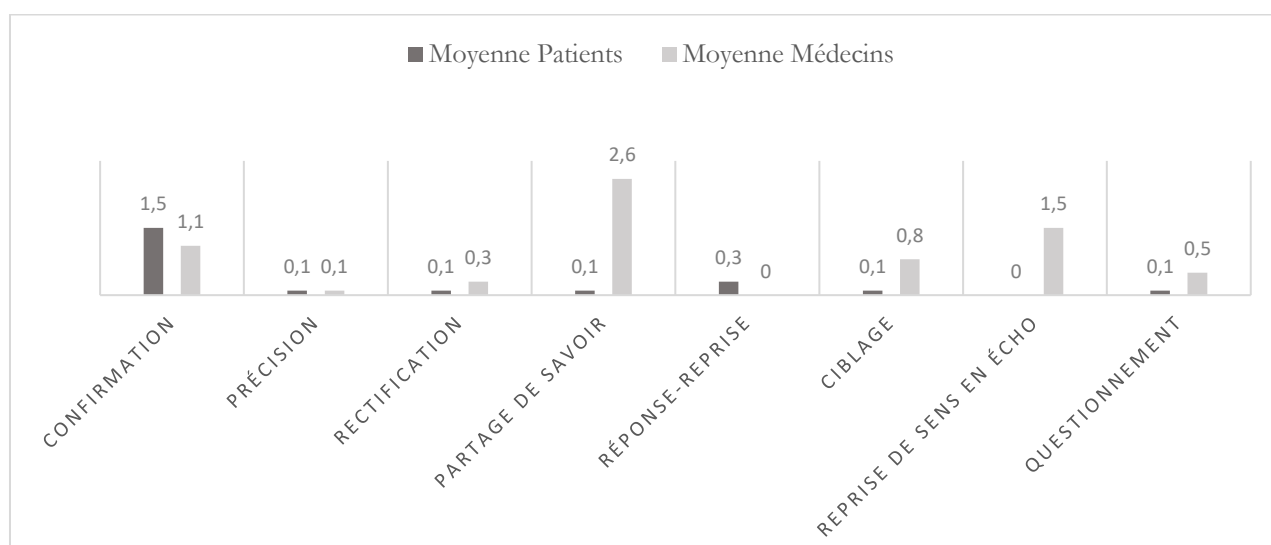
Concernant les 186 hétéro-répétitions locales observées, on constate que quatre des huit fonctions sont plus majoritairement utilisées. La fonction pragmatique la plus représentée dans le corpus DECLICS2016 est la reprise de sens en écho (24 %), répétition effectuée par le second locuteur afin de marquer son écoute et pour se positionner en prenant en compte le discours de son

interlocuteur. Ensuite, la deuxième fonction pragmatique la plus fréquemment utilisée est la fonction de confirmation (23 %), utilisée par le second locuteur afin de valider les propos du premier locuteur. La troisième fonction pragmatique la plus utilisée dans ce corpus est le partage de savoir (18 %) dans un but d'échanges de connaissances afin que les deux locuteurs aient un savoir commun sur la situation. Enfin, la quatrième fonction pragmatique la plus représentée dans le corpus est la fonction de ciblage (14 %), utilisée par le second locuteur afin d'appuyer sur une partie du discours produit par le premier locuteur. On remarque que, dans le corpus, l'usage de la répétition locale dans 79 % des cas a pour but, soit de maintenir l'interaction, soit de confirmer les dires de son interlocuteur, soit de partager un savoir commun ou bien de cibler une partie du discours de l'interlocuteur. Pour la suite de cette étude, nous nous sommes intéressées à l'usage de la répétition locale dans les différents contextes d'échanges : premièrement, dans le contexte de consultation médicale, entre un patient et un médecin puis, secondement, dans le contexte d'entretien clinique, entre un patient et un thérapeute.

3.2 Les fonctions pragmatiques de la répétition dans un contexte de consultation médicale

Nous avons calculé la moyenne du nombre d'occurrences de chaque fonction pragmatique produite par les patients et les médecins, dans le contexte de consultation médicale. Précisons que les consultations médicales issues du projet DECLICS durent en moyenne 34 minutes. Les résultats sont illustrés dans la figure 1 ci-dessous.

Figure 1- Moyennes du nombre d'occurrences des fonctions pragmatiques de la répétition locale en consultation médicale

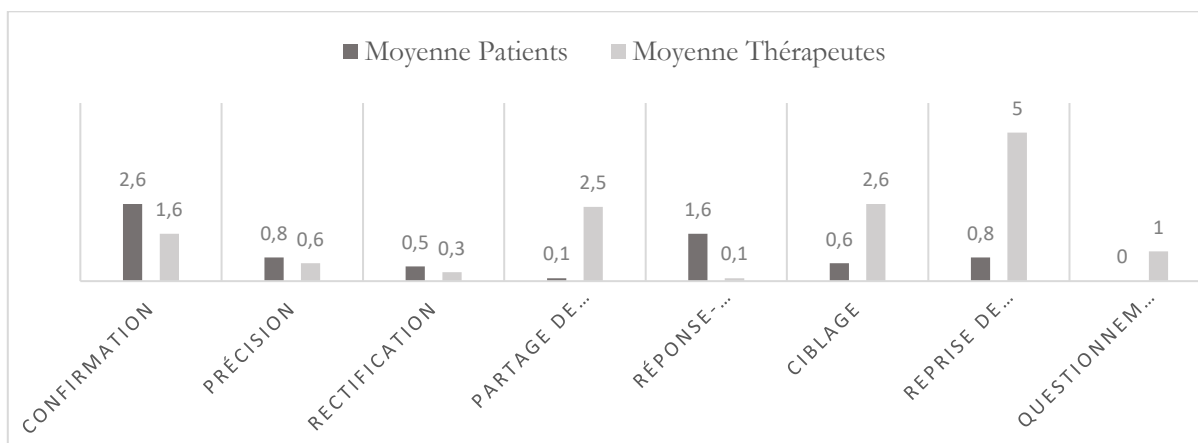


On constate que, lors d'une consultation médicale, le patient utilise la répétition locale dans l'unique but de confirmer les propos du médecin (cf. [3]). Le médecin, quant à lui, utilise la répétition locale pour partager un savoir avec son patient ou bien dans un comportement phatique pour assurer de son écoute au patient (cf. [5] et [8]). Enfin, il semblerait que médecin et patient utilisent la répétition locale dans un but de confirmation des propos de l'autre afin de s'assurer de leur compréhension mutuelle et réciproque.

3.3 Les fonctions pragmatiques de la répétition dans un contexte d'entretien clinique

Dans la continuité de cette étude, nous avons calculé la moyenne du nombre d'occurrences de chaque fonction pragmatique produite par les patients et les thérapeutes, dans le contexte d'entretien clinique. Précisons que les entretiens cliniques issus du projet DECLICS durent en moyenne 67 minutes. Les résultats sont illustrés dans la figure 2 ci-dessous.

Figure 2- Moyennes du nombre d'occurrences des fonctions pragmatiques de la répétition locale en entretien clinique

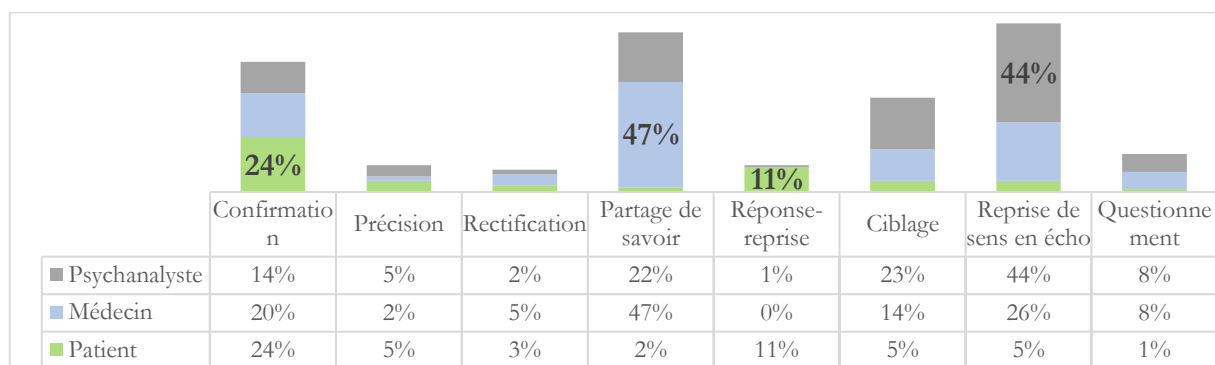


Lorsque l'on regarde l'usage de la répétition locale du patient type confronté à un thérapeute, on constate une similitude d'utilisation de la répétition par le patient en contexte de consultation médicale. Face au thérapeute, le patient utilise le procédé de répétition locale dans le même but de confirmation qu'en consultation médicale. Par ailleurs, le patient emploie également la répétition locale afin de répondre aux questions que lui pose le thérapeute (cf. [12]). Ce dernier, quant à lui, utilise la répétition locale principalement de manière phatique, pour signaler au patient qu'il l'écoute (cf. [7]). Il semble cependant également l'utiliser afin de cibler une partie du discours du patient, pour que ce dernier développe probablement davantage son discours à propos d'un épisode de sa vie (cf. [14]). En entretien clinique, le thérapeute emploie en outre le phénomène de répétition locale afin de partager un savoir avec le patient, tout comme le médecin en consultation médicale.

3.4 Les fonctions pragmatiques de la répétition par rapport aux statuts des locuteurs

Pour la suite de cette étude, nous avons cherché à déterminer le lien entre le statut des locuteurs (patient/médecin/thérapeute) et le type de fonction pragmatique employé. Dans cette dernière partie, pour relier le statut des différents locuteurs du corpus DECLICS2016 aux types de fonction pragmatique de la répétition locale utilisée, nous avons calculé le pourcentage d’usage des catégories pragmatiques de la répétition locale par type de locuteur rapporté à la durée de l’échange. Les résultats de cette dernière partie d’étude sont répertoriés dans la figure 3 ci-dessous.

Figure 3- Pourcentage d’usage des catégories pragmatiques en fonction du type de locuteur et de la durée de l’échange



Lorsque l’on regarde le pourcentage d’usage des catégories de la répétition locale en fonction du type de locuteurs, on constate que chaque statut de locuteur est associé à au moins une fonction pragmatique. Le patient utilise la répétition locale pour confirmer les propos du soignant qu’il a face à lui ou pour répondre aux questions qu’on lui pose. Le médecin utilise la répétition locale pour partager un savoir avec son patient, souvent dans un but de complétion du dossier médical, pour avoir le plus d’informations concernant le patient pour bien dérouler sa consultation. Enfin, le thérapeute utilise la répétition locale pour accompagner l’effort de verbalisation du patient en maintenant l’échange et dans un but de ciblage pour amener le patient à développer certains points clefs afin de débloquer la situation. Ces résultats montrent qu’en contexte de soin, déterminer le type de fonction pragmatique utilisé permet l’identification du statut du locuteur qui emploie préférentiellement certains procédés de répétition locale pour accomplir alors son rôle discursif de médecin/patient/thérapeute.

3.5 Illustrations des fonctions pragmatiques de la répétition par rapport aux statuts des locuteurs

Les extraits ci-dessous permettent d'illustrer le lien entre le statut des locuteurs et l'usage des fonctions pragmatiques de la répétition locale.

[19] THE1 [0 h 33 min 28 s] : à vos parents une lettre {ton interrogatif}
PAT34 [0 h 33 min 29 s] : ouais
THE1[0h33min30] : envoyée + donnée {ton interrogatif}
PAT34[0h33min31] : envoyée
THE1 [0 h 33 min 32 s] : envoyée

Comme le montre l'extrait ci-dessus, le patient répète une partie du discours du thérapeute pour répondre à une question. Le thérapeute, à l'intérieur de sa question, émet deux propositions de réponse au patient. Cependant, rien n'oblige le patient à utiliser la répétition locale pour répondre à cette question. Cette fonction pragmatique de réponse-reprise est typique du patient puisque, dans un contexte d'entretien médical, il est fréquent que ce soit le soignant qui pose les questions et le patient qui y réponde. Dans les données verbales sélectionnées pour cette étude, la fonction de réponse-reprise a en effet été utilisée par les patients dans plus de 92 % des cas.

[20] MED9[1h10m59] : alors Toviax vous m'avez dit que c'était pour la
PAT2[1h11m01] : l'incontinence urinaire
MED9[1h11m02] : l'incontinence urinaire + après la Prégabaline ça je sais + Lyrica + d'accord

La fonction pragmatique de partage de savoir apparaît comme typique des soignants et plus particulièrement des médecins. En effet, l'usage de cette fonction pragmatique semble bien être en lien avec la nécessité du soignant de s'assurer qu'il partage les mêmes informations (cf. [5] et [6]), le même savoir avec le patient (cf. [19]), pour maintenir une bonne intercompréhension entre eux. Dans nos données verbales, dans 66 % des cas, ce sont les médecins qui font usage de cette fonction de partage de savoir.

[21] PAT[0H48MIN45] : c'est de la- c'est de la sophrologie + c'est vrai que ça me calmait un peu + même si quarante minutes de c'est bon pendant trois jours je me sentais comme un +
THE4[0H49MIN07] : ouais
PAT25[0H49MIN08] : comme une plume on va dire
THE4 [0H49MIN09] : comme une plume
PAT25[0H49MIN09] : voilà mais après c'est ça le problème c'est + une fois que vous avez été exposé à l'affaire une fois- faire en sorte que + ça revienne pas

La fonction pragmatique de reprise de sens en écho permet de dévoiler le statut de thérapeute. Les thérapeutes d'orientation psychanalytique ont pour mission, lors d'entretiens cliniques, d'écouter le patient. Il apparaît naturel que cette fonction pragmatique soit davantage utilisée par les thérapeutes, c'est le cas dans 59 % des cas, dans le cadre de nos données.

4. Conclusion / Discussion

Dans cette contribution, nous avons regardé le fonctionnement du phénomène de répétition dans le cadre d'échanges en contexte de soin. Si, comme le souligne Richard (2015), la répétition n'est en rien obligatoire, nous avons cherché à comprendre comment les différents locuteurs (patients, médecins et thérapeutes) utilisent le phénomène de répétition locale en déterminant la fonction pragmatique de l'usage de la répétition et en quoi ce phénomène conduit à différencier les rôles et statuts des interlocuteurs. Ainsi, le statut d'un interlocuteur peut être tracé, repéré, puis déterminé *via* l'usage qu'il fait de ses hétéro-répétitions locales.

Nous avons mis à jour huit fonctions pragmatiques de la répétition, validant et contribuant à étendre les travaux de Vion et Mittner (1986). Notre traitement des données verbales du corpus DECLICS2016 montre que tous les locuteurs utilisent le panel complet des fonctions pragmatiques, excepté les médecins qui n'utilisent jamais la répétition locale pour répondre à une question. Le type de répétition locale n'est ainsi pas un rapport équipotent au statut du locuteur.

Nos résultats montrent que c'est le contexte (consultation/entretien) qui détermine les usages préférentiels. Ainsi, en contexte de consultation médicale, seulement six fonctions pragmatiques sur les huit mises à jour opèrent entre patients et médecins. Il apparaît que trois fonctions pragmatiques prédominent ce genre d'échange, à savoir, la fonction de confirmation, commune dans l'usage aux deux locuteurs, et les fonctions de reprise de sens en écho et de partage de savoir, qui sont, pour leur part, plus majoritairement exploitées par les médecins. On peut ainsi hiérarchiser l'emploi des répétitions locales quant aux fonctions pragmatiques qu'elles remplissent dans le genre des entretiens médicaux tel qu'étudié dans le corpus DECLICS2016. Concernant l'entretien clinique qui se déroule entre un patient et un thérapeute, sept des huit fonctions pragmatiques se manifestent chez les deux locuteurs. Comme dans le contexte de consultation médicale, la fonction pragmatique de confirmation est commune aux deux locuteurs, qui l'emploient de manière significative. On constate, de plus, que la fonction de réponse-reprise est très largement utilisée par les patients dans ce genre d'échange alors que les thérapeutes vont favoriser, pour leur part, les fonctions pragmatiques de partage de savoir, de ciblage et de reprise de sens en écho.

Ainsi, via le genre d'échange tenu (consultation/entretien clinique), il y aurait des fonctions plus spécifiquement liées aux statuts des locuteurs, entendues comme plus massivement déployées dans le discours des patients *versus* thérapeutes *versus* médecins. Les résultats de notre étude pragmatique confirment que chaque type de locuteur utilise le mécanisme de répétition locale à des fins différentes, c'est-à-dire avec des effets différents, ce qui permet de différencier, voire d'identifier les acteurs en présence. Il est à noter que la fonction de réponse-reprise est presque exclusivement

exploitée par les patients (dans 92 % des cas), ce qui nous rapproche d'un lien quasi équipotent entre type de fonction de répétition locale et statut du locuteur.

Par ailleurs, les résultats révèlent un sous-emploi de la répétition locale par les médecins, si on les compare aux patients et aux thérapeutes. Les médecins utilisent préférentiellement la répétition locale dans un but bien précis, celui de partager un savoir avec leur patient (Thievenaz, 2018) ; nous faisons l'hypothèse que ce type de répétition les assure d'une bonne intercompréhension du déroulement de la consultation médicale quant aux traitements à suivre, diagnostic à confirmer, et jargon médical à s'approprier (Turpin, 2002 ; Bischoff, 2017). L'éthos d'un médecin serait ainsi davantage axé sur la sphère savante qui justifie sa position discursive en entretien médicalisé. On pourrait alors, dans le cadre des objectifs du projet DECLICS, amener les médecins à une réflexion sur la possibilité d'une diversification d'usage des huit fonctions pragmatiques au regard de celles qu'ils n'actualisent pas ou peu lors de leurs consultations.

De leur côté, les thérapeutes emploient majoritairement la répétition à fonction phatique/échoïque (cf. Perrin, 2014) ; nous faisons l'hypothèse qu'ils cherchent très probablement ainsi à aviser le patient de leur intérêt pour leur histoire, leur vécu, favorisant l'écoute à la parole. L'éthos du thérapeute se traduirait *via* cette fonction pragmatique, en ce que cet interlocuteur tient compte d'événements, d'anecdotes vécus par le patient, c'est-à-dire du récit que la médecine narrative préconise actuellement à destination des médecins (Charon, 2015 ; Goupy & Le Jeune, 2017). Ceci apporte un deuxième cadre possible au projet DECLICS, d'utilisation de l'étude ici menée : les médecins pourraient être amenés, sans chercher à rejoindre l'éthos d'un thérapeute, à se positionner quant à l'utilité éventuelle d'un usage de ce type de répétition préférentielle (échoïque) au sein de leur discours en consultation.

Pour clore, au vu des statuts communicationnels étudiés (patient/thérapeute/médecin), on peut affirmer que les rôles de chacun se marquent au sein du discours *via* un usage pragmatique différentiel de la répétition locale, qui tient autant dans le statut des acteurs (patients/médecins/thérapeutes) qu'au contexte d'échange où le patient renforce cette position différentielle. Sur le plan des statuts institutionnels, la répétition locale trace les contours de statuts tels qu'ils sont connus sur le plan sociétal : le patient répond, le médecin questionne et vérifie le partage des informations, le thérapeute écoute. Sur le plan d'une formation renouvelée des médecins à l'entretien médical, il conviendrait peut-être de davantage formaliser la recherche quant au sous-emploi de certaines des fonctions pragmatiques. Une perspective pourrait être de tester si des médecins, que l'on formerait davantage (Richard *et al*, 2010) à l'écoute des patients, verraient leur discours investi d'un usage plus différentiel en matière de fonctions pragmatiques de la répétition locale.

On peut conclure sur le fait, que, dans le cadre des données recueillies et analysées, la répétition locale s'avère, en contexte de soin, non seulement un marqueur d'identification des statuts des locuteurs, mais aussi un sujet de réflexion quant à l'équilibre fonctionnel des discours en consultations médicales et engage ainsi à des pistes de recherche pour de futurs protocoles de formation à la communication auprès des médecins (Millette *et al*, 2004).

5. Limite et perspectives de l'étude

Il est important de noter que les résultats de cette étude peuvent être discutés au vu de la nature et la taille de l'échantillon sélectionné. En effet, nous avons choisi de ne pas tenir compte de la variabilité interpersonnelle des locuteurs, en favorisant leurs rôles sociétaux, en les contrastant selon leur statut de patient, de médecin ou de thérapeute. De plus, nous avons choisi de nous restreindre à analyser seulement les hétéro-répétitions locales. Ainsi, il serait pertinent d'analyser les répétitions d'un même locuteur ou encore les hétéro-répétitions à travers un cotexte plus large. Il nous semble donc intéressant d'étendre cette étude à l'ensemble du corpus DECLICS2016, afin de contraster les répétitions des patients et celles des soignants grâce à un plus large panel de locuteurs et d'étudier le phénomène de la répétition locale sous un angle différent, en modifiant les modalités d'analyse sélectionnées pour cette étude.

Bibliographie

- ANDRÉ Virginie, 2011, « Analyse pragmatolinguistique de la co-construction du discours : le cas des énonciations conjointes et des reprises », *Actes du colloque XII International Symposium on Social Communication*, 17-21 janvier 2011, Santiago de Cuba, p. 322-326, disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00522290/document> (consulté le 20 juin 2019).
- ANQUETIL Sophie, 2017, « Des postures énonciatives aux formes de dialogisme produites par les structures interrogatives dans les débats politiques », *Cahier de praxématique*, n° 69 : « Les genres de discours (ré)inventent-ils des formes linguistiques ? », disponible sur : <https://journals.openedition.org/praxematique/4646> (consulté le 18 juillet 2019).
- ARMENGAUD Françoise, 2007, *La pragmatique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- AURIAC-SLUSARCZYK Emmanuèle, 2019, « Introduction : Les discours des soignants et des patients », *Éducation, Santé, Sociétés*, vol. 5, n° 2, Éditions des archives contemporaines, p. 7-19.
- AUSTIN John Langshaw, 1962, *How to do things with words*, Oxford, Oxford University Press.

BENVENISTE Emile, 1966, « De la subjectivité dans le langage », in Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des Sciences Humaines, p. 258-266.

BERNICOT Josie, SALAZAR-ORVIG Anne & VENEZIANO Edy, 2006, « Les reprises : dialogue, formes, fonctions et ontogenèse », *La Linguistique*, vol. 42, p. 29-49.

BIGI Brigitte, BERTRAND Roxane & GUARDIOLA Mathilde, 2010, « Recherche automatique d'hétéro-répétitions dans un dialogue oral spontané », Actes des XVIIIèmes Journées d'étude sur la Parole, 25-28 mai 2010, Mons, Belgique. p. 233-236, disponible sur : <http://www.afcp-parole.org/spip.php?article1382> (consulté le 24 juillet 2019).

BISCHOFF Thomas, 2017, « Qu'est-ce que j'ai ? », *Revue Médicale Suisse*, vol. 13, n° 572, p. 1491.

CHARAUDEAU Patrick, 1993, « Le contrat de communication dans la situation classe », in Jean-François Halté (dir.), *Inter-Actions : l'interaction, actualités de la recherche et enjeux didactiques*, Metz, publication de l'Université de Metz, p. 121-135.

CHARON Rita, 2015, *Médecine narrative. Rendre hommage aux histoires de maladies*, traduit de l'anglais par Anne Fourreau, Paris, Sipayat.

COSNIER Jacques, 1993, « Les interactions en milieu soignant », in Jacques Cosnier, Michèle Grosjean & Michèle Lacoste, (dir.), *Soins et communication, approches interactionnistes des relations de soins*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 17-32.

COSNIER Jacques, 2002, « Interaction », in Patrick Charaudeau & Dominique Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, p. 318-322.

DOMINICÉ Pierre, 2010, « Du silence de la souffrance à la parole des patients », *Le sujet dans la cité*, vol. 1, n° 1, p. 107-119.

FIALA Pierre, HABERT Benoît, MIGOZZI Jacques & MULLER Jean, 1981, « Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage* », *Mots. Les langages du politique*, n° 3 : « Butor-Rousseau, Péguy, Presse du Zaïre, « la nouvelle droite », vocabulaires, communiste et socialiste, co-occurrences ? », p. 162-167.

FOURNIER Cécile & KERZANET Sandra, 2007, « Communication médecin-malade et éducation du patient, des notions à rapprocher : apports croisés de la littérature », *Santé publique*, vol. 19, n° 5, p. 413-425.

GAFARANGA Joseph & BRITTEN Nicky, 2004, « Formulation in general practice consultations », *Text and Talk*, vol. 24, n° 2, p. 147-170.

GHIGLIONE Rodolphe, BEAUVOIS Jean-Léon & BRIÈRE-BLANCHET Claire, 1977, « Théorie des places et production du discours », in *Sociologie du travail*, 19^e année n° 1, Seuil, p. 23-40.

GOFFMAN Erwing, 1988, *Les moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Paris, Seuil-Minuit.

GOUPY François & LE JEUNNE Claire (dir.), 2017, *La médecine narrative : une révolution pédagogique ?*, Paris, Med Line.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1980, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, [1990] 1992, *Les interactions verbales*. Tomes I et II. Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2001, *Les actes de langage dans le discours*, Paris, Nathan.

KOSTULSKI Katia et TROGNON Alain, 1998, « Le domaine cognitif de l'interlocution : un exercice d'analyse interlocutoire d'une transmission orale dans une équipe paramédicale », in Katia Kostulski & Alain Trognon (dir.), *Communication interactives dans les groupes de travail*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 59-101.

LACOSTE Michèle, 1993, « Langage et interaction : le cas de la consultation médicale », in Jacques Cosnier, Michèle Grosjean & Michèle Lacoste (dir.), *Soins et communication, approches interactionnistes des relations de soins*, Presses universitaires de Lyon, p. 33-61.

LANG Thierry (dir), KELLY-IRVING Michèle, DELPIERRE Cyrille, LAUWERS Valérie, MEMBRADO Monique, ROLLAND Christine, MANTOVANI Jean, CLÉMENT Serge, HÉLARDOT Valentine, DOURGNON Paul, CASES Chantal, AFRITÉ Anissa, JUSOT Florence, POLTON Dominique, LOMBRIL Pierre, PASCAL Jean, DESPRES Caroline, 2008, « Interaction médecin-patient et productions d'inégalités sociales de santé : le cas de l'obésité », *projet INTERMEDE*, Rapport final, disponible sur :

http://www.iferiss.org/images/IFERISS/2008_interaction_entre_medecins_et_malades.pdf
(consulté le 4 septembre 2019).

MAGRI-MOURGUES Véronique & RABATEL Alain, 2015, « Quand la répétition se fait figure », *Semen*, n° 38 : « Pragmatique de la répétition », disponible sur : <https://doi.org/10.4000/semn.10285>
(consulté le 21 septembre 2019).

MILLETTE Bernard, LUSSIER Marie-Thérèse & GOUDREAU Johanne, 2004, « L'apprentissage de la communication par les médecins : aspects conceptuels et méthodologiques d'une mission académique prioritaire », *Pédagogie Médicale*, vol. 5, n° 2, p. 110-126.

PERRIN Laurent, 2014, « Formules énonciatives à visée échoïque », *Arena Romanistica*, n° 14 : « Dialogisme, hétérogénéité énonciative et polyphonie », Université de Bergen, p. 184-202.

PLOOG Katja, 2014, « Répétition lexicale et variation constructionnelle dans le discours oral spontané », in Marira Pop (dir.), *L'oral : formes émergentes, corpus et modélisations*, Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Seria Philologia, n° 4, p. 11-30.

RICHARD Claude, LUSSIER Marie-Thérèse, GALARNEAU Sophie & JAMOULLE Olivier, 2010, « Compétence en communication professionnelle en santé », *Pédagogie Médicale*, vol. 11, n° 4, p. 255-272.

RICHARD Élisabeth, 2015, « À propos de répétition : entre continuité et rupture », *Semen*, n° 38 : « Pragmatique de la répétition », disponible sur : <https://doi.org/10.4000/semn.10323> (consulté le 26 août 2019).

ROMAIN Christina & REY Véronique, 2014, « Montée en tension, répétition lexicale, co-énonciation et sur-énonciation dans l'interaction entre enseignant et élève(s) », *Congrès Mondial de Linguistique Française*, vol. 8, p. 2165-2178.

ROULET Eddy, AUCHLIN Antoine, MOESCHLER Jacques & RUBBATEL Christian, 1987, *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.

SACKS Harvey, SCHEGLOFF Emanuel A. & JEFFERSON Gail, 1974, "A simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation", *Language*, vol. 50, n° 4, part 1, p. 696-735.

SAINT-DIZIER DE ALMEIDA Valérie, 2013, « Comment améliorer la compréhension de l'entretien d'annonce de diagnostics médicaux sérieux », *Activités*, vol. 10, n° 2 : « Intervenir sur le travail », p. 54-81.

SEARLE John. R et VANDERVEKEN Daniel, 1985, *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge, Cambridge University Press.

THIEVENAZ Joris, 2018, « Les situations d'apprentissage réciproques (le cas de la consultation médicale) », *Les dossiers des sciences de l'éducation*, vol. 39, p. 131-150.

TRAVERSO Véronique, 2002, « Analyse de consultations médicales en présence d'un intermédiaire linguistique non professionnel », *Actes du VIIIe congrès de l'ARIC*, Université de Genève, 24-28 septembre 2001, disponible sur :

<http://docplayer.fr/43149468-Analyse-de-consultations-medicales-en-presence-d-un-intermediaire-linguistique-non-professionnel.html> (consulté le 30 juillet 2019).

TROGNON Alain, 1999, « Éléments d'analyse interlocutoire », in Michel Gilly, Jean-Paul Roux & Alain Trognon (dir.), *Apprendre dans l'interaction*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 60-94.

TROGNON Alain, BATT Martine, REBUSHI Manuel & SORSANA Christine, 2010, « Une approche des raisonnements émergents de l'interlocution : la logique interlocutoire », *Pratiques*, n° 147-148, p. 131-154.

TURPIN Béatrice, 2002, « Le jargon, figure du multiple », *La linguistique*, vol. 38, p. 53-68.

VERGELY Pascale, CONDAMINES Anne, FABRE Cécile, JOSSELIN-LERAY Amélie, REBEYROLLE Josette & TANGUY Ludovic, 2009, « Analyse linguistique des interactions patient / médecin », in Catherine Felix & Julien Tardif (dir.), *Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance | Actes du colloque international, Nice, 4-5 juin 2009*, disponible sur :

<http://revel.unice.fr/symposia/actedusoin/index.html?pid=750> (consulté le 25 juin 2019).

VION Robert, 2006, « Reprise et modes d'implication énonciative », *La Linguistique*, vol. 42, p. 11-28.

VION Robert & MITTNER Michèle, 1986, « Activité de reprise et gestion des interactions en communication exolingue », *Langages*, n° 84 : « L'acquisition du français par des adultes immigrés : aspects psycholinguistiques », p. 25-42.

Annexes

Normes de transcription pour le corpus DECLICS2016

Phénomènes	Conventions
Participant identifié	Les participants qui sont des patients sont identifiés en tant que : PAT, les médecins : MED, les thérapeutes : THE, les aidants : AID
Onomatopées	Transcrites selon l'orthographe du dictionnaire (voir liste en fin de tableau)
Sigles	Ponctué quand on lit les lettres isolément (C.H.U), non ponctués lorsqu'il s'agit d'un acronyme (SIDA). Le sens des sigles est précisé sur la fiche signalétique
Amorces lexicales	Insertion de - après le son tronqué (attention : pas d'espace avant)
Multi-écoute	Hésitation entre plusieurs séquences : insertion de / avant et après les termes supposés Hésitation quant à la présence d'une séquence sonore : insertion d'un 0

Alternances orthographiques	Entre parenthèses : Multi-graphies ou deux interprétations possibles
Accentuation des groupes rythmiques	+
Pause	++
Pause longue	+++
Événements vocaux et éléments para-verbaux	Les productions vocales : rires, accent, toux... sont signalés dans le texte entre accolades : {rires} Les éléments de contexte sont notés entre accolades
Ton	Lorsqu'il apporte une importance contextuelle, le ton est noté entre accolades
<p><u>Inventaire des onomatopées, interjections et autres particules :</u> ah, bah, bien, eh bien, euh, oh, ouais, pff, tth, ahi, bé, beurk, eh ben, hum, ok, ouf, psst, aïe, ben, eh, etc., mh, ouah, ouh, ts.</p>	



L'agentivité énonciative de la répétition dans la lettre de consultation médicale

The Enunciative Agentivity of Repetition in the Consult Letter: a Semiolinguistic Approach of the Discursive Mediation

Aurore FAMY

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France

aurore.famy@unilim.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/95>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.95

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

L'étude soumise dans cet article a pour vocation d'identifier les caractéristiques formelles et les procédés sémiolinguistiques récurrents permettant la discursivisation de la pratique médicale de l'épileptologue. La lettre de consultation est plus qu'un document juridico-administratif clos mais bien une énonciation énoncée qui agit par la répétition. Par le truchement de la médiation discursive que constitue la lettre de consultation, des *macro-actes de langage indirects construits* permettent l'actualisation d'instaurations particulières. En utilisant une méthodologie de dépouillement manuel sur un corpus de lettres de consultation recueillies *in situ*, l'analyse de cet espace d'énonciation en tant que genre agentif, trivialement « où il se passe des choses », montre notamment que la répétition qui le caractérise, en tant que reprise d'énonciation, permet l'instaurations ou la réfutation d'un diagnostic, la transmission de savoirs scientifiques, et surtout la construction d'un ethos médical spécialisé de l'auteur.

Mots-clés : sémiolinguistique, énonciation, polyphonie, répétition, lettres de consultation

Abstract

The study aims at identifying formal characteristics and regular semiolinguistic methods which allow the discursivisation of the medical practice of epileptologists. The consult letter is more than a legal and administrative document – it is above all an “enunciative enunciation” which acts by repeating. Through the consult letter, as a discursive mediation, speech acts are realized and *instaurations* (Latour, 2012 ; Couégnas & Fontanille, 2018) are *actualized* (Fontanille, 1998). Using a manual tabulation methodology in a corpus made up of consult letters collected *in situ*, the study of that agentive enunciation space notably shows that repetition, as an enunciation rebound, allows the instaurations or the rebuttal of a diagnosis, the transmission of scientific knowledge and especially the building of a medical and specialized ethos for the author.

Keywords: Semiolinguistics, enunciation, polyphony, repetition, consult letters

1. Contexte et enjeux de la recherche

L'étude proposée dans cet article s'inscrit dans une recherche plus globale, sur les discours scientifiques et médicaux en tant que médiations de l'information savante. En effet, l'ambition générale est d'analyser différents discours qui ponctuent le parcours de transmission de l'information savante à propos d'une maladie chronique particulière et sa recherche, l'épilepsie. Ainsi, à partir de différents corpus construits autour de cette thématique biomédicale, différents discours produits ont pu être étudiés dans cette perspective : (i) des articles de recherche scientifiques d'un laboratoire INSERM identifié, travaillant sur l'excitabilité neuronale ; (ii) des lettres de consultation en épiléptologie recueillies dans un service de neurologie en Centre Hospitalier Universitaire (CHU) ; (iii) des discours médecin-patient recueillis par enregistrement *in situ* puis retranscrits manuellement ; (iv) ainsi que des autopathographies profanes, étudiées à partir de différents dispositifs numériques (forums santé – le fameux *Doctissimo.fr* en particulier, et réseaux sociaux – Twitter et Facebook notamment).

L'hypothèse de travail de départ formule que tous ces discours, en tant que traces d'un acte de communication socio-historiquement déterminé (Charaudeau & Maingueneau, 2002, p. 185-186), sont des points nodaux voire des lieux hautement sémiotiques, où se produisent des significations singulières par la médiation de l'information savante. Le choix de l'épilepsie, comme une « clé d'entrée thématique » permet d'établir le panorama des médiations et remédiations de l'information, de la sphère scientifique jusqu'au patient et au grand public en général. Il s'agit avant tout d'une *maladie*, ce choix ouvre donc sur des enjeux sociaux importants et identifie un type de recherche spécifique. Cette thématique inscrit donc, de fait, les enjeux et les résultats de la recherche scientifique dans le vivant, dans le vital, dans l'urgence, dans la condition humaine elle-même. De plus, l'épilepsie se présente comme singulière au sein du paradigme des maladies. Il s'agit, premièrement, d'une maladie chronique, dont l'aspectualité particulière prédéfinit des conditions de vie difficiles et donc constitue une urgence d'appropriation des savoirs chez le patient qui en souffre et chez son entourage. D'autre part, l'épilepsie se définit le plus souvent, comme pour prendre une réelle consistance dans la conscience collective, au travers de ses représentations pourvoyeuses d'imaginaire. En effet, chaque fois qu'on parle d'épilepsie, son cortège de représentations teintées de surnaturel la suit, l'accompagne, voire la cannibalise. Aujourd'hui

encore, cet imaginaire est fortement associé à la maladie, comme le montrent des études scientifiques¹, sondages², et autres publications littéraires contemporaines³.

La recherche générale menée s'inscrit donc dans une volonté de réponse à un besoin social de compréhension, voire si possible d'optimisation, du parcours de l'information dans le cadre d'enjeux humains importants.

Pour la question qui nous intéresse ici, celle de la répétition, nous proposons de régler la focale de recherche sur un type de médiation particulier en tentant de comprendre ce qui se joue à l'intérieur des lettres de consultation médicale. Il sera donc question ici de montrer, à partir d'un éclairage sémiolinguistique et en empruntant à la théorie des actes de langage, en quoi la lettre de consultation constitue un genre discursif et agentif particulier dans lequel la répétition est le procédé moteur de fonctionnement.

2. Présentation de l'objet d'étude

Pour travailler sur notre objet d'étude – des discours médicaux qui incarnent une médiation de l'information savante sur l'épilepsie – un corpus de lettres de consultation rédigées par un neurologue spécialisé en épiléptologie a été construit. En effet, les lettres de consultation médicale constituent un ensemble de données de première main permettant d'avoir accès aux discours de savoir circulant entre pairs.

2.1. Un document...

La lettre de consultation, variante de la « lettre de liaison médicale », est en premier lieu définie comme un document officiel circulant entre les professionnels de santé inclus dans la même relation de soin vis-à-vis d'un patient et qui est intégré au « dossier médical partagé » de ce dernier.

1 Voir la longue nomenclature de Michel Weber sur les étiologies surnaturelles associées à l'épilepsie : « le Mal Divin », « Morbus daemioniacus », « le Mal Sacré », « Morbus lunaticus », etc. (« Épilepsie : La maladie aux mille noms », *Épilepsies*, vol. 17, n°3, 2005, p. 172-175). Voir également l'étude sur les représentations psychosociales de l'épilepsie en France, au Togo et au Bénin : Philippe Nubukpo *et al.*, « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », *Med Trop*, n°63, 2003, p. 143-150.

2 D'après un sondage réalisé pour la Fondation Française pour la Recherche contre l'Épilepsie, rendu public en octobre 2016, 9 % des Français pensent que l'épilepsie possède une origine surnaturelle (« Épilepsie : Maladie surnaturelle, infection, folie... Les préjugés perdurent », *20minutes.fr*, 4 octobre 2016).

3 Pensons par exemple à la figure mystique du Prince Mychkine, héros épileptique de Fiodor Dostoïevski : *L'Idiot*, Paris, Plon, 1887. Plus récemment, pensons également à la représentation allégorique de la maladie dans *L'Ascension du Haut Mal* de David B. (Paris, L'Association, 1996-2003) en tant que monstre fantasmagorique, sorte de bête mythique, mi-serpent mi-dragon, qui attaque son frère et met à mal toute la famille. Nous pouvons également citer la récente autopathographie d'Alexandre Lafont, dont le titre est pour le moins évocateur : *Je suis Épilepticman. Ils disaient que j'étais le diable* (Paris, Plon, 2018).

En tant que document officiel, la lettre de liaison jouit d'un statut juridique et un décret⁴ en précise les contenus attendus et les modalités de transmission. La lettre de liaison est un document prévu à l'origine pour assurer une cohésion dans la prise en charge du patient entre la ville et l'hôpital, c'est-à-dire entre le médecin traitant et un service (voire un spécialiste) particulier de l'hôpital, et avec tout autre médecin impliqué dans la relation de soin. La lettre de consultation quant à elle, spécifiquement, n'implique pas un nécessaire séjour d'hospitalisation pour le patient mais seulement une rencontre, comme son nom l'indique, dans le cadre d'une consultation, avec un autre professionnel de santé que son médecin traitant. Ce spécialiste, le plus souvent, dicte en fin de consultation un courrier résumant tout ce qu'il s'est passé lors de cette rencontre.

2.2. ... Des discours

En sus de cette *fonction juridico-administrative* qui retrace les allées et venues d'un patient dans le parcours de santé, la lettre de consultation possède une *fonction d'archive* qui permet de constituer une mémoire de la relation de soin à partir de laquelle des raisonnements médicaux (comme le diagnostic différentiel par exemple) sont conduits. Intégrée au dossier médical, elle participe de la thésaurisation des informations s'inscrivant dans le soin : des informations personnelles (antécédents familiaux, antécédents personnels, symptomatologie, etc.), des informations législatives (rappel de la loi sur les rapports entre épilepsie et permis de conduire par exemple), ainsi que des informations scientifiques (références à la recherche scientifique, interprétation d'électroencéphalogrammes ci-après abrégés en EEG, interférences éventuelles entre les traitements médicamenteux, etc.). Enfin, une troisième fonction vient définir le périmètre d'exercice de la lettre de consultation, en liant les deux premières : la *fonction de médiation*. La fonction de médiation, non prise dans le sens commun, même si elle agit effectivement comme un médiateur entre les professionnels de santé impliqués, est ici déterminée par la *médiation* au sens anthroposémiotique du terme (Couégnas et Fontanille, 2018), c'est-à-dire en tant qu'elle constitue une énonciation dynamique et actualisante, source d'instauration. Cette dernière fonction fait de la lettre de consultation non plus un simple *document* clos, circonscrit et fermé, mais un espace d'énonciation où trivialement « il se passe des choses », comme l'instauration ou la réfutation d'un diagnostic, la transmission de savoirs scientifiques, et la construction d'un ethos médical spécialisé. La lettre de consultation incarne une énonciation énoncée⁵ porteuse de plusieurs discours : sur le

4 Le dernier en vigueur : Décret n°2016-995 du 20 juillet 2016 relatif aux lettres de liaison - Article 1, 20.07.2016.

5 La notion d'*énonciation énoncée* apparaît dans le dictionnaire de Greimas et Courtès (1979) à l'entrée « énonciation ». Les auteurs font la distinction entre l'*énonciation* proprement dite en tant qu'action présumée de l'énoncé et l'*énonciation énoncée* en tant que simulacre qui imite le faire énonciatif à l'intérieur de l'énoncé : le « je », le « ici » et le

patient, sur la maladie, mais aussi et surtout sur le médecin qui la rédige lui-même – et c’est ce que l’étude tente de démontrer. En ce sens, notre conception du discours est à la fois fidèle à la définition de Benveniste pour qui le discours est une « énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l’intention d’influencer l’autre en quelque manière » (Benveniste, 1966, p. 242), mais également attachée à l’Analyse de discours pour laquelle il ne peut être séparé de ses conditions de production⁶.

3. Méthodologie et ancrage épistémologique

3.1. Présentation du corpus

Le corpus est constitué de quarante lettres de consultation faisant chacune en moyenne entre deux et trois pages. Les données ont été récoltées au Centre Hospitalier Universitaire de Limoges, avec les accords respectifs du Chef de Service et du neurologue spécialisé en épileptologie qui en est l’auteur. Pour la récolte, l’empan de la période d’intérêt est assez restreint : nous avons en effet choisi de recueillir les courriers en fonction de notre période d’étude de terrain, c’est-à-dire ceux qui ont été dictés au moment des consultations que nous avons suivies aux mois de septembre et octobre 2016. Ainsi, les patients concernés par certaines lettres de ce corpus sont aussi concernés par des transcriptions de consultation d’un autre corpus utile à l’enquête générale (corpus des interactions médecins-patients, retranscriptions mentionnées en 1.). Très concrètement, pour la procédure de récolte, nous avons eu accès au logiciel permettant d’accéder aux lettres des patients ayant été accueillis en consultation entre le 1^{er} septembre et le 31 octobre 2016, à partir de l’emploi du temps des consultations d’un des neurologues suivis pour l’enquête de terrain. Les consultations qui ne faisaient pas partie du cadre de l’épileptologie proprement dite (qui concernaient d’autres affections neurologiques) ont été exclues du corpus. Quelques lettres issues du corpus construit pour la présente étude sont proposées au lecteur en annexe à titre d’exemples. L’ensemble des lettres sélectionnées a été anonymé manuellement par l’analyste, d’où les nombreux « blancs » qui ponctuent les annexes.

« maintenant » ne sont que des traces de l’énonciation. C’est grâce à ces traces « matérielles » que nous pouvons travailler sur l’énonciation en tant qu’acte de médiation.

⁶ Rappelons la distinction que fait Louis Guespin entre l’énoncé et le discours : « Un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration en langue en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours » (Guespin, 1971, p. 10).

3.2. Objectif

Puisque nous émettons l'hypothèse que la lettre de consultation est plus qu'un document mais bien une énonciation énoncée qui *agit*, il est question ici d'interroger les mécanismes qui lui permettent d'agir, d'instaurer, de mettre en discours et d'informer les savoirs scientifiques et médicaux. Sous la forme épistolaire, ces discours possèdent des caractéristiques singulières au service de fonctions sémio-pragmatiques à identifier. Dans quelles mesures la lettre de consultation peut-elle être considérée comme un genre privilégié de la médiation discursive dans la construction des savoirs, et ce grâce à la répétition ? Comment qualifier les actes de langage particuliers qui semblent, dans leur coprésence, caractériser le genre discursif de la consultation médicale ?

3.3. Méthode

La méthode utilisée est celle du dépouillement manuel. Une première lecture est effectuée pour saisir les récurrences et traits saillants à l'intérieur des items du corpus. À partir des premières saisies, une grille d'analyse *ad hoc* est construite dans un tableur pour rendre compte des mécanismes discursifs mis en œuvre dans le corpus.

Pour chaque lettre de consultation, l'analyse consiste en :

- un relevé systématique des marques formelles du genre épistolaire ;
- un relevé systématique des marques de présence de l'énonciateur (embrayage en 1^e personne du singulier et 1^e personne du pluriel, marques axiologiques, jugement de valeur, assomption énonciative : utilisation du conditionnel, lexique du doute) ;
- un relevé des marques de présence de l'énonciataire (embrayage en 2^e personne, verbes, pronoms personnels et possessifs, etc.) ;
- un relevé des marques de présence du référent, c'est-à-dire le patient (prénoms, nom, pronoms personnels, pronoms possessifs, etc.) ;
- un relevé des collocations et structures propres au discours médical ;
- un relevé des repères temporels (déictiques temporels, expression de dates ou périodes) ;
- un relevé des marques de l'argumentation (connecteurs logiques, structures impersonnelles) ;
- un relevé des temps verbaux utilisés ;
- un relevé des structures négatives.

En revendiquant un ancrage théorique sémiolinguistique, proche de la théorie de l'énonciation de Kerbrat-Orecchioni (1980) et de l'héritage benvenistien, nous nous donnons comme principes que 1) toute séquence discursive porte la marque de son énonciateur à des degrés variables, que 2) les considérations énonciatives permettent de caractériser des types d'énoncés (*Ibid.*, p. 157).

3.4. Atouts et limites

Comme tout corpus, celui construit pour cette étude présente certaines limites. Étant composé de quarante lettres de consultation, il est relativement restreint et ne propose que peu de représentativité. Ce manque de représentativité est augmenté par le fait que toutes les lettres de consultation soient dictées par le même neurologue. Outre le manque d'hétérogénéité des auteurs constituant une représentativité lacunaire, cette construction de corpus individu-centré n'épargne pas l'analyse d'un éventuel biais idiosyncrasique. Ainsi, une attention particulière a été portée au moment de l'étude pour ne pas confondre récurrence fonctionnelle de faits saillants et tics de langage ou éléments de style personnel.

En outre, la méthodologie choisie est chronophage et demande à être optimisée. Cependant, elle présente un atout important, car le dépouillement manuel permet une analyse qualitative précise et située. À titre d'exemple, elle permet notamment de bien faire la différence entre le « il » impersonnel, fréquemment employé dans les structures impersonnelles conclusives et le « il » en tant que pronom personnel anaphorique pour parler du patient ou encore entre le « elle » anaphorique de la crise et le « elle » anaphorique de la patiente.

Un des atouts majeurs de ce corpus est la corrélation qu'il entretient avec certains items d'un autre corpus de l'enquête générale (celui des retranscriptions d'interactions médecin-patient), nous permettant une éventuelle mise en regard des discours du médecin au patient et des discours du médecin à d'autres médecins à propos de ce même patient. Trivialement, il est possible d'étudier ce qui est dit *au* patient et ce qui se dit *du* patient, dans une perspective comparée aux niveaux lexicologique, syntaxique, et rhétorique.

4. Principaux résultats et discussion

4.1. Discours rapportés

L'analyse énonciative du corpus montre une présence significative de discours rapportés, qui peuvent être spécifiés en discours hétéro-rapportés (l'énonciateur rapporte les discours que le patient lui a tenus) et en discours auto-rapportés (l'énonciateur rapporte ses propres discours, ceux

qu'il a tenus au patient). Le discours rapporté, de manière générale, présente toujours un dédoublement de l'énonciation :

le discours tenu par le locuteur de base contient un discours attribué à un autre énonciateur (ou parfois au locuteur de base mais à un autre moment), qui est rapporté par le locuteur premier. Celui-ci se fait en quelque sorte le porte-parole du discours. (Riegel, Pellat & Rioul, 2009, p. 1009-1010)

La lettre de consultation acte ainsi une certaine mise en mémoire de l'interaction discursive ayant eu lieu lors de la consultation correspondante. L'énonciateur « raboute » les discours qui se sont construits et co-construits au fur et à mesure des tours de paroles, sélectionne, résume, condense ou au contraire développe certains points, dans une *réénonciation* c'est-à-dire une nouvelle mise en discours par le truchement de la lettre de consultation. Les discours rapportés sous forme de discours indirects (*Ibid.*, p. 1012) sont introduits ici par des verbes sélectionnés à l'intérieur de deux paradigmes restreints : *rapporter que, dire que, parler de, décrire, se plaindre de* (pour les discours hétéro-rapportés) ; *expliquer que, dire que, conseiller, recommander, informer de, discuter de* (pour les discours auto-rapportés). Ces verbes introducteurs sont suivis de subordonnées complétives objet qui reprennent le contenu des discours tenus :

[1a] Elle me dit que lorsqu'elle consommait de l'alcool, elle ne prenait pas son traitement pour éviter de mélanger les deux. Je lui explique qu'il faut éviter cela, car cela cumule les facteurs favorisant les crises.

[1b] Son épouse ne rapporte plus aucune crise depuis fin avril (...) Parallèlement, son épouse décrit depuis le mois de mai une aggravation de l'état neurologique de son mari.

Cette reprise ne s'effectue pas mécaniquement mot à mot, mais au contraire présente une médiation, c'est-à-dire non pas une « traduction » intralinguale mais une traduction au sens de Lotman dans son essai sur la Sémiosphère (Lotman, 1999) qui implique nécessairement une transformation dans le passage de la culture patient à la culture médicale.

Voici un exemple patent de cette « traduction », qui pourrait être qualifié de *cas d'école*. Soit l'extrait de lettre suivant (exemple [2]), issu du quatrième item du corpus proposé en annexe⁷ :

[2] Les témoins rapportent une rupture de contact, un arrêt de l'activité, peut-être une révulsion oculaire, pas d'automatisme manuel ni oro alimentaire.

Grâce à un autre groupe de corpus issu de l'enquête générale, celui des retranscriptions de consultation, il a été possible de mettre en regard les *verbatim* de la consultation correspondante et

7 Ci-après en annexe.

ce qui se retrouve ensuite dans la lettre. Soit l'extrait de retranscription suivant (exemple [3]), avec L1 le neurologue, L2 la belle-fille de la patiente, L3 la patiente (94 ans) :

[3a] L2 : Donc ça c'est passé comme ça la première fois que je l'ai vue donc elle a comment dire les yeux un peu révulsés puis elle s'est mis elle s'est mis à faire comme ça (mime), comme ça puis après elle s'est mis à vomir.

Puis plus tard dans « l'interrogatoire patient » :

[3b] L1 : Les difficultés à parler c'est pendant la crise ou c'est après quand elle se réveille qu'il y a des difficultés pour parler ?

L2 : Oh non après quand elle reprend connaissance euh ça va quoi mais ça l'a fatiguée ça... non non après ça va mais pendant la crise elle parle pas du tout hein.

L1 : (...) Est-ce que pendant la crise elle a tendance à mani- à faire des choses avec ses mains ? <L2 : Non.> à essayer d'attraper ? Non <L2 : Je ne crois pas.> ni avec la bouche elle a pas tendance à faire des mouvements de bouche (mime) des choses comme ça ?

L2 : Non bah ...

L1 : Vous avez pas remarqué.

L2 : Non non j'ai pas du tout... /

L1 : En fait elle reste figée quoi <L2 : Hum hum (acquiesce)> c'est ça ? <L2 : Hum hum (acquiesce)> Elle s'arrête de faire /

L2 : Après elle revient à elle. »

Les discours rapportés dans l'extrait de la lettre de consultation n'ont pas uniquement subi un traitement syntaxique du type :

Paul a dit : « il pleut » (Discours direct) > Paul a dit qu'il pleuvait (Discours indirect)⁸

Ils ont ici également subi une **condensation**, une **traduction intralinguale** de la terminologie (telle que la conçoit Mortureux, 1982) et une **concaténation** qui permet une mise en relation des différentes propositions rapportées dans le cadre d'un raisonnement médical.

Dans certains cas, les discours sont même « re-sémiotisés » ou plus précisément « trans-sémiotisés » dans la mesure où l'on passe du mime (langage gestuel) à la traduction en « mots » (langage verbal), dont l'extrait donne un exemple représentatif avec le mime du mâchonnement et sa traduction en langue médicale « *automatismes oro alimentaires* ». Cet exemple de traduction intersémiotique (Jakobson, 1963, p. 79) entre ce qui se passe en consultation et ce qui est rédigé dans la lettre ne constitue pas un phénomène isolé, et se trouve même récurrent d'après l'étude menée, du fait de la nature très visuelle, voire spectaculaire, des symptômes épileptiques.

En outre, il convient de noter que la frontière entre discours hétéro-rapportés et auto-rapportés se montre parfois floue. En effet, toujours avec le même exemple comparatif, il est possible de voir que ce qui est rapporté explicitement comme émanant du patient ou de son entourage « Les témoins rapportent... » naît d'une co-construction où la « paternité » de tous les éléments ou points

⁸ Pour reprendre l'exemple de Maingueneau (2005, p. 127).

de vue (PDV) (Rabatel, 2005) est difficilement imputable à un locuteur présent en consultation en particulier.

Tableau 1 : Récapitulatif de la co-construction du sens à partir des exemples [2] et [3]

Interaction en consultation (retranscription)		Lettre de consultation
L1 (neurologue)	L2 (témoin)	
		<i>Les témoins rapportent</i>
	<i>« mais pendant la crise elle parle pas du tout bien »</i>	<i>une rupture de contact</i>
<i>« En fait elle reste figée quoi c'est ça ? » « Elle s'arrête de faire / »</i>	<i>« Après elle revient à elle »</i>	<i>un arrêt de l'activité</i>
	<i>« les yeux un peu révulsés »</i>	<i>peut-être une révulsion oculaire</i>
<i>« tendance à faire des choses avec ses mains ? à essayer d'attraper ? »</i>	<i>« Non » « Je ne crois pas »</i>	<i>pas d'automatisme manuel</i>
<i>« elle a pas tendance à faire des mouvements de bouche (mime) des choses comme ça ? »</i>	<i>« Non non »</i>	<i>ni oro alimentaires</i>

Le neurologue, dans la lettre de consultation, rapporte un discours qu'il a co-construit avec le patient et/ou les accompagnateurs témoins des crises épileptiformes, dits alors co-énonciateurs⁹, par l'intermédiaire de « l'interrogatoire patient » qu'il guide. Les segments de discours indirect de la lettre, ainsi construits, témoignent donc d'une hybridité énonciative due à la forme de l'entretien semi-dirigé par les questions du médecin. Les discours rapportés du patient ou de son entourage sont en réalité co-énoncés.

Cet effet d'hybridité est soutenu dans certains cas par l'incursion *d'îlots textuels* (Maingueneau, 2005, p. 129) dans le discours rapporté, bénéficiant ou non d'une mise en exergue typographique (guillemets, italique, gras, etc.) dans la lettre de consultation. La notion d'îlot textuel, empruntée à Maingueneau, est définie comme un fragment attribué à l'énonciateur du discours cité, à l'intérieur du discours rapporté. Dans le corpus, ce phénomène existe dans quelques séquences, et se

⁹ « Le co-énonciateur culiolien représente une des facettes de l'activité de co-énonciation que nous définissons comme une coproduction par deux (ou plus) locuteurs d'un PVD partagé par les deux (ou plus) locuteurs/énonciateurs, au fil des anticipations et ajustement discursifs » (Rabatel, 2005).

manifeste de manière explicite avec une mise en relief (guillemets, glose métalinguistique) en [4a] ou de manière implicite en [4b] :

[4a] « Du fait de ses difficultés familiales, il a présenté également des “crises de nerfs”, comme il les appelle, avec une agitation, une agressivité intense et brutale. Il y a une certaine intolérance à la frustration ».

[4b] « Elles ont débuté par une sensation de malaise qui monte, **comme l'impression de tomber dans les pommes ou de gonflement dans la tête** puis une perte de connaissance a priori uniquement sur la dernière grossesse ».

La partie de discours rapporté ici en gras n'a pas subi de traduction intralinguale ni de « *traduction* » sémiotique. L'énonciateur assume entièrement la familiarité et le manque de précision de l'expression car il l'attribue implicitement au patient. L'insertion de cet îlot correspond à un discours direct « intégré », mais dont l'origine énonciative est tacitement cédée au patient, l'écart des vocabulaires recrutés étant suffisant pour la révéler.

Les discours rapportés impliquent une assomption énonciative à degrés variables, passant par le choix des verbes introducteurs du discours indirect (rapporter, décrire, avouer...), par les temps et modes utilisés (conditionnel notamment) et par l'emploi de locutions modalisatrices. En effet, le verbe introducteur a une fonction d'indexation, il *montre* que ce qui suit n'est pas pleinement assumé par l'énonciateur :

À la différence de ce qui se passe au discours direct, c'est le sens du verbe introducteur “raconte” qui fait percevoir qu'il y a ici discours rapporté et non une simple subordonnée complétive objet (Maingueneau, 2005, p. 127).

Avec une telle structure, l'énonciateur se dédouane et laisse la responsabilité de l'énonciation de la proposition subordonnée à un autre énonciateur (témoin, patient). L'utilisation de verbes introducteurs est déjà un premier indice d'assomption énonciative non complète de la part de l'énonciateur. Pour accentuer ce phénomène, on note l'utilisation, non systématique mais récurrente de propositions négatives introduites par une conjonction de coordination contrastive notamment, ou l'expression d'un commentaire à l'axiologie négative. Soient les exemples suivants :

[5a] « Elle me dit avoir eu un suivi EEG régulier tous les 5 ans depuis 1993 avec des EEG normaux, mais je n'ai aucun des tracés ».

[5b] « La patiente décrit également des troubles phasiques sur certaines crises avec impossibilité de s'exprimer, même si l'interrogatoire est peu fiable ».

[5c] « Depuis la dernière fois, il me dit avoir fait une possible crise au mois d'avril 2016 puisqu'il s'est réveillé le matin avec une perte d'urine. Cela reste incertain ».

[5d] « Elle me dit avoir fait une crise en avril 2015 un peu différente puisque les manifestations concernaient les 4 membres, ce qui est assez étonnant ».

Le jeu des temps et des modes verbaux constitue également un lot de précieux indices indiquant une assomption énonciative faible. L'utilisation du conditionnel (passé ou présent dans le corpus)

conditionne une lecture presque « méfiante » de la proposition qui suit, introduisant une modalisation véridictoire, inhérente au temps verbal faisant partie des subjectivèmes :

[6a] « Sur la première crise, elle aurait présenté des mouvements rythmiques des membres supérieurs ».

[6b] « Elle aurait eu une IRM cérébrale en 2008 dont je n'ai pas les résultats ».

De la même façon, l'utilisation de locutions adverbiales ou d'adverbes modalisateurs comme « *a priori* », « selon », « peut-être », viennent questionner le statut véridictoire des propositions affirmées en discours indirect :

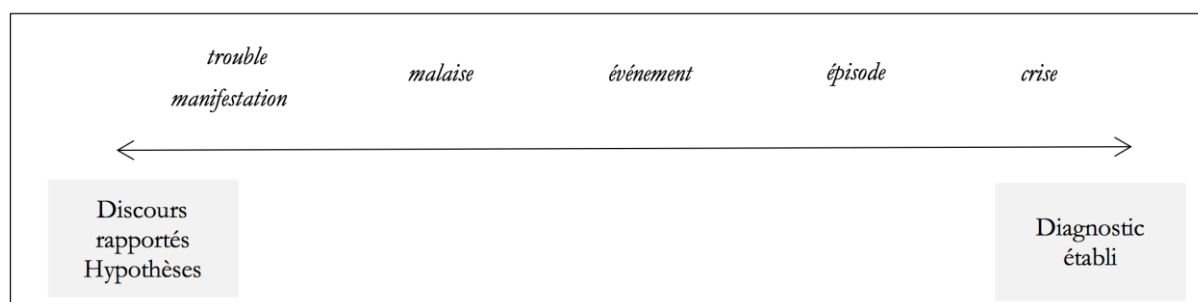
[7a] « puis une perte de connaissance *a priori* uniquement sur la dernière grossesse. Elle a du mal à me décrire les événements, ne s'en souvient plus mais *a priori* il y avait eu des mouvements anormaux sans plus de précision ».

[7b] « il a bénéficié d'une radiographie du poumon qui met en évidence selon la belle-mère une bronchite tabagique ».

[7c] « L'observance du traitement était bonne, peut-être une certaine fatigue. Elle présente une première crise qui survient sans prodrome. *A priori* perte de connaissance, mouvements tonico-cloniques généralisés. Elle se réveille avec les pompiers ».

Outre l'usage du conditionnel, de verbes de parole comme introducteurs spécifiques du discours rapporté, et d'adverbes modalisateurs, l'étude met en évidence que les fluctuations d'assomption énonciative sont également prises en charge par les choix lexicologiques de l'unité clinique de base de l'épilepsie : la *crise*. Ce substantif-clé fait partie d'un paradigme synonymique fermé à l'intérieur du corpus. Le médecin évoque ainsi : la « crise », le « trouble », « l'épisode », le « malaise », la « manifestation », pour parler de ce que décrit le patient ou son entourage comme la raison de la consultation, et ce de manière bien différenciée en fonction du contexte. Il appert que l'énonciateur crée une sorte d'échelle de gradation lexicologique de l'assomption énonciative :

Figure 1. Assomption énonciative graduée en fonction des choix lexicologiques



En procédant par une analyse sémique de base des lexies (sémèmes) proposées, il est possible de faire apparaître une succession de sèmes inhérents et afférents contextuels (actualisés par le contexte de la consultation chez un neurologue épileptologue) :

Figure 2. Analyse sémique des lexèmes en question

Manifestation /il se passe quelque chose/ + /élément discriminé/
Trouble /axiologie négative/ + /non-normal/
Malaise /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/
Événement /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/ + /ponctuel/
Épisode /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/ + /ponctuel/ + /itérativité/
Crise /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/ + /ponctuel/ + /itérativité/ + /origine épileptique certifiée/

Plus l'énonciateur semble mettre en doute le diagnostic de l'épilepsie, plus ses choix lexicologiques pour qualifier l'objet de la visite vont correspondre à la tension gauche du continuum proposé ci-dessus. Au contraire, plus l'assomption est forte et plus il aura tendance à suivre la tension droite jusqu'à réellement parler de « crise d'épilepsie ». L'échelle de gradation proposée semble superposable à une succession hiérarchique au niveau lexicologique, c'est-à-dire un enchaînement d'hyperonymes et d'hyponymes successifs, « trouble » et « manifestation » étant les hyperonymes, alors que crise est l'hyponyme le plus spécifique. L'étude montre donc que l'énonciateur a recours à des généralisations hyperonymiques pour ne pas s'engager « lexicologiquement » sur la nature épileptique des descriptions cliniques. Les jeux de conjugaison des verbes et le cotexte qui accompagnent ces lexies-clefs permettent d'établir encore plus précisément le degré d'assomption énonciative de l'énonciateur.

Tous ces phénomènes font varier l'assomption énonciative de l'énonciateur épileptologue, se dédouanant ainsi parfois du discours profane (du témoin, du malade) qu'il rapporte.

4.2. La lettre de consultation comme un genre particulier de l'« agir du sens »¹⁰

Le genre est ici considéré en tant que catégorie d'analyse, essentiellement déterminée par ses régularités compositionnelles (dues au caractère prescripteur de l'horizon générique) et par sa composante communicationnelle (conditions de production et d'interprétation). Une compatibilité nous semble en effet possible à envisager entre ces deux perspectives d'ordinaire opposées (genre de texte vs. genre de discours) en adoptant un point de vue sur le rôle dynamique du genre dans la production et l'interprétation du genre, ce qu'on nomme la *généricité*¹¹. Ainsi, nous proposons d'étudier dans cette partie la coprésence d'éléments – devenant, du fait même de leur

10 D'après l'expression de Couégnas & Famy (2020).

11 Voir notamment Couégnas (2014), Chapitre 2 : « Genre et généricité ».

coprésence – définitoires du genre de la lettre de consultation médicale. Ces éléments spécifiques, convoqués ensemble, semblent être des critères de définition au cœur de différentes théories du genre. Ils sont par exemple appelés « corrélats génériques » dans la théorie du genre d'Ablali (2014) – d'orientation plutôt textuelle – ou encore « co-illocutions » chez Anquetil (2013, 2017) pour qui ces dernières sont des cooccurrences favorisées, voire déterminées, par le genre de discours (orientation sémio-pragmatique du discours).

L'étude linguistique de ces observables du discours (au sens large ici) permet d'alimenter une démarche *sémio-pragmatique*. Nous empruntons le terme à Boutaud (1998), qui définit la démarche sémio-pragmatique comme celle s'intéressant aux modes d'élaboration et aux principes structurants du sens en acte, dans la trajectoire pragmatique de la communication : « Une orientation de recherche préoccupée par les conditions d'émergence de la signification dans la construction sociale de l'échange. Car il s'agit bien d'une construction » (Boutaud, 1998, p. 13).

Le postulat de départ principal pour l'enquête générale est que la transmission de l'information induit nécessairement une transformation qui n'est pas « à perte », car du sens se crée, et parfois même, le sens agit. Par le truchement de la médiation discursive que constitue la lettre de consultation, des macro-actes de langage illocutionnaires¹² s'actualisent au moyen du travail de compilation-répétition polyphonique réalisé par le médecin dans sa lettre de consultation.

4.2.1. La répétition comme traduction

La fonction de traduction œuvre à deux niveaux dans la lettre de consultation. Les résultats de l'analyse montrent que les discours tenus par le patient ou son entourage, quand ils sont rapportés par l'énonciateur, subissent une traduction intralinguale au niveau lexical : le médecin traduit dans la terminologie médicale les énoncés produits par le patient en consultation. Ainsi, « elle papillonne des yeux » devient « elle présente des clonies palpébrales », une position « couchée sur le côté » devient un « décubitus latéral », le phénomène de « bave » devient une « hyper sialorrhée », et comme il a été observé dans le comparatif [2] / [3] dans le corpus, le « mâchonnement » devient « automatisme oro alimentaire », etc. Cependant, la traduction qui opère dans la lettre de consultation ne se réduit pas à cette traduction intralinguale qui permet le passage d'un lexique à un autre – qui, de surcroît, n'est pas stérile et implique nécessairement des transformations sémantiques. Elle n'en constitue qu'un des mécanismes opératoires. Elle fonctionne de conserve

12 Nous reprenons la notion d'*acte illocutionnaire* proposée par Searle (1972, p. 61) dans sa théorie des Actes de langage, en tentant de l'ajuster à une nouvelle échelle de pertinence pour l'objet de notre étude. Nous proposons de répertorier les principaux macro-actes illocutionnaires dans les sous-parties du 4.2.

avec plusieurs opérations concomitantes : une opération de **condensation** qui sélectionne les contenus et propose donc un ensemble d'énoncés condensés, parfois résumés ; une opération de **concaténation** qui organise cet ensemble d'énoncés selon une juxtaposition chronologique, cette distribution des contenus permettant leur mise en relation dans un raisonnement médical ; enfin, une opération de transformation syntaxique se manifestant par l'apparition de nombreux connecteurs et repères temporels, de participes présents et autres structures épithètes expansées, réduisant ainsi les verbes conjugués et favorisant la description comme un état des lieux, une banque de données qui sert à la pratique médicale.

La traduction en tant que médiation (Lotman, 1999) permet un réel passage de frontière entre la sémiosphère du patient et celle de la médecine, le médecin se faisant paradoxalement à la fois Parole du centre expert et actant passeur d'informations au niveau de la frontière poreuse. Il permet d'apporter des informations de la sphère du patient dans celle de la médecine, grâce à ses compétences de « traducteur ». L'information nouvelle permet d'alimenter le dynamisme de la sphère médicale, et évite au centre de se scléroser : la pratique médicale a besoin des informations du patient, c'est d'ailleurs tout l'enjeu de « l'interrogatoire patient ».

Le macro-acte de langage illocutionnaire qui se réalise ici pourrait donc être désigné comme un **acte de traduction** des discours patients, ou des discours co-construits avec lui, comme des items instaurés, authentiques et disponibles pour le raisonnement médical.

4.2.2. La répétition comme bilan-compilation

L'étude permet de mettre en évidence le caractère « compilé » des discours qu'elle met en scène. Elle permet en effet de faire le bilan c'est-à-dire d'élaborer un inventaire de tous les éléments de la situation ayant une importance pour la prise en charge. Elle répertorie ainsi l'histoire du patient en précisant ses antécédents personnels, périnataux et familiaux, mais également en retraçant la chronologie des événements, des examens et des soins qui ont déjà été réalisés. Pour ce faire, l'énonciateur de la lettre compile les discours : ceux tenus par le patient, ceux des autres acteurs professionnels de santé, ceux des témoins (entourage du patient), ceux qu'il a lui-même tenus, et ceux qu'il a co-construits avec le patient ou son entourage. Les discours rapportés le sont par le biais de discours indirects et indirects libres. Il les agence et les organise en fonction d'une structure canonique de distribution des contenus permettant d'établir le raisonnement médical, d'établir le diagnostic puis de donner les suites de la prise en charge.

Le jeu des verbes conjugués et les nombreux verbes introducteurs de parole sont les éléments les plus ostentatoires de la mise en relation des différents discours. Parallèlement, l'omniprésence des

repères temporels (dates, adverbes et locutions adverbiales de temps) ainsi que les différences de valeurs fonctionnelles des temps verbaux déjà précisées, sont les marqueurs de la fonctionnalité « bilan » de l'énonciation qui sert elle-même la fonction « archive » de la lettre de consultation identifiée en 2. *Présentation de l'objet d'étude*. Le tout participe d'une même mission de thésaurisation des informations : cependant, il s'agit d'une thésaurisation dynamique, c'est-à-dire une énonciation qui ne se contente pas de construire une mémoire de la prise en charge médicale mais qui en constitue le moteur d'instauration. Le macro-discours que constitue la lettre de consultation, certes compile les discours antérieurs, mais le fait dans une démarche qui peut être qualifiée d'heuristique, puisque le médecin cherche à poser un diagnostic ou à le réfuter, dans tous les cas s'inscrit dans une démarche de connaissance vers la guérison. Il est en effet nécessaire au médecin d'être en possession de toutes les données, de toutes les informations, organisées selon une certaine structure, afin de pouvoir élaborer son raisonnement médical, possédant sa propre logique de sémiologie. La lettre de consultation constitue donc à la fois le bilan des actions et discours antérieurs et l'actualisation d'une nouvelle sémiologie, d'une nouvelle énonciation, d'un nouveau raisonnement. Il s'agit alors d'un acte de langage indirect diffus qui, lui aussi, s'inscrit dans une construction transphrastique. Pour résumer, le macro-acte de langage illocutionnaire qui se réalise ici est un **acte heuristique** permettant l'actualisation du raisonnement médical par la thésaurisation dynamique et ordonnée des informations.

4.2.3. Le diagnostic comme figure du simulacre ?

Nous émettons l'hypothèse que le raisonnement médical constitue un type de sémiologie particulier. Il s'agit d'une médiation qui procède par catégorisation et qui ainsi autorise le passage d'une série de symptômes cliniques particuliers, accompagnée d'un ensemble de données résultant d'exams, à une maladie générale. Dans la théorie de l'effectuation, qu'on retrouve chez Bordron, notamment dans son article « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation » (Bordron, 2003), aux côtés de l'analogie et du modèle, la figure de médiation appelée « simulacre » travaille l'hétérogénéité dans un rapport de projection entre un intérieur et un extérieur, trivialement, « ce qui est dedans » et « ce qui est dehors ». Le simulacre délimite, borne, produit un « effet de constitution » quasi-juridique. Il apparaît que le diagnostic est une médiation qui agit selon cette logique particulière : il permet de catégoriser un ensemble de données hétérogènes à l'intérieur d'une maladie, et consiste à éliminer les symptômes qui ne peuvent y rentrer.

L'analyse du corpus a montré une forte concentration de phrases négatives dans les sections « bilan de l'interrogatoire » et « interprétation des exams ». Cela vient corroborer la thèse de la « juridiction » du diagnostic qui consiste à interroger l'appartenance de chaque donnée à telle

catégorie. L'importance de la négation est la marque privilégiée du diagnostic différentiel qui met en rapport pour mieux les discerner deux maladies possédant des propriétés communes. Ainsi, dans le corpus, les crises épileptiques sont mises en rapport avec les malaises vagues ou encore avec les crises non épileptiques psychogènes. Les différentes structures négatives permettent d'écarter tel ou tel symptôme pour justifier la catégorisation produite par le simulacre. La mise en discours de ces exclusions successives participe à l'élaboration du sens et au raisonnement diagnostique.

La figure du simulacre semble donc s'imposer comme logique interne du diagnostic élaboré par la médiation discursive de la lettre de consultation. Chaque diagnostic réalisé incarne l'actualisation existentielle de la maladie aux yeux de la communauté médicale et à ceux du patient. La maladie s'instaure par le truchement de cette médiation discursive. Pouvant être considéré comme l'aboutissement de l'acte heuristique précédemment exposé, cet **acte de type déclaratif permet l'instauration** d'un diagnostic médical ou sa réfutation. Dans les cas où le raisonnement ne peut aboutir faute de données ou en raison de résultats divergents, l'acte de langage s'en tient à rendre disponible un début de raisonnement (où les discours rapportés sont ordonnés), qu'il faudra combler à l'avenir dans la relation de soin (on s'en tient à l'*acte heuristique*).

4.2.4. Répétition comme instauration d'ethos

Dans sa définition liminaire, la lettre de consultation a été présentée comme un document-discours possédant une fonction « médiation », dans la mesure où elle constitue une énonciation dynamique et actualisante, « où il se passe des choses » comme l'instauration ou la réfutation d'un diagnostic, la transmission de savoirs scientifiques, ou encore la construction d'un ethos médical spécialisé. La fonctionnalité instauratrice participe pleinement de la fonction « médiation ».

Parallèlement, par l'intermédiaire de la lettre de consultation, d'autres « êtres »¹³ s'instaurent. La médiation qu'elle constitue permet en effet à l'énonciateur de parler de lui-même et de construire une image de son énonciataire. La relation intersubjective qui s'instaure alors par l'énonciation peut déterminer différents rapports entre l'énonciateur et l'énonciataire : un rapport entre pairs ou un rapport hiérarchisé.

En premier lieu, le relevé des résultats dans la partie précédente montre la construction d'une « connivence » qui établit un rapport de parité entre les deux instances de l'énonciation. En

13 Tels qu'ils sont définis chez Latour tout au long de son *Enquête sur les modes d'existence* (Latour, 2012)

témoignent l'utilisation de sigles et acronymes non explicités, l'utilisation récurrente de phrases nominales stéréotypées et l'expression d'un partage de savoirs et savoir-faire du type :

[8a] « Nous réaliserons donc les recherches classiques sur la ponction lombaire ».

[8b] « Une prise de sang récente avec un bilan thyroïdien était normale, le bilan standard rénal sans anomalie ».

Ces structures de connivence participent de la construction d'une relation intersubjective horizontale, c'est-à-dire qui place l'énonciateur et l'énonciataire à un même niveau.

Au contraire, certaines séquences font remonter la nature verticale de la relation entre le neurologue spécialisé en épilepsie et le destinataire qui se trouve souvent être le médecin traitant du patient concerné. Certaines lettres du corpus, peu nombreuses, qui se caractérisent par leurs requêtes explicites, modifient la structure canonique de la lettre de consultation pour demander un examen particulier en urgence, par exemple. Ces lettres instaurent une relation hiérarchisée en posant l'énonciateur comme étant « en droit de » formuler la requête.

Parallèlement, certaines séquences de « vulgarisation », certes très peu présentes dans le corpus, participent tout de même à la création d'une verticalité dans le rapport épiléptologue / médecin traitant :

[9a] « Les états de mal épileptiques **c'est-à-dire** les crises généralisées durant plus de 5 minutes, ce qui est rare ».

[9b] « Elle présente un syndrome HHE (**Hémiplégie Hémiconvulsion Épilepsie**) se rapprochant maintenant d'une épilepsie généralisée non idiopathique de type Lennox Gastaut ».

Enfin, certaines séquences semblent constituer des actes de langage de « recadrage », voire de « reproche » qui elles aussi instaurent l'énonciateur en position « haute » par rapport à l'énonciataire, sous la forme d'un regret (voir [10a]) ou sous la forme d'un constat négatif suivi d'un conseil (voir [10b]) :

[10a] « Cher confère, merci de m'avoir adressé Mme X (...) Se pose donc l'arrêt de son traitement antiépileptique. Nous envisageons l'arrêt des traitements antiépileptiques après 5 ans sans crise si les EEG sont normaux. **Ce qui est dommage est qu'**aucun EEG n'a été programmé concomitamment à ma consultation. Il m'est impossible de décider ».

[10b] « **Par contre**, nous voyons ensemble ce jour que le dosage pré grossesse et le dernier dosage ont été faits à 8h tandis que les deux dosages plus élevés étaient réalisés à 14h. **Habituellement**, le dosage est réalisé juste après la prise du matin. **Il est important de** réaliser les dosages au même moment pour éviter les variations de résultats, **d'autant plus qu'**elle prend tout son traitement le matin ».

L'instauration de rapports intersubjectifs hiérarchisés implique moins une position « haute » et une position « basse » socialement marquées qu'une dissymétrie dans le partage de l'information. Le spécialiste épiléptologue est conjoint à un /savoir/ extrêmement spécifique duquel le médecin généraliste est disjoint. Cette dissymétrie, qui se manifeste dans les séquences de recadrage

notamment, instaure l'expertise de l'énonciateur. C'est lui qui est en position d'émettre un jugement de valeur sur les paroles et actes antérieurs de son énonciataire, c'est lui qui possède les compétences lui permettant d'instaurer le diagnostic ou au contraire de l'éliminer.

Le macro-acte de langage décrit dans cette partie se construit à partir de différents « micro-actes » de langage tels que la requête ou le reproche. Il s'agit d'un acte d'instauration d'ethos expert pour l'épileptologue dictant la lettre de consultation. La force perlocutoire d'un tel acte de langage se mesurerait alors en termes de « légitimité ressentie » par ses lecteurs/pairs et donc en degrés de confiance dans le diagnostic posé.

L'embrayage en première personne qui se montre omniprésent dans la lettre de consultation n'exclut pas la scientificité ; au contraire, il permet à l'énonciateur d'assumer le fait qu'il en soit le dépositaire. Son discours est argumenté et entre dans une logique démonstrative (connecteurs nombreux, structure canonique de la présentation des informations, diagnostic différentiel et structures négatives, etc.).

Conclusion

Pour résumer, grâce à la répétition multiforme, la coprésence de différents discours de la lettre de consultation permet, entre autres, d'effectuer la traduction des informations émanant de la sphère profane (interrogatoire patient), d'informer un raisonnement médical grâce à un macro-acte de langage de thésaurisation heuristique, d'instaurer la maladie (le diagnostic) et l'ethos scientifique de l'énonciateur ainsi que les rapports intersubjectifs complexes qui se nouent entre l'énonciateur et l'énonciataire. La répétition comme opération d'instauration met donc en œuvre la fonction « médiation » de la lettre de consultation.

La démarche de définition du genre de la lettre de consultation à la fois en tant que texte clos et en tant que genre discursif ne constitue ici qu'une proposition à développer. L'idée serait, à la suite du travail de Anquetil (2017) sur le figement de la cooccurrence illocutoire non aléatoire, de proposer une modélisation permettant d'identifier les différents co-actes illocutoires génériques (définitoires d'un genre) de la même façon qu'on identifie des corrélats génériques chez Abali (2014) ou des composantes sémantiques textuelles chez Couégnas & Famy (2015) pour définir un genre. Les trois entreprises pourraient d'ailleurs être conjointes pour saturer l'analyse et proposer en cela une

véritable théorie discursivo-générique¹⁴. Ces réflexions s'inscrivent dans une épistémologie particulière, ce que nous tentons de définir comme une *anthroposémiotique de la communication*.

Bibliographie

ABLALI Driss, 2014, « Corrélats génériques et interprétation. Le cas des éditos dans la presse quotidienne », in Driss Ablali, Sémir Badir & Dominique Ducard (dir.), *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 131-151.

ANQUETIL Sophie, 2013, *Représentation et traitement des actes de langage indirects*, Paris, Classiques Garnier.

ANQUETIL Sophie, 2017, « Des postures énonciatives aux formes de dialogisme produites par les structures interrogatives dans les débats politiques », *Cahiers de praxématique*, n° 69, disponible sur : <https://journals.openedition.org/praxématique/4646> (consulté le 02 mai 2020).

BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard.

BORDRON Jean-François, 2003, « Analogie, Modèle, Simulacre. Trois figures de la médiation », *Modèles linguistiques*, n° 1, vol. 24, p. 21-34.

BOUTAUD Jean-Jacques, 1998, *Sémiotique et communication : du signe au sens*, Paris, Harmattan.

CHARAUDEAU Patrick, 2008 (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.

CHARAUDEAU Patrick & MAINGUENEAU Dominique, 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris, Seuil.

COUÉGNAS Nicolas, 2014, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas.

COUÉGNAS Nicolas & FONTANILLE Jacques, 2018, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

COUÉGNAS Nicolas & FAMY Aurore (dir.), 2020 [à paraître], *Éthnosémiotiques : l'Agir du sens. Cultures, santé, croyances*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.

David B., 2011, *L'ascension du haut mal, L'intégrale*, Paris, L'Association Éditions.

DOSTOÏEVSKI Fiodor, 1887, *L'Idiot*, Paris, Plon.

14 Les prémices de cette démarche de conciliation se trouvent dans Famy (2018), au chapitre V : « V.3.2. Socle médiatico-générique élargi : vers une théorie discursivo-générique », p. 344.

FAMY Aurore, 2017, « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'Enquête sur les modes d'existence », *Actes Sémiotiques*, en ligne : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864>

FAMY Aurore, 2018, *Le rôle des discours dans la construction des savoirs scientifiques : médiations sémiotiques de l'information savante, le cas de l'épilepsie*, Thèse de doctorat, soutenue le 28 novembre 2018, Centre de Recherches Sémiotiques, Université de Limoges.

FONTANILLE Jacques, 1998, *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

GREIMAS Algirdas Julien & COURTÈS Joseph, 1979, *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

GUESPIN Louis, 1971, « Problématique des travaux sur le discours politique », *Langages*, n° 23, vol. 6, p. 3-24.

JAKOBSON Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1980, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2007, « L'analyse du discours en interaction : quelques principes méthodologiques », *Limbaje si comunicare*. (IX), p. 13-32.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2016, *Les actes de langage dans le discours : théories et fonctionnement*, Malakoff, Armand Colin.

LAFONT, Alexandre, 2018, *Je suis Épilepticman. Ils disaient que j'étais le diable*, Paris, Plon.

LATOUR Bruno, 2012, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte.

LATOUR Bruno, [2006] 2015, « Sur un livre d'Etienne Souriau : Les Différents modes d'existence. », in Fleur Courtois-L'Heureux & Aline Wiame (dir.) *Étienne Souriau : une ontologie de l'instauration*, Paris, Librairie Philosophique Vrin.

LOTMAN Jurij, 1999, *La sémiosphère*, traduit du russe par Anka Ledenko, Limoges, Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques).

MAINGUENEAU Dominique, 2005, *Analyser les textes de communication*, Paris, Colin.

MORTUREUX Marie-Françoise (dir.), 1982, « La vulgarisation », *Langue Française*, vol. 53, Larousse, p. 48-61.

NUBUKPO Philippe *et al.*, 2003, « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », *Med Trop*, n° 63, p. 143-150.

RABATEL Alain, 2005, « Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », in Jacques Bres (dir.), *Dialogisme et polyphonie : Approches linguistiques*, Louvain-la-Neuve, Belgique, De Boeck Supérieur, p. 95-110.

RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe & RIOUL René, 2009, *Grammaire méthodique du français*. 7ème éd., Paris, Presses Universitaires de France.

SEARLE John Roger, 1972, *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann.



L'étrange pouvoir de la métaphore filée : le cas des descriptions œnologiques des vins dits « nature »

The Strange Power of the Extended Metaphor: the Case of Natural Wine Descriptions

Nicolas COUÉGNAS

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France

nicolas.couegnas@unilim.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/167>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.167

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

Les descriptions œnologiques des vins nature ont adopté une rhétorique de la transgression qui à la fois permet une identification des vins nature et une démarcation par rapport aux vins conventionnels. L'une des formes de transgression, utilisée notamment dans les guides consacrés au domaine, consiste dans l'exploitation débridée de métaphores filées au contenu sémantique plus ou moins surprenant dans le contexte œnologique. Nous faisons l'hypothèse que ces métaphores filées, formes de répétitions particulièrement visibles dans les textes, possèdent une productivité sémantique qui dépasse le simple effet de transgression et participent pleinement à la réussite de la mise en discours des sensations de la dégustation. Ces métaphores filées se présentent comme des jeux d'*intégration conceptuelle* (Fauconnier, Gréa) entre domaines sémantiques qui alimentent le *tissu figuratif* caractéristique de l'effort de mise en discours de la sensorialité.

Mots-clés : discours œnologique, métaphore filée, sémiotique textuelle, intégration conceptuelle

Abstract

Oenological descriptions of natural wines have taken on a rhetoric of transgression allowing both the identification of natural wines and their distinction from conventional wines. One form of transgression, used in particular in guides devoted to the field, consists in the unrestrained use of extended metaphors whose semantic content is more or less surprising in the oenological context. We hypothesize that these extended metaphors, as particularly visible forms of repetition in a text, have a semantic productivity that goes beyond the simple effect of transgression and that they fully participate in the successful verbalization of the sensations tasting produces. These extended metaphors are presented as games of “conceptual integration” (Fauconnier, Gréa) between semantic domains that feed the “figurative fabric” characteristic of the effort putting sensoriality into words requires.

Keywords: oenological discourses, extended metaphor, textual semiotics, conceptual integration

Introduction

Les commentaires œnologiques dans leur ensemble offrent à l'analyse sémio-linguistique un matériau particulièrement résistant et riche. Ces textes, en général assez brefs, présentent à la fois des spécificités lexico-sémantiques fortes, dues à l'utilisation de vocabulaires semi-spécialisés (Normand, 2002) et des structures énonciatives singulières, supposées mimer les dégustations réelles et assurer l'efficacité de l'hypotypose visée par la description (Bordron, 2002, 2010 ; Bordron & Moutat, 2013 ; Moutat, 2015). Les commentaires des vins dits « nature » (sans intrants, sans sulfites ajoutés) ajoutent à ce tableau l'utilisation un peu débridée de métaphores filées, parfois très étendues. Dans ce type de discours, les métaphores filées, qui sont l'une des figures de la répétition, sont bien visibles et explicitement assumées par l'énonciateur. Elles participent ainsi en premier lieu à la stratégie discursive transgressive pour le moment massivement adoptée par ce type de vin (Moutat, 2018), avec une fonction à la fois de démarcation des vins conventionnels, et de facilitation de l'identification des vins nature par le consommateur en l'absence de label officiel présent sur les étiquettes des bouteilles.

Hormis cet objectif de transgression, la récurrence des métaphores filées pose un problème assez général, qui n'est pas propre à la métaphore filée, mais que celle-ci expose avec acuité : quel rôle jouent les sèmes du terme d'origine qui ne sont pas directement assimilables par le second terme ? Autrement dit, lorsqu'on lit la description suivante : « Voici un merlot sauvage, à la crinière perlante, qui se cabre bien dans la bouche et que le fruit dresse à peine ! » (Tommi-Amunategui & Couston, 2018, p. 42), que faire de l'obsédante répétition du sème /cheval/ ? Si cette répétition n'est pas seulement un jeu, un simple effet stylistique facile et textuellement productif au service de la transgression, il faut alors se demander comment intégrer le sème dans le réseau isotopique construit par la description.

Si la sémantique s'est largement penchée sur le fonctionnement de la métaphore, son traitement sémiotique paraît un peu plus marginal et ne porte pas spécifiquement sur le cas particulier de la métaphore filée¹. Il paraît pourtant utile, pour répondre aux questions posées par ce type de corpus, qui sont à la fois lexico-sémantiques, textuelles et discursives, de mobiliser les deux types de ressources. Versant sémantique, on retiendra notamment l'approche cognitive, inspirée par la théorie des espaces mentaux de Fauconnier (Gréa, 2002), qui permet d'aborder la métaphore filée à partir du mécanisme général de l'*intégration conceptuelle*. Dans ce cadre, il est possible de penser

1 Mais l'on trouve de nombreux travaux sur le rapport de la sémiotique à la rhétorique générale (Badir & Klinkenberg, 2008).

l'isotopie textuelle spécifique produite par l'envahissant filage de la métaphore et de comprendre son rôle dans les descriptions œnologiques des vins nature. Versant sémiotique, nous faisons l'hypothèse, dans le prolongement des travaux sur la figurativité (Bertrand, 2010), l'iconicité (Bordron, 2010) et les esthésies (Ouellet, 2000), que la tension entre domaines sémantiques incompatibles, produite par la répétition de la métaphore, joue un rôle dans la capacité des descriptions à représenter en discours les sensations de la dégustation (Couégnas, 2018).

L'émergence des vins nature, qui participe du mouvement général de prise de conscience des risques alimentaires, s'appuie à la fois sur les vecteurs habituels que constituent les guides œnologiques, les revues spécialisées, les rubriques dédiées dans les magazines généralistes, les salons, et sur les ressources du numérique telles que les sites de vente en ligne et les blogs spécialisés. Les exemples retenus pour le présent travail d'analyse appartiennent à l'un des guides consacrés aux vins nature, mais l'on trouverait un usage des métaphores filées tout aussi abondant dans les autres types de discours et notamment dans les blogs.

1. Problématique sémantique de la métaphore filée

1.1 Isotopies et métaphores filées : des sèmes encombrants

Dans les guides consacrés aux vins nature non seulement les métaphores sont omniprésentes mais, de surcroît, elles peuvent s'étendre à l'ensemble d'une description. Ainsi dans [1], emprunté à la prose du *Glouguide* de Iommi-Amunategui, la description use et abuse de la métaphore équestre qui se répand sur quatre phrases :

[1] « Voici un merlot sauvage, à la crinière perlante, qui se cabre bien dans la bouche et que le fruit dresse à peine ! Embarquez pour une virée échevelée à dos de Grenades. Le fruit caressant fera office de selle ; vous serez à peu près confortable, mais ne vous attendez pas à un voyage de tout repos, c'est bien à un cheval fougueux et libre que vous avez affaire. La liberté ça ne s'expérimente pas à dos d'âne, mais de mustang ! Le vin rouge brun file comme l'éclair en bouche, s'ébroue sur le palais et dépose son perlant parfumé sur le sentier grainé de vos papilles. » (*Ibid.*, p. 42)

Le vin décrit par les deux critiques est à la fois /sauvage, libre/, il possède donc une bouche² non formatée, à l'inverse des vins conventionnels et il est /puissant/, doté d'une intensité gustative remarquable. Ces deux sèmes se déploient en deux isotopies qui s'intègrent parfaitement au sémème *Merlot*, et c'est sans doute là l'essentiel de l'apport de la métaphore équestre. Mais la métaphore filée insiste pourtant et le cheval poursuit son chemin dans la description : « le fruit caressant fera office de selle », et « le vin rouge brun file comme l'éclair en bouche », etc. Plus la

2 La bouche correspond à l'une des trois phases de la dégustation canonique d'un vin, elle mobilise le goût et l'odorat, sollicité par rétro-olfaction.

métaphore s'étend et fait entendre l'insistance de sa répétition, plus il devient difficile de faire réellement abstraction du domaine sémantique //équestre// et d'en neutraliser le sème générique³. Donc que faire, à la fin, de cet encombrant cheval, de cette isotopie générique équestre qui ne dit *a priori* rien de très compatible avec le domaine œnologique ? Cette question concerne au premier chef les descriptions œnologiques des vins nature et la métaphore filée, mais elle pose de manière plus générale le problème, au sein des métaphores, des sèmes du sémème source qui ne sont pas compatibles avec ceux du sémème cible.

1.2 Théorie des espaces mentaux et intégration conceptuelle

Dans sa thèse et dans plusieurs articles, Philippe Gréa propose une réflexion entièrement consacrée à l'analyse de la métaphore filée. Son travail s'appuie en grande partie sur la théorie des espaces mentaux de Fauconnier et Turner (1984, 1998) et plus précisément sur le concept majeur d'*intégration conceptuelle* développé dans les dernières versions de la théorie (1997, 2002). Comme le rappellent Fortis et Col (2018, § 62), l'intégration conceptuelle est une proposition de très grande portée, que Fauconnier et Turner présentent dans la préface de *The Way We Think* (2002) « comme une capacité mentale de première importance, à l'origine de l'évolution de nos ancêtres vers ce que nous sommes aujourd'hui ». Fortis et Col la résument ainsi :

De manière générale, l'intégration conceptuelle est une opération cognitive simple, générale et puissante qui, explique Fauconnier, “ *plays a fundamental role in the construction of meaning in everyday life, in the arts and sciences, in technical development, and in religious thinking* ” (Fauconnier 2001, p. 1). Elle consiste en la projection sélective d'éléments de deux espaces mentaux (au minimum), projection faisant émerger une nouvelle *structure sémantique propre* dans un troisième espace qui intègre ces éléments. Les éléments projetés peuvent avoir des origines différentes : provenir du contexte, ou hors de celui-ci – stockés en mémoire par exemple (*Ibid.*).

L'intégration peut se décrire comme une capacité créative fondamentale de l'humain, comme une faculté de l'imagination qui consiste dans la possibilité d'inventer, littéralement, des espaces inouïs et supposés impossibles à partir d'espaces préexistants qui sont projetés dans un espace du mélange, un *blend*, exploitant les éléments communs aux deux espaces et faisant cohabiter leur différence. Une première version, présentée comme *assemblage conceptuel*, s'appuie sur l'exemple de la

³ Dans la sémantique interprétative de Rastier, les domaines sont des classes sémantiques intermédiaires, entre les taxèmes et les dimensions. Les domaines sont des classes correspondant à des pratiques, générales mais suffisamment spécifiques pour qu'à l'intérieur de celles-ci il n'y ait pas de polysémie possible. Les domaines sont articulés en sous-classes : les taxèmes. Un sème générique est un sème qui permet d'indexer un terme dans une classe sémantique ; c'est donc le sème qu'ont en commun les sémèmes de cette classe. Et le sème spécifique correspond au sème qui distingue les sémèmes au sein de cette même classe.

métaphore, et utilise d'ailleurs les termes d'espaces sources et d'espaces cibles. Fortis et Col convoquent deux schémas, l'un de 1994 et l'autre de 1997, qui permettent de se faire une idée précise de l'intégration conceptuelle.

Fig. 1 L'intégration conceptuelle (94)

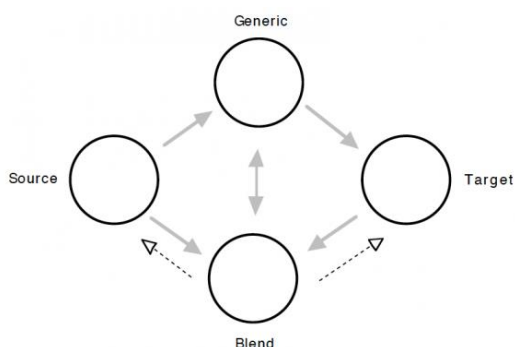
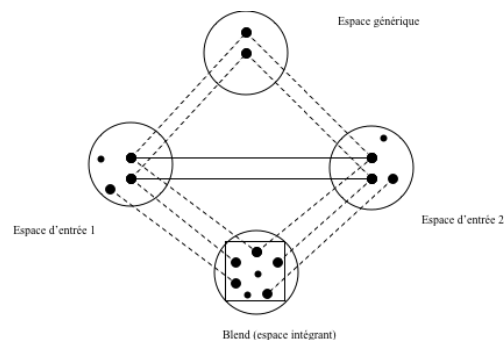


Fig. 2 L'intégration conceptuelle (97)



La métaphore filée, qui accentue et problématise la question des sèmes non génériques, peut trouver dans cette perspective théorique un début de formulation satisfaisant, car elle invite à imaginer un espace du *blend*, qui ne supprime pas les traits différents initiaux. Ce qui revient à faire cohabiter dans notre description œnologique, d'une part la puissance et la liberté du merlot, et d'autre part l'isotopie équestre de l'espace source.

1.3. Analyse des métaphores (filées) dans le cadre de l'intégration conceptuelle

La manière dont Philippe Gréa envisage les métaphores en général rend encore plus pressante la question des sèmes non génériques, encombrants dans la métaphore simple et envahissants dans le cas des métaphores filées. Il distingue deux types de métaphores. Il y a, tout d'abord, les métaphores qui ne sont que la transposition d'un motif sémantique et ne sont donc pas véritablement des métaphores mais de simples emplois figurés. C'est par exemple le cas de l'expression :

[2] « Le désert de la vie » (/absence /)

Il n'y a pas ici, sauf instruction textuelle supplémentaire, d'intégration entre l'espace de l'existence et l'espace désertique. Ne reste que le domaine sémantique de la vie, vécue comme absence. Ce ne serait donc pas une métaphore au plein sens du terme mais un emploi figuré. Et puis il y a les véritables métaphores, qui, sur le modèle des métaphores filées, reposent bel et bien sur l'intégration explicite de deux espaces thématiques. C'est par exemple le cas, selon Gréa, de l'énoncé suivant :

[3] » [...] où il dit de Florine qu'elle l'aide à traverser le désert de la vie, ce qui peut faire croire qu'il la prend pour un chameau » (Balzac, *Illusions perdues*)

Dans ce cas, la reprise du désert par le chameau produit un effet de filage de la métaphore, qui réclame, ou suggère une opération interprétative où le sème /désert/ ne disparaît pas mais est rethématisé. La rethématisation produit de nouveaux sèmes potentiels nécessaires à l'interprétation. L'humour évident de la formule interdit de neutraliser complètement le domaine de l'espace (E2) du désert, et conduit à actualiser et à projeter sur Florine, dans un mouvement de double thématization, à la fois le sème /guide/ (E1) et le sème /animal/ (E2).

2. Métaphores filées œnologiques

On retiendra donc comme caractéristique première des métaphores filées, et le cas échéant de toute métaphore, l'opération de double thématization, qui maintient le comparant présent, le répète avec obstination pour décrire le comparé, en le thématizing également. Concrètement, dans notre exemple œnologique, à partir du domaine équestre, la métaphore décline successivement plusieurs thématizations possibles de ce domaine : « sauvage », « crinière », « selle », « fougueux », « s'ébrouer » etc., en les intégrant pour les rendre plus ou moins compatibles avec le domaine œnologique, et pertinentes pour décrire l'expérience spécifique de la dégustation. L'analyse systématique de la description [1] montre que différents mouvements entre les domaines sont à l'œuvre, qui dessinent, autour de la répétition constituée par la métaphore filée, des parcours interprétatifs complexes, et des relations variables entre les domaines sémantiques convoqués.

[4] Voici un merlot sauvage
/non domestiqué/, /non cultivé/ ; E1 (oenologique) + E2 (équestre) ; polysémie et indétermination.

Dès ce premier segment, deux sèmes sont actualisables au sein du même sémème, qui appartiennent pourtant chacun à deux espaces différents : /non domestiqué/ pour le domaine //monde équestre//, et /non cultivé/ pour le domaine //viticulture//. Les deux espaces cohabitent dans cet emploi, la polysémie est avérée et s'instaure donc une forme d'indétermination sémantique.

[5] La crinière perlante
/bulle légère/ ; E1 ; transposition.

La crinière perlante désigne l'aspect mousseux du vin. Par assimilation au sème inhérent /perlant/ de « perlante », on actualise sans mal le sème afférent contextuel⁴ /mousseux, vapoureux/ dans

4 Rastier fait la distinction entre les sèmes inhérents, hérités de la langue, et les sèmes afférents qui ne sont pas stabilisés en langue ; les sèmes afférents sont de deux sortes : d'une part les sèmes afférents socialement normés, qui viennent

« crinière ». Il s'agit donc d'une simple transposition de motif sémantique, qui passe d'un domaine à l'autre, sans qu'il soit réellement nécessaire de maintenir le sème inhérent du domaine du comparant (/équestre/, de « crinière »).

[6] qui se cabre bien dans la bouche
/intensité/, /présence/ ; E1, transposition.

Nous demeurons dans l'espace œnologique. On décrit sans équivoque la bouche du vin, particulièrement intense, mais en suivant un parcours différent. C'est dans ce cas le sème inhérent abstrait /intense/, présent dans « se cabre », qui se propage dans la « bouche » pour venir la qualifier. Il s'agit donc une nouvelle fois, *a priori*, d'une transposition sémantique. Mais l'on peut hésiter en raison de l'accumulation de la présence équestre, qui vient avec la répétition de la métaphore, et de l'incongruité spatiale du « se cabre ». Celle-ci instaure une distance et donc un début de résistance interprétative qui suggère la nécessité d'un début d'intégration conceptuelle.

[7] et que le fruit dresse à peine !
/douceur fruit/ vs /forte astringence et acidité/ ; E1 → E2 ; intégration conceptuelle

Dans ce cas, la simple transposition devient difficile, car l'interprétation est le fruit d'un véritable calcul interprétatif, qui passe par une série d'inférences sollicitant un savoir encyclopédique. L'énoncé ne se comprend qu'à la lumière de la formule de l'équilibre d'un vin, établissant que pour les vins rouges la sucrosité du fruit compense l'astringence (les tannins) et l'acidité du vin. Donc de la même manière que le dressage dompte l'animal sauvage, le fruit neutralise la forte astringence du vin et la vigueur de son acidité. La longueur de l'interprétation, qui ne repose sur aucun élément de phraséologie, génère une résistance qui assure le maintien des deux domaines et leur nécessaire intégration conceptuelle. C'est évidemment le choix stylistique de la métaphore filée qui justifie cet emploi résistant, et sans doute pas l'intention *a priori* d'actualiser le sème /équestre/, mais il n'en reste pas moins que ce sème est bel et bien présent et résiste à la neutralisation.

[8] Embarquez pour une virée échevelée à dos de Grenades
/aventure/ ; E2 ; comparaison.

Le domaine œnologique passe au second plan, et laisse place à l'expérience aventureuse que représente la dégustation de ce vin. Il n'y pas d'intégration conceptuelle, mais une comparaison entre les deux domaines qui met l'accent sur le comparant.

des usages « sociolectaux » et des lieux communs non encore déposés dans la langue, d'autre part les sèmes afférents contextuels, dont l'activation dans un texte donné dépend directement des instructions dictées par ce texte. Dans notre exemple, « crinière » ne possède pas en langue le sème inhérent /mousseux, perlant/, mais le récolte dans le contexte particulier de ce texte.

[9] Le fruit caressant fera office de selle
/douceur/, /équilibre/ ; E2 / E1 ; Intégration (distance maximale, double focalisation).

L'incongruité du rapprochement est à son comble, et l'on ne peut qu'intégrer les deux domaines sémantiques sans transposition réelle d'un motif sémantique. Le calcul interprétatif demeure possible, mais se fait au prix d'un très grand écart. Il s'agit plus d'une double focalisation que d'une intégration.

[10] vous serez à peu près confortable, ...pas à un voyage de tout repos :

[11] c'est bien à un cheval fougueux ...La liberté ça ne s'expérimente pas à dos d'âne, mais de mustang !
/aventure/, E2, Comparaison.

Comme dans le cas de [8], le domaine E1 s'estompe un instant et passe au second plan, pour laisser toute la place à l'aventure à dos de mustang.

[12] Le vin rouge brun file comme l'éclair en bouche

[13] s'ébroue sur le palais

[14] et dépose son perlant parfumé sur le sentier grainé de vos papilles
/intensité/ ; E1/E2 ; intégration

Dans ces trois cas, on peut hésiter entre transposition et intégration. Le calcul interprétatif possible, mais audacieux, est en tous cas très inhabituel. Sans doute doit-on réserver le terme d'intégration à ces derniers cas, puisqu'à la fois ils maintiennent présents les deux domaines et à la fois assurent la possibilité d'une continuité sémantique.

Globalement, par la répétition de la métaphore, les deux domaines sémantiques restent actualisés dans la description et ce tant que la métaphore est filée. Au fil du texte on observe que la focalisation peut varier, se faire sur l'un ou l'autre espace ou laisser les deux coexister à un même degré d'actualisation. Cette focalisation sur l'un ou l'autre espace est le résultat des opérations interprétatives impliquées par le filage de la métaphore. Sur ce simple exemple, on a dû distinguer cinq types de relations entre domaines :

- La polysémie, lorsqu'un seul terme permet la coexistence des deux domaines.
- La transposition sémique, qui actualise un sème ou un noyau sémique, commun aux deux domaines, dans le comparant.
- L'intégration, qui assure la coexistence des deux domaines, en jouant à la fois sur une distance et sur une relative continuité sémantique.

- La double focalisation, qui fait coexister les domaines en assumant la plus grande distance sémantique entre eux, ce qui rend particulièrement visible et actif le domaine générique du comparant, qui est évidemment le moins transposable.

La répétition de la métaphore invite ainsi à un décompactage variable des deux espaces sémantiques qui passe par les thématisations successives du domaine comparant. Plus la métaphore s'étend, plus les thématisations passent en revue le domaine du comparant et le reconstruisent en quelque sorte comme un domaine autonome, pleinement exprimé par la métaphore. La somme des thématisations totalise le domaine et le fait exister un peu plus en discours, à chaque nouvelle déclinaison thématique.

3. Conclusion

On peut se demander de nouveau à ce stade, à quoi sert ce second domaine qui s'impose au fil des répétitions de la métaphore, pourquoi cet insistant cheval sur lequel galope sans vergogne la métaphore œnologique. Au moins trois possibilités de coexistence des domaines sont envisageables, qui correspondraient aux diverses manières d'assurer l'intégration conceptuelle entre domaines dans le cas des répétitions de type métaphore filée : la comparaison globale des pratiques, une forme de contextualisation, ou une forme de connotation.

Première piste, l'actualisation du domaine du comparant fonctionne comme une comparaison globale des deux pratiques ($A = B$) : déguster un vin de ce type devient alors une action comparable à la pratique de l'équitation la plus débridée. Ce n'est pas une comparaison terme à terme, mais une comparaison globale, sur le fond d'une ressemblance expérientielle, d'une pratique avec une autre pratique. Seconde possibilité, le domaine tissé par la répétition fait office de contexte pour la pratique au centre de la description ($A \subset B$). Dans notre exemple, cela revient à affirmer que si vous êtes un aventurier, un vrai, il est alors recommandé de boire ce genre de breuvage. Ce type de fonctionnement est par exemple à l'œuvre dans la description suivante, extraite du même guide, où le domaine comparant se transforme en contexte de dégustation :

[15] J'avais glissé un cubi de son blanc (mélange d'une petite dizaine de cépages) dans ma valise pour le festival de Cannes. On l'a fini un matin, avec Alice, sur la terrasse de notre appart avec vue sur le port. J'avais fait des coquillettes au citron. Accord sublime. Rafraîchissant comme Manon des sources barbotant nue dans un torrent du Lubéron. En face des yachts de milliardaires, avec notre vin de prolétaire, on mesurait, des lèvres, le prix exorbitant de la beauté (*Ibid.*, p. 17).

Dernière possibilité, du même ordre, le domaine du comparant joue le rôle de connotateur de la pratique au centre du domaine comparé, l'interprétation se transformant en : boire de ce merlot sauvage, cela fait vraiment aventurier ($A \Rightarrow B$) ! Sur ce principe, mais dans un autre registre de

connotation, on appréciera cette ultime description du « Pompon Rouge », où le vin devient un marqueur possible de l'appartenance au monde de la *fantasy* et de ses valeurs :

[16] Pompon Rouge, Mas de la Font Ronde. Voici un vin qui a la tronche de ces cépages (le bel aramont, l'Aragorn des raisins, complété de carignan, imprévisible comme Gandalf, et de quelques autres jolies grappes – cinsault, alicante, ou syrah elfique) [...] On ne va pas vous pondre une saga en trois tomes sur un vin qui se lit d'une traite, avec plaisir, sans réfléchir. [...] Un bon vin pour les réunir tous. En bref c'est du petit-lait pour grandes personnes [...] Ne laissez juste pas Gimli approcher, il engloutirait toute la bouteille (*Ibid.* p. 18).

Un lien peut être établi entre ces mécanismes sémantiques et les ressorts de la mise en discours de la sensation analysés dans le champ sémiotique. À partir des recherches sémiotiques menées par Bertrand (2000) sur la figurativité, on a pu identifier trois registres du figuratif exploités par les descriptions œnologiques, qui participent à la mise en discours de la dégustation (Couégnas, 2019). L'une de ces formes peut être appréhendée comme le déploiement d'un *tissu figuratif*, qui consiste à multiplier dans un discours les strates isotopiques, bien au-delà de ce qui semblerait requis par l'interprétation. Valéry, cité par Bertrand, fait de ce tissage l'un des rouages de la poésie :

[17] « Le secret ou l'exigence de la composition est que chaque élément invariant doit être uni aux autres par plus d'un lien, par le plus grand nombre de liaisons d'espèces différentes. [...] Tout est en présence, tout en échanges mutuels et modifications réciproques ». (Paul Valéry, *Cahiers*, T. II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », p. 1024, cité par Bertrand, *Ibid.*, p. 145).

Or c'est bien ce qui semble se passer dans le cas de nos descriptions, traversées et structurées par des métaphores filées dont on a vu que l'effet principal consistait à faire coexister, à co-actualiser plusieurs domaines sémantiques. Le cas de la répétition du type métaphore filée fournit en effet un exemple probant de tissage figuratif avec des possibilités d'articulation spécifiques. À la pluri-isotopie, qui ouvre la possibilité d'interprétations alternatives, s'ajoutent dans ce cas la comparaison globale, la contextualisation et la connotation :

Tableau n°1 : Les fonctions de la répétition métaphorique

Fonctions de la répétition métaphorique	Schématisations des relations entre domaines	Interprétations
<i>Isotopies superposées</i>	A/B	Pluri-isotopie, l'interprétation est possible dans les deux domaines
<i>Équivalence sémantique globale, expérimentielle</i>	A = B	Comparaison globale entre les deux domaines (sémantiques) d'expérience
<i>Contextualisation de la pratique</i>	A ⊂ B	Le domaine du comparant se transforme en contexte de la pratique du domaine du comparé
<i>Connotation de la pratique</i>	A ⇒ B	Le domaine du comparant se transforme en connotation de la pratique du domaine du comparé

Les quatre fonctions recensées (alternative, équivalence, contextualisation et connotation) participent ainsi au jeu des formes sémantiques, et enrichissent d'autant une ébauche de grammaire

de la répétition, nécessaire pour ne pas réduire la répétition à sa simple identification et lui donner au contraire son plein sens dans l'interprétation. Dans le cas présent, le tissage sémantique, qui est l'une des formes de la figurativité (Couégnas, 2019), produit par les métaphores filées participe directement à la réussite de la mise en discours de la sensorialité, en offrant à la fois sa densité sémantique et un début d'articulation.

Bibliographie

BADIR Sémir & KLINKENBERG Jean-Marie, 2008, *Figures de la figure. Sémiotique et rhétorique Générale*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

BERTRAND Denis, 2000, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, « Fac. Linguistique ».

BORDRON Jean-François, 2002, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative. L'exemple de la dégustation d'un vin », in Anne Hénault, (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France, « Premier cycle », p. 639-665.

BORDRON Jean-François, 2010, « Perception et expérience », *Signata - Annales des sémiotiques*, n° 1, p. 255-293.

BORDRON Jean-François. & MOUTAT Audrey, 2013, « Métalangage et épi-sémiotique. L'exemple du lexique de la dégustation », *Signata - Annales des sémiotiques*, p. 273-294.

COUÉGNAS Nicolas, 2019, « Éloge des vins nature et de la figurativité », in Verónica Estay Stange, Pauline Hachette & Raphaël Horrein (dir.), *Sens à l'horizon ! Hommage à Denis Bertrand*, Limoges, Lambert Lucas.

FAUCONNIER Gilles, 1984, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.

FAUCONNIER Gilles & TURNER Mark, 2002, *The Way We Think : Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.

FORTIS Jean-Michel & COL Gilles, 2018, « Espaces Mentaux et Intégration Conceptuelle : Retour sur la Constitution de Théories Sœurs », *CogniTextes* [En ligne], vol. 18 | 2018, mis en ligne le 04 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cognitextes/>_(consulté le 01 février 2020).

GRÉA Philippe, 2013, *La théorie de l'intégration conceptuelle appliquée à la métaphore et la métaphore filée*, thèse de doctorat, [en ligne]. Disponible sur : HAL Id : tel-00813135 <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00813135> (consulté le 09 mars 2019).

GRÉA Philippe, 2002, « Intégration conceptuelle et métaphore filée », *Langue française*, n° 134, p. 109-123.

IOMMI-AMUNATEGUI Antonin & Couston Jérémie, 2019, *Glouguide. 150 vins naturels exquis 15 euros maxi*, Paris, Cambourakis.

LEGALLOIS Dominique, 2015, « L'approche cognitive de la catégorisation par métaphore : illustration et critique à partir d'un exemple d'É. Zola », *Pratiques* [En ligne], 165-166 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2485>; DOI : 10.4000/pratiques.2485 (consulté le 09 mars 2019).

MOUTAT Audrey, 2015, *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception*, Limoges, Lambert-Lucas.

MOUTAT Audrey, 2010, « Pertinence de la stylistique dans les commentaires de dégustation œnologique », in Laurence Bougault & Judith Wulf (dir.), *Stylistique ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 189-206.

MOUTAT Audrey, 2018, « Discours transgressifs des vins naturels », *Revue des œnologues*, n° 166, p. 9-11.

NORMAND Sylvie, 2002, *Les mots de la dégustation de champagne*, Paris, Presses du CNRS.

OUELLET Pierre, 2000, *L'espace du regard Poétique du regard. Littérature, perception, identité*, Limoges/Québec, Presses Universitaires de Limoges/Septentrion.



La répétition dans les manuels épistolaires de l'âge classique : l'exemple de la « lettre de demande »

Repetition in the Epistolary Manuals of the Classical Age : the Example of the “Letter of Request”

Cécile TARDY

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France
cecile.tardy@unilim.fr

Sophie ANQUETIL

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France
sophie.anquetil@unilim.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/244>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.244

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

Parmi les genres de l'Ancien Régime, le « secrétaire » (ou manuel épistolaire) est l'un de ceux où les phénomènes de répétition sont les plus manifestes. Le manuel fait en effet alterner consignes prescriptives et florilèges, et édicte des règles parfois proches d'une lettre à l'autre (et même, d'une section à l'autre). Ainsi se mettent en place des routines d'écriture. Fondée sur la théorie des actes de langage, notre étude s'emploiera à montrer comment les postures énonciatives de l'émetteur, et son projet pragmatique, conditionnent des « blocs » d'actes illocutoires - appelés co-illocutions (Anquetil, 2012, 2013, 2017) - et quels en sont les marqueurs linguistiques (sur le plan énonciatif, sémantique, lexical ou encore syntaxique). En nous appuyant sur un corpus de manuels qui s'échelonne sur toute la période de l'âge classique - du *Secrétaire de la Cour* de J. Puget de la Serre (1625) à *La Rhétorique de l'honnête homme, ou la manière de bien écrire des lettres* de P. Colomiès (1699) - nous montrerons comment les marqueurs employés révèlent le type d'interaction qui s'établit entre l'émetteur et le destinataire ainsi que les enjeux sociétaux qui en découlent. Il s'agira aussi, à travers l'étude des marqueurs, de mettre au jour les stratégies employées, et sans doute institutionnalisées ici, permettant de faire admettre la nécessité d'une transformation du monde existant, par le biais de principes de légitimation. Enfin, notre étude aura pour finalité de repérer les récurrences structurelles, d'identifier les routines d'écriture qui se dégagent des manuels – que ce soit au sein d'un même ouvrage (en confrontant préceptes et mises en application) ou d'un ouvrage à l'autre.

Mots-clés : manuel épistolaire, âge classique, lettre de demande, actes de langage, routines d'écriture

Abstract

Epistolary manuals are one of the genres of the Ancien Régime in which the phenomena of repetition are the most obvious. The manuals alternate between prescriptive instructions and anthology, and lay down rules that are sometimes similar from one letter to another (and even from one section to another). Thus, writing routines are established. Based on the theory of language acts, our study attempts to show how the sender's enunciative postures and pragmatic project condition “blocks” of illocutionary acts - called *co-illocutions* (Anquetil, 2012, 2013, 2017) - and what the linguistic markers are (enunciative, semantic, lexical or syntactic). Drawing on a corpus of epistolary manuals spanning the entire period of the classical age - from J. Puget de la Serre's *Secrétaire de la Cour* (1625) to P. Colomiès' *La Rhétorique de l'honnête homme* (1699) or *La manière de bien écrire des lettres* (1699) – we show how the markers used unveil the type of interaction that takes place between the sender and the recipient, as well as the societal stakes involved. Through the study of the markers, we also seek to uncover the strategies employed, and no doubt institutionalized here, to make people recognize the need for a transformation of the existing world, through principles of legitimization. Finally, the aim of our study is to identify structural recurrences and writing routines that emerge from the manuals – whether within one same work (by comparing precepts and applications) or from one work to another.

Keywords: epistolary manual, classical age, letter of request, speech acts, writing routines

Introduction

Dans l'Ancien Régime, la floraison des « secrétaires¹ » coïncide avec une intense pratique épistolaire, qui sert de matière à ces manuels et à partir de laquelle ils établissent une typologie. Pour répertorier les conventions propres aux différentes espèces de lettres, ils font alterner florilèges et consignes prescriptives, proposant aussi bien des modèles de lettres que des instructions pour les composer. À la lecture de ces ouvrages, en raison notamment de leur caractère didactique, se dégagent aisément des phénomènes de figement et de répétition. Nous nous proposons de les analyser en tant que « routines d'écriture », selon une catégorie qui, articulée aux déterminations génériques, peut constituer un « instrument opératoire pour l'analyse du discours » (Née, Sitri & Veniard, 2016, p. 72). Cette catégorie nous paraît pertinente pour aborder les rituels épistolaires exposés dans les manuels car elle invite à « [déplac[er] [le] regard de l'écrit produit vers le processus d'écriture » :

La notion de routine permet ainsi de rattacher des modifications effectuées par des scripteurs individuels à des fonctionnements discursifs plus généraux qui viennent les expliquer et qui semblent s'imposer aux rédacteurs. Une telle notion pourrait dès lors ouvrir la voie à une exploration des relations entre processus d'écriture et analyse de discours. (Née, Sitri & Veniard, 2016, p. 85).

Dans la mesure où les secrétaires entérinent des cérémoniaux épistolaires, édictant des règles et les mettant en pratique sous des formes souvent proches d'une lettre à l'autre, les routines y sont bien perceptibles². Et ce, d'autant plus que ces manuels sont issus d'une riche tradition épistolographique³ dont ils héritent des taxinomies et des normes qu'ils font assez peu évoluer. Dans les préfaces, les auteurs n'empruntent d'ailleurs pas l'ethos de l'inventeur mais celui du continuateur, qui s'appuie sur des traités antérieurs pour les acclimater à un public nouveau ; les redites, flagrantes d'un ouvrage à l'autre, ne sont donc pas occultées, mais assumées ouvertement⁴.

1 Le secrétaire désigne « un livre qui contient plusieurs modèles de lettres et de compliments pour ceux qui n'en savent pas faire » (Furetière, 1690 ; nous modernisons systématiquement l'orthographe). Un changement terminologique – qui voit le terme de « manuel épistolaire » succéder à celui de « secrétaire » – intervient dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

2 Voir aussi Lignereux, 2016b : « Une routine de la civilité épistolaire : l'expression de la condoléance ».

3 Cette tradition est à la fois humaniste (manuels épistolographiques de langue latine de la Renaissance : Érasme, Juste-Lipse...) et mondaine (manuels vernaculaires venus d'Italie, qui connaissent une grande vogue à partir du XVII^e siècle).

4 Dans l'Avertissement au *Secrétaire à la mode réformé*, François de Fenne se présente comme le continuateur de Puget de la Serre : « Il y a presque un siècle que Monsieur de la Serre fit présent au public de son *Secrétaire à la Mode* ; il fut reçu de tous les connaisseurs avec une approbation si universelle, que l'on en conçut d'abord une opinion fort avantageuse. [...] Mais, comme le vinaigre est le fils du vin, et que le temps gâte ordinairement les choses qu'il avait perfectionnées, il ne s'est plus trouvé que ceux qui ne voient que par les yeux d'autrui, qui sont demeurés dans ce sentiment avantageux. Ce serait toutefois faire tort à un si excellent auteur, et à une si belle pièce, que l'on peut appeler

Pendant longtemps, cette dimension répétitive propre aux secrétaires a jeté le discrédit sur ces écrits, dont on a condamné le « psittacisme » et les poncifs, les formules qui, infiniment reprises d'un traité à l'autre, finissent par se vider de leur sens. Le discours critique déplorait que les auteurs de manuels, sans apporter de renouvellement thématique ou stylistique, se contentent de reprendre un même contenu en l'adaptant simplement (ou en feignant de l'adapter) au goût du jour. Nulle inventivité : et, partant, nul intérêt pour l'analyse. Mais depuis une dizaine d'années, le regard critique a changé et a constitué ces manuels en objet d'étude stimulant, sur le plan rhétorique et linguistique (par exemple : Goyet, 2013 ; Lignereux, 2016a). Des travaux se sont fondés sur les routines d'écriture qui s'en dégagent pour montrer la pertinence des typologies élaborées par les épistolographes : des typologies inscrites dans une tradition rhétorique, qui permettent d'appréhender des réalisations discursives répondant à un même projet pragmatique (Lignereux, 2014, 2016b, 2017).

C'est dans la continuité de cette approche que notre étude s'inscrit, en se focalisant, parmi la vingtaine de catégories épistolaires qu'identifient les manuels⁵, sur la « lettre de demande ». Ce type de lettre s'annonce stimulant pour l'analyse, tant l'acte de langage qui le constitue peut être dit « épineux⁶ », ou « à haut risque⁷ ». Contrairement aux lettres qui sont d'emblée plaisantes pour leur destinataire (une lettre d'amour par exemple, ou de remerciement), les lettres de demande sont « importunes » (ce mot revient souvent sous la plume des épistoliers) et « menaçantes⁸ » : pour la face du locuteur - puisque la demande manifeste le manque dans lequel il se trouve ; et pour celle du destinataire - placé devant la nécessité de répondre, ou de réaliser une action qu'il n'avait pas

de l'Antiquité, que de la laisser périr : il faut en ramasser les débris, qui sont encore de mise, et qui peuvent servir, pour les incorporer dans un dessin, qui ait à peu près le même but, mais qui n'ait point de rides, et qui ne soit point à la vieille mode, comme notre Secrétaire » (Fenne, 1684, n.p.).

5 Cécile Lignereux fait le point sur les principales catégories épistolaires identifiées par les manuels (catégories parfois fluctuantes d'un manuel à l'autre mais assez stables globalement). Elle cite notamment le sommaire du *Parfait Secrétaire* de Paul Jacob, qui reprend la distinction en trois genres issus de la rhétorique : genre épideictique (lettres de consolation, de conjouissance, de conciliation, dédicatoire, d'étrennes, de nouvelles, d'offres de service, de raillerie, de recommandation, de remerciement) ; genre délibératif (lettres de demande, d'exhortation, de persuasion, de dissuasion, d'amour) ; genre judiciaire (lettres de prière, d'accusation, de reproche, d'avertissement) : Lignereux, 2016a, p. 21.

6 « De toutes les lettres, qui sont en usage parmi les hommes, une des plus épineuses est [la lettre de demande] » (Jacob, 1646, p. 246).

7 Formule donnée par des linguistes à la notion de supplication : « La supplication est un discours risqué. Acte de langage de "la dernière chance", elle tente d'inverser un rapport de force, ne serait-ce que ponctuellement » (Albert, Bruley et Dufief, 2015, p. 9).

8 La théorie pragmatique de la politesse repose sur les notions de face (positive et négative) et de FTA, « *Face Threatening Act* » (par lequel on entend un acte de langage dérangeant pour le territoire de l'interlocuteur). Pour cette analyse des faces, voir notamment (d'après Brown et Levinson, 1997) Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1998, p. 88 et 2001, p. 105-118.

projetée. La « demande » oblige donc à mobiliser, pour la préservation des faces, une diversité de procédés discursifs.

Partant de ce constat, nous avons voulu montrer comment les postures énonciatives de l'émetteur, et son projet pragmatique, conditionnent dans les lettres de demande des « blocs » d'actes illocutoires - appelés co-illocutions (Anquetil, 2012, 2013, 2017) - et quels en sont les marqueurs linguistiques. En nous appuyant sur un corpus de manuels du XVII^e siècle - La Serre, 1640 et 1651 ; Jacob, 1646 ; Fenne, 1684 ; Richelet, 1689 ; Milleran, 1692 –, nous montrerons comment les marqueurs employés révèlent le type d'interaction qui s'établit entre l'émetteur et le destinataire ainsi que les enjeux sociétaux qui en découlent.

La présentation du cadre théorique nous conduira à définir la spécificité de l'acte de langage qu'est la « demande » et à en modéliser les phases. Nous nous emploierons ensuite à identifier les phénomènes de récurrence et de variation qu'il génère ; nous verrons notamment que la lettre de demande, tout en obéissant à un rituel identifiable, donne lieu à des modulations qui, nullement arbitraires, renvoient au travail de figuration effectué par le locuteur.

1. Les co-illocutions impliquées par le macro-acte de langage de demande

1.1. Définition du processus transformationnel de la demande

Pour décrire le processus de stéréotypage à l'origine de la formation de « blocs » d'actes illocutoires, notre modélisation s'est appuyée sur les travaux initiés par Cooren (1997a et 1997b). Elle tient compte de cadres prédiscursifs collectifs (Paveau, 2006 ; Nyckees, 1998) et notamment de l'arrière-plan intentionnel (Searle, 1985) qui préside à toute réalisation illocutoire. Cette modélisation aboutit à la formalisation d'un concept que nous étayons depuis quelques années : les *co-illocutions* (Anquetil 2012, 2013). Dans cette modélisation, le schéma narratif de Greimas (Greimas 1983 ; Greimas & Courtès, 1993) est convoqué pour structurer les mécanismes d'anticipation perlocutoire mis en place par les locuteurs. Ainsi, cette approche aborde les différentes phases du processus sémio-narratif comme des éléments structurant les postures énonciatives des locuteurs et conditionnant des co-illocutions envisagées comme :

1. une superposition d'actes illocutoires ;
2. hiérarchiquement ordonnés ;
3. dérivés les uns des autres (Anscombe, 1977) ;
4. dont la réalisation est indissociable ;

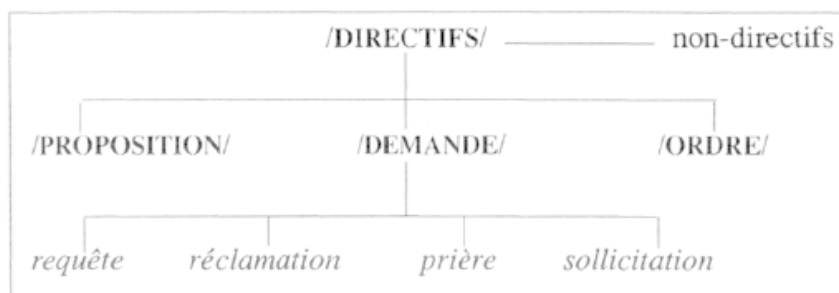
5. produisant un enchâssement énonciatif (Authier-Revuz, 1982, 1995 ; Bres & Nowakowska, 2008 ; Bres, Nowakowska & Sarale, 2016) ;
6. émanant du projet pragmatique inhérent au genre discursif.

Ainsi, la définition d'un macro-acte de langage se doit d'envisager les contraintes pragmatiques inhérentes à sa production (ou conditions de réussite), contraintes qui doivent être mises en regard avec la trame narrative qui fonde l'intention perlocutoire.

La description des co-illocutions qui fondent la demande impose de définir le but illocutoire (ou *visée perlocutoire canonique* dans Anquetil, 2009, 2014) qui sous-tend ce type d'acte illocutoire. Si l'on en croit la taxinomie de Searle (1979), le but illocutoire de tout acte directif consiste à *amener l'interlocuteur à produire une action future*. Cette catégorie des directifs reste néanmoins globalisante et mérite d'être affinée en intégrant le faisceau de valeurs qui la caractérise, comme Croll (1991) nous le propose selon trois niveaux distincts :

- la /PROPOSITION/
- la /DEMANDE/
- l'/ORDRE/.

Figure 1 : Faisceau de valeurs relatives à la demande selon Croll (1991)



Selon Croll (1991), le *but* ou la *visée* des actes directifs établit une « relation (...) entre les interlocuteurs en vue d'une action » (*Ibid.*, p. 53). La *visée* suit une orientation « transitive » (vers l'interlocuteur) dans la relation interlocutive puisque l'opération attendue est « factitive » : elle consiste à transmettre au destinataire un « programme de faire » (*Ibid.*) que nous avons formalisé en nous appuyant sur le schéma narratif de Greimas. Cette approche sémio-pragmatique associe les différentes phases du processus sémio-narratif à des actes illocutoires déterminés selon quatre niveaux :

- L'objectif de la **phase 1 de manipulation** est de convaincre le destinataire de la nécessité d'engager un processus transformationnel. Pour cela, le locuteur fait état d'une situation lacunaire pour lui-même ou pour un tiers, situation lacunaire qui mérite réparation : « la situation initiale étant perçue comme négative, l'acte a pour finalité de lui substituer une situation positive » (*Ibid.*, p. 54). Cette action se matérialise par la production d'un **acte subordonné à valeur assertive**. Le manque est ainsi exhibé et instrumentalisé afin d'amener l'interlocuteur à un acte de réparation en satisfaisant la demande qui lui est faite. Aussi, comme le souligne Croll, « le requérant s'efforce de justifier et d'argumenter sa démarche en s'appuyant sur des principes de légitimité supposés partagés » (*Ibid.*, p. 63), notamment le sentiment universellement partagé du juste et de l'injuste, le devoir d'assistance (*conditions de pertinence de la demande*). À l'acte assertif s'ajoute donc un **acte subordonné à valeur expressive**, permettant ainsi au locuteur de manifester son attitude vis-à-vis de l'état du monde existant, état dont il évalue la transformation comme étant possible, souhaitable ou nécessaire [*modalisation du faire requis*]. Le requérant peut aussi opérer un « transfert symbolique et affectif négatif sur le destinataire afin qu'il soit affecté » (*Ibid.*, p. 64). Dans ce cas, l'**acte subordonné à valeur expressive** s'apparentera à un **blâme** ou à un **compliment négatif**.
- La **phase 2 de compétence** opère une répartition des rôles entre les interactants dans le programme de faire. En effet, l'acte de réparation implique une action à orientation transitive, imposant à chacun un rôle défini comme le rappelle Croll (1991) :
 - « Les requérants agissent au profit d'un tiers à qui ils sont liés » (*Ibid.*, p. 62) ou même au profit du locuteur lui-même qui constitue alors le bénéficiaire de l'action.
 - « Le destinataire est qualifié positivement » ; il constitue le pourvoyeur de l'action (*Ibid.*, p. 63).
 - Le locuteur, conscient du rôle du destinataire, fait état des compétences et du pouvoir de ce dernier afin de « faire cesser une situation considérée comme injuste » (*Ibid.*, p. 60-61). Cette conscience se concrétise dans la matérialité discursive par la réalisation d'un **acte subordonné à valeur assertive**, l'assertion des compétences du destinataire étant un préalable à la phase 3 de performance.

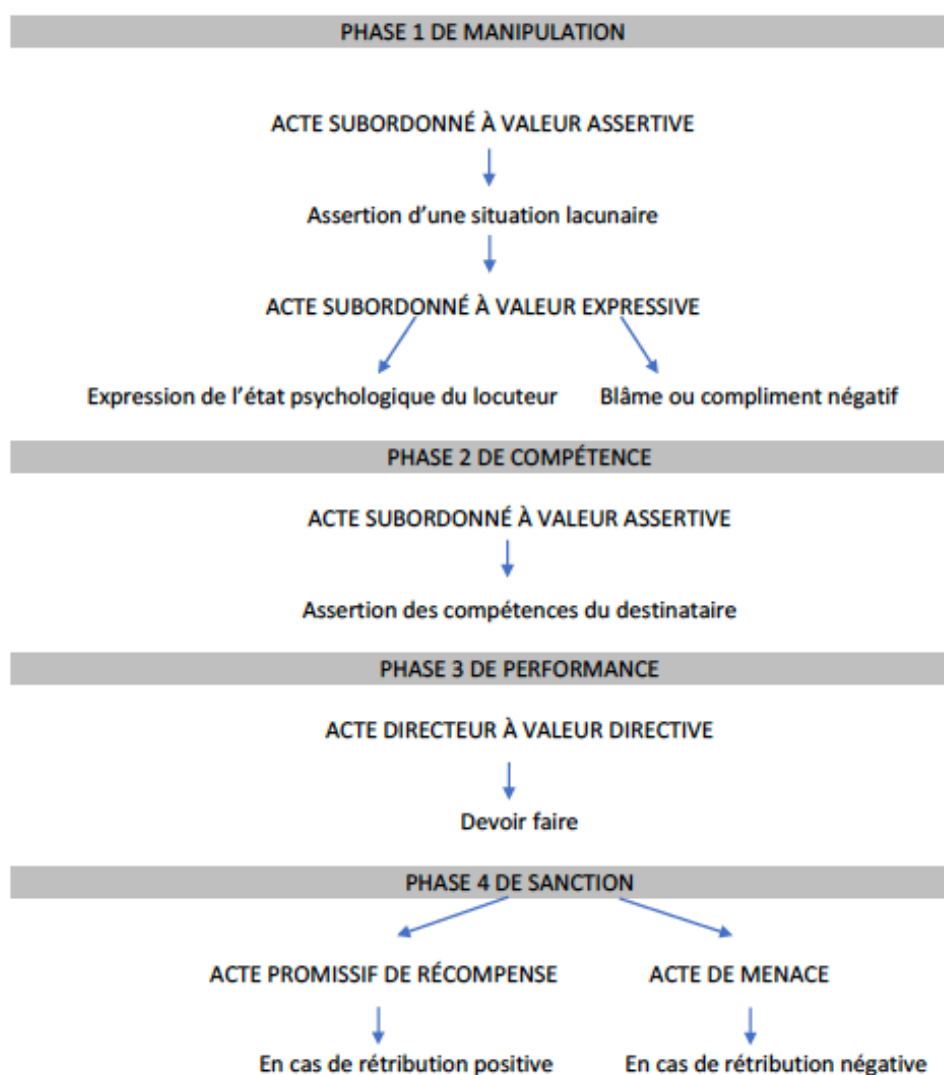
Dans le cadre de la **phase 3 de performance**, le locuteur dote explicitement le destinataire d'un programme de faire [*action future de I*] afin de satisfaire sa visée perlocutoire (obtenir réparation). L'explicitation de ce programme s'exprime par la réalisation d'un **acte directeur à valeur directive**. Cet acte de langage constitue en quelque sorte le nœud du

bloc d'actes illocutoires, puisque le destinataire contracte un devoir faire et se voit ainsi imposer une « réaction ».

- La **phase 4 de sanction** correspond à une anticipation des formes de rétribution possibles de la demande : reconnaissance, récompense, etc. Le locuteur n'a pas nécessairement le pouvoir de faire advenir une quelconque condamnation si la demande est insatisfaite, mais « l'interlocuteur est enfermé dans un jeu où il n'y a qu'une issue satisfaisante : accepter pour éviter une condamnation future » (*Ibid.*, p. 66). Cette anticipation des formes de rétribution possibles peut conditionner **un acte promissif de récompense** en cas de rétribution positive ou **une menace, sanction**, en cas de rétribution négative.

En résumé, le processus dérivationnel qui détermine l'ordonnement des actes illocutoires impliqués par la demande peut être représenté ainsi :

Figure 2 : Représentation de l'ordonnement des actes illocutoires impliqués par les phases du processus transformationnel



1.2. Latence et manifestation des actes de langage élémentaires

Si la production d'un même macro-acte de langage est soumise à des règles d'usage qui répondent à une logique narrative et rhétorique et qui déterminent une structure illocutoire, des modulations peuvent s'observer sur le plan de l'expression. En effet, les actes de langage élémentaires rattachés au macro-acte de langage de /DEMANDE/ constituent des manifestations possibles et *latentes*. Leur formalisation permet au linguiste d'expliquer le processus de dérivation illocutoire et la structure intentionnelle qui sous-tend le macro-acte de langage. Mais la matérialisation en discours de ces différentes valeurs illocutoires dépend des « enjeux des relations socio-langagières » propres à chaque situation, et notamment de la menace générée par la réalisation du macro-acte de langage au sein de la relation interlocutive. En effet, le macro-acte de /DEMANDE/ constitue par nature un acte de langage menaçant aussi bien pour les faces positives du locuteur et du destinataire - images de soi - que pour la face négative du destinataire - son *territoire* - (Goffman 1973, 1974 ; Brown & Levinson 1987 ; Kerbrat-Orecchioni, 2001a) :

- l'assertion de la situation lacunaire, tout comme l'expression de l'état psychologique du locuteur vis-à-vis de cet état lacunaire, met en effet en évidence une insatisfaction pour le locuteur qui peut menacer la face positive du destinataire, notamment si celui-ci endosse une quelconque responsabilité ;
- l'assertion des compétences du destinataire souligne l'impuissance du locuteur face à la situation subie, ce qui vient menacer sa face positive ;
- la demande produite par le locuteur met le destinataire dans l'obligation d'accomplir une action future, ce qui constitue une menace de son territoire ;
- la mise en garde, l'avertissement et l'acte promissif de rétribution positive ou négative de la demande créent un rapport de forces ou d'obligation qui menacent aussi bien la face positive du locuteur que la face négative du destinataire.

Le travail de figuration effectué par le locuteur pour préserver les faces en présence consistera à rendre effectifs certains actes de langage élémentaires et à en placer d'autres en situation de latence. En effet, les quatre niveaux présentés ci-dessus regroupent un faisceau d'actes de langage élémentaires sous-jacents à tout macro-acte de demande, mais la nature des actes de langage qui se matérialisent dans le discours dépend du niveau de la menace au sein de la relation interlocutive. La phase 3 - qui se réalise par la réalisation d'un acte directeur à valeur directive - constitue selon nous le degré ultime de la montée en tension interactionnelle, du fait de ses caractéristiques

interlocutives : l'acte de langage directif - à la différence des autres actes de langage élémentaires - impose à son destinataire une réaction qui peut être :

- *marquée* - acceptation et donc menace du territoire du destinataire –
- ou *non marquée* (pour reprendre les termes de Mœschler, 1989) - refus qui constitue une menace de la face positive du destinataire mais qui a vocation à protéger son territoire.

Partant de ce constat, nous postulons que le travail de figuration effectué par le locuteur pour préserver les faces en présence se traduit par un effacement plus ou moins marqué des phases 3 et 4, laissant ainsi à l'interlocuteur le soin de reconstituer dans son for intérieur le processus transformationnel. Ainsi, les formes d'expression de la demande seront marquées par la valeur illocutoire des actes de langage élémentaires relatifs aux phases 1 et 2. Cette modélisation des processus d'effacement de la demande tiendra compte des objets de la visée perlocutoire, ainsi que des statuts des interactants.

2. La « lettre de demande » dans les manuels épistolaires

Le corpus de secrétaires sur lequel se fonde notre analyse s'échelonne sur la période de l'âge classique, durant laquelle ces ouvrages connurent un grand essor. Leur structure est souvent similaire - scindée en une partie théorique consacrée aux prescriptions, et une partie pratique illustrée par des modèles de lettres⁹ (tantôt inédites, tantôt puisées dans des recueils existants et chez des auteurs connus¹⁰). Répondant à une finalité didactique, ces traités cherchent à subsumer la diversité infinie de la matière épistolaire : ils élaborent une typologie et s'appuient sur des catégories qui leur permettent d'identifier - plutôt que des normes - des régularités¹¹. Ainsi se révèlent-ils aptes à traduire les phénomènes de répétition que génèrent les phases d'un acte de langage comme celui de la demande, dont la modélisation vient d'être proposée.

⁹ *Le Secrétaire de la cour* déroge néanmoins à cette règle, puisqu'il présente exclusivement des modèles de lettres (La Serre, 1640).

¹⁰ François de Fenne et Pierre Richelet puisent chez plusieurs auteurs célèbres du XVII^e siècle – notamment le « grand épistolier » Guez de Balzac, dont plusieurs épîtres nourrissent les recueils.

¹¹ Les auteurs de manuels épistolaires ont conscience de la variété infinie du matériau dont ils ont à rendre compte. Pour rendre compte de la diversité des lettres, Érasme mobilise l'image de Protée, dieu des métamorphoses. Leur objectif n'est donc pas d'ériger des normes absolues et contraignantes, mais plutôt de dégager des régularités pour donner forme et sens à une matière infinie... Sur cette notion de « régularités », préférée à celle de « normes », pour envisager les secrétaires, voir Goyet, 2013, p. 32 (« Dans une typologie, les règles sont moins des contraintes que des régularités »).

2.1. Une asymétrie de la relation épistolaire dans l'acte de demande

Un regard d'ensemble porté sur le corpus conduit à un premier constat : les manuels identifient une catégorie de lettres spécifique, dont la visée est transitive et factitive, puisque le locuteur incite le destinataire à produire une action future. Cette action, dont la nature peut être variée¹², s'inscrit dans le contexte de la république des lettres et en épouse les codes socio-culturels. Dénommé *epistola petitoria* chez les Latins, ce type de lettres est appelé « lettre de demande » dans les manuels de langue française ou, parfois, « lettre de prière »¹³. Cette fluctuation terminologique n'a rien d'anodin : telle qu'elle s'actualise dans le corpus, la demande se rapproche en effet du sous-acte de langage qu'est *la prière* ; et, cherchant à ne pas paraître « tyrannique », elle se définit par opposition avec cet autre directif qu'est l'/ORDRE/ :

Quand on prétend quelque grâce, nous ne l'obtenons jamais que par la soumission, qui a tant de force que, si elle dompte les lions et les animaux les plus farouches, elle dompte les hommes à plus forte raison, qui sont nos amis, et d'autres nous-mêmes. (Milleran, 1692, p. 394-395)

L'acte de demande assigne des rôles distincts au locuteur (présenté comme un « serviteur ») et à son destinataire et pourvoyeur (le « maître », celui qui accordera une « grâce »). Si cette asymétrie peut refléter la hiérarchie sociale - lorsque l'épistolier s'adresse au roi, ou quand il requiert la protection d'un grand seigneur (Richelet, 1689, p. 364-365) -, elle sait aussi s'en démarquer. Imposant ses propres règles, le cadre épistolaire peut aller jusqu'à inverser les relations hiérarchiques habituelles : ainsi un père adressant une lettre de demande à son fils doit-il « se dépouille[r] », le temps d'une lettre, de son « autorité paternelle »¹⁴.

De cette relation asymétrique, découle un ethos de soumission¹⁵. Cet ethos peut être « dit » (« je suis importun », « je suis inutile »... répètent les épistoliers) mais le plus souvent, il est « montré¹⁶ »,

12 Prenons l'exemple du manuel de François de Fenne : se côtoient des lettres où l'épistolier « implore la faveur » de son destinataire, où il demande « une charge pour son parent » (Fenne, 1684, p. 102), « quelques vers » (*Ibid.*, p. 109), « une mouche » (*Ibid.*, p. 111), « un remède contre la fièvre » (*Ibid.*, p. 112), « un portrait » (*Ibid.*, p. 115) ou « des mèches de cheveux » (*Ibid.*, p. 117).

13 D'un manuel à l'autre, on observe des variations, par exemple terminologiques. On trouve de manière concurrente les dénominations suivantes : « lettre de demande » pour Jacob, « lettre de prière » pour La Serre, Richelet et Milleran ; « lettre de demande et de prière » pour Fenne. Attention toutefois à certaines confusions : chez Jacob par exemple, la lettre de prière ne désigne pas la lettre de requête mais la lettre d'excuse. À ce sujet, voir Lignereux, 2016a, note n° 80.

14 « Et je veux croire qu'en cette occasion vous considérez un peu ma personne, qui se dépouille de l'autorité paternelle pour agir par prières et par remontrances auprès de vous » (Fenne, 1684, p. 107).

15 « Une demande respectueuse [...] peut ébranler celui, à qui elle est adressée ; au lieu que l'effronterie l'en détourne tout à fait » ; le requérant doit donc faire preuve de « modestie » (Jacob, 1646, p. 251-253).

16 Dans plusieurs articles, Dominique Maingueneau s'est appuyé sur la distinction entre « ethos dit » et « ethos montré ». Pour une clarification de cette distinction, voir par exemple Maingueneau, 2014, p. 34 : « il nous faut évoquer rapidement la distinction sur laquelle nous allons nous appuyer : celle entre ethos dit (ce que le locuteur dit sur

par le biais de procédés observables de manière récurrente : l'utilisation de performatifs, typiques de la supplication, qui interviennent au niveau de l'acte directif¹⁷ ; la figure de la dérivation¹⁸ autour du mot « serviteur » (formule classique de salutation finale, qui se trouve resémantisée tout au long des lettres¹⁹) ; enfin, les constructions à verbes supports²⁰, signalant la passivité du locuteur et la position basse dans laquelle il se place (« me donne la hardiesse de » ; « me donne la liberté de... »).²¹ Autant de procédés qui fonctionnent comme des marqueurs linguistiques et signalent la spécificité du projet pragmatique porté par les lettres de demande.

2.2. Des lettres de demande structurées autour des phases du processus transformationnel

Les différentes phases du processus transformationnel, typiques de la lettre de demande, génèrent elles aussi de nombreuses récurrences.

2.2.1. Marqueurs sémantiques

Ces récurrences sont notamment d'ordre sémantique. La première phase du processus (dite « de manipulation ») voit souvent l'émergence d'une isotopie du manque amoureux. Justifiant la demande qu'il s'apprête à formuler, le locuteur emprunte les codes de l'amour courtois : il se

lui-même) et ethos montré (ce que montre sa manière d'énoncer). [...] Cette distinction est exprimée chez Ducrot (1984, p. 201) à travers l'opposition entre *locuteur-L* et *locuteur-λ*. Le *locuteur-L* (le locuteur en tant qu'il est en train d'énoncer) est censé promouvoir les qualités du *locuteur-λ* (le locuteur en tant qu'être du monde, hors de l'énonciation). Cette distinction rejoint celle des pragmaticiens entre *montrer* et *dire* : l'ethos discursif se *montre* dans l'acte d'énonciation, il ne se *dit* pas dans l'énoncé ».

17 Les formules les plus fréquentes sont : « je vous supplie de... », « je vous prie de... », « je vous implore... ».

18 Identifiée comme figure dans les traités de rhétorique, la dérivation est une « figure microstructurale, variété de répétition » : « Elle consiste en ce que, dans un segment de discours, apparaissent plusieurs formes lexicales de la même base (comme un nom et un verbe du même radical) » (Molinié, 1992, p. 112).

19 Dans *Le Secrétaire à la mode*, cette figure de dérivation est récurrente. Elle passe par l'utilisation des mots « services » ou « servir » en fin de lettre, juste avant la formule de salutation finale : « Je serai fort aise de me faire connaître par mes **services**, plutôt que par mon nom, puisque votre mérite m'oblige d'être, Monsieur, *Votre très humble serviteur* » ; « Puisque l'occasion de vous importuner s'est offerte lorsque j'attendais celle de vous **servir**, je veux croire que la volonté qui m'en demeure vous sera assez considérable, pour ne refuser pas cette courtoisie, Monsieur, à *Votre très humble serviteur* » (La Serre, 1651, p. 79 et 80). Néanmoins, ce service ne doit pas se confondre avec la « servilité », qui est au contraire tenue à distance par les épistoliers : « j'aime encore mieux publier hautement ma bonne fortune, que de sembler en douter par des compliments serviles » (Fenne, 1684, p. 104).

20 Constructions à verbes supports : « verbes qui, à côté de leurs emplois ordinaires, se combinent avec un syntagme prédicatif [...] pour construire une forme complexe fonctionnellement équivalente à un verbe » (Riegel, Pellat & Rioul, [1994] 1998, p. 415).

21 Ces formules se trouvent notamment dans les exordes de lettres. Voir La Serre, 1651, p. 78, 80 et 82 : « Le bruit de votre générosité **me donne** aujourd'hui **la hardiesse d'**implorer votre faveur... » ; « Le service que je vous ai voué, et l'amitié que je vous ai promise, **me donnent la liberté de** vous supplier... » ; « Encore que je sois le plus inutile de vos amis, je ne laisse pas d'être des plus passionnés pour votre service, et c'est cette passion, qui **me donne la liberté** aujourd'hui **de** vous supplier... ».

présente comme « allumé de désirs », aspirant à la « volupté », à la jouissance de ce qu'il requiert. Il en est ainsi dans cette lettre du *Secrétaire à la mode réformé* - où l'épistolier, réclamant un livre à son interlocuteur, semblerait presque exiger de lui une faveur amoureuse :

Faites que je possède à mon aise, et par une vraie et paisible volupté, ce qui en passant devant mes yeux n'a fait que m'allumer des désirs, et me lasser de l'inquiétude. (Fenne, 1684, p. 105)

Plutôt que d'attester l'intensité exceptionnelle du sentiment exprimé, les formulations choisies par le locuteur peuvent être vues comme des routines d'écriture standardisées, qui signalent le début d'une lettre de demande, où la situation lacunaire du locuteur doit être décrite de manière hyperbolique.

2.2.2. Marqueurs énonciatifs

Des marqueurs énonciatifs peuvent également être repérés, et reliés à la spécificité de cette catégorie épistolaire. La phase 3 de « performance » - lorsque l'interlocuteur contracte un « devoir faire » - génère ainsi un dialogisme intralocutif, dont la visée est argumentative. L'épistolier imagine les répliques du destinataire, réfutant par avance les objections qu'il pourrait avancer et recourant de ce fait au pseudo-discours rapporté²² :

Il est vrai que je n'ai point l'honneur d'être connu de vous. Mais vous ne voudriez pas me le reprocher, pour vous servir d'excuse à me refuser [cette] courtoisie. (La Serre, 1651, p. 78-79)

Sur le plan énonciatif encore, exordes et clausules de lettres se révèlent significatifs quant à l'usage qui y est fait des modalités. Pour asserter la compétence et les valeurs morales du destinataire (phases 1 et 2 du processus), l'épistolier articule les modalités aléthique et axiologique²³ - ce qui implique la réunion des notions de « pouvoir » et de « justice », qui tendent à faire collocation²⁴. L'exorde d'une « lettre de prière » présentée par Puget de la Serre est en cela significatif, puisqu'il associe étroitement les notions de « générosité » et d'« autorité », qui encadrent la première phrase :

Le bruit de votre générosité me donne aujourd'hui la hardiesse d'implorer votre faveur, pour me démêler d'une affaire dont le succès dépend absolument de votre autorité. (La Serre, 1651, p. 78)

22 Sur l'usage du pseudo-discours rapporté en contexte épistolaire, voir notamment Tardy, à paraître.

23 Pour une approche de ces modalités, voir notamment Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1999 et Nicole Le Querler, 1996, p. 42 et 54. Issue du carré logique de la théorie aristotélicienne, la modalité aléthique du possible et de l'impossible constitue un jugement de réalité. Quant à la modalité axiologique, elle marque l'évaluation du contenu propositionnel et correspond à un jugement de valeur fondé sur un système de conventions (morales, juridiques...).

24 Par exemple, « Je ne doute point de votre *pouvoir*, et moins encore de votre *générosité* » (La Serre, 1651, p. 81).

Quant aux clausules, elles se signalent presque toujours par le recours à la modalité volitive. Le suggèrent aussi bien les exemples de lettres donnés dans les traités²⁵, que les prescriptions qui leur sont associées :

Et pour la fin nous **promettrons** [à notre destinataire] de lui en demeurer à toujours obligés, et de nous efforcer d'acquitter bientôt cette dette. [...] Et que nous **prions** Dieu qu'il soit toujours si heureux que jamais il n'ait besoin que nous lui rendions la pareille.
(La Serre, 1651, p. 15)

2.2.3. Marqueurs syntaxiques

Sur le plan de la syntaxe, enfin, le processus transformationnel génère des répétitions. Il en est ainsi de la différence de tiroir verbal, presque systématique, entre les phases 1 et 4 du processus. Si les exordes sont ancrés dans un présent d'énonciation qui rappelle le manque dans lequel se trouve le locuteur, les fins de lettres recourent à un futur plus ou moins lointain (en accord avec la quatrième phase : « reconnaissance et récompense promise »)²⁶. Dans le *Secrétaire à la mode*, une lettre de prière très brève en porte témoignage : si l'on confronte les deux phrases qui la composent, on perçoit nettement le passage d'un temps à l'autre ; et le déictique « aujourd'hui » (qui insiste sur l'ancrage dans la situation d'énonciation) s'oppose aux compléments qui lui font suite (« éternellement », « dans le tombeau »), qui évoquent au contraire la projection dans un futur à valeur absolue, garant d'une reconnaissance éternelle :

Encore que je sois le plus inutile de vos amis, je ne laisse pas d'être des plus passionnés pour votre service ; & c'est cette passion, qui me donne la liberté **aujourd'hui** de vous supplier, de m'obliger en une telle rencontre. Tout ce que je vous puis dire, pour une première reconnaissance, c'est que je conserverai **éternellement** la mémoire de cette faveur, et que si je ne puis rencontrer l'occasion de m'en revanche, j'emporterai le regret **dans le tombeau**, avec la qualité, Monsieur, de Votre très humble serviteur. (La Serre, 1651, p. 82)

Ces marqueurs, dont la présence est souvent conjointe, jouent un rôle de repérage et servent à identifier les lettres de demande. Les répétitions qui en découlent, longtemps décriées, peuvent participer en fait au plaisir du lecteur - un lecteur qui, pour reprendre une juste formule de Cécile

25 Comme exemple de cette modalité volitive auquel l'épistolier recourt en fin de lettre : « je veux croire que [m]a volonté [de vous servir] vous sera assez considérable, pour ne refuser pas cette courtoisie » (La Serre, 1651, p. 79).

26 Voir dans la partie prescriptive : « Et pour la fin [de la lettre de requête] nous promettrons de lui en demeurer à toujours obligés, et de nous efforcer d'acquitter bientôt cette dette ; et que si le pouvoir ou l'occasion nous manque, au moins nous en conserverons éternellement la mémoire en notre cœur » (La Serre, 1651, p. 15).

Lignereux, saurait « apprécier les variations rhétoriques, autour de situations et de dynamiques discursives standardisées » (Lignereux, 2016a, p. 16).

2.3. Impact du travail de figuration sur les actes de langage en présence

2.3.1. Requête directe et requête indirecte

Au sein des florilèges que présentent les traités, maintes variations rhétoriques sont perceptibles. D'une lettre de demande à l'autre, les arguments avancés (*inventio*) peuvent différer, tout comme varient parfois le plan suivi et le style utilisé (*dispositio, elocutio*). Pour s'en assurer, il suffirait de confronter tel billet de six lignes chez Puget de la Serre, aux longues épîtres « tirées des meilleurs auteurs » recueillies par Richelet (1689).

Ces variations n'ont cependant rien de contingent. Elles prennent sens au regard du précepte rhétorique de l'*aptum*²⁷ (dont Érasme a souligné l'importance) et peuvent elles-mêmes être modélisées. Telle est l'hypothèse que nous souhaitons avancer - en suggérant que les variations entre les lettres de demande sont fonction de la menace générée par l'acte directif. Pour en rendre compte, il convient de revenir à la distinction, présente chez Érasme²⁸ et reprise dans la partie prescriptive des traités, entre deux sous-catégories de lettres de demande : la requête directe et la requête indirecte. La première est franche et ne présente nulle menace, puisque l'épistolier y a recours quand un lien étroit l'unit à son interlocuteur et qu'il ne lui demande rien de honteux²⁹. Quant à la seconde, elle est d'usage si l'une de ces conditions n'est pas remplie, et elle correspond à une menace d'intensité variable :

Il y a deux sortes de prière, l'une directe et ouverte, l'autre indirecte et oblique. On se sert de la première en une chose qui est manifestement honnête à demander, et à l'endroit d'un bon ami. [...] Mais on a recours à la seconde quand la chose qu'on demande n'est guère honnête, ou quand on n'est pas fort assuré de la bienveillance de celui à qui on s'adresse. Alors donc il faut user d'insinuation. (La Serre, 1651, p. 13)

²⁷ Le principe de l'*aptum* – dont Érasme soulignera l'importance pour la rhétorique épistolaire (où le locuteur doit s'adapter au sujet de sa lettre, ainsi qu'à son destinataire) – est notamment défini dans *L'Orateur*. Cicéron y montre l'importance d'une « convenance » entre le contenu et le style : « L'homme éloquent est celui qui est capable de dire les choses terre à terre avec précision, les choses élevées avec force, les choses moyennes d'un ton intermédiaire » (Cicéron, 1964, p. 35).

²⁸ Érasme, [1522] 1971, p. 465-466. Dans la section consacrée à l'*epistola petitoria*, l'humaniste affirme qu'il existe deux types de lettres de demande : direct (*rectus*) et indirect (*obliquus*).

²⁹ Jacob (1646, p. 249) mentionne les choses qui peuvent être demandées hardiment à tout le monde : l'amitié, les avis, l'instruction, le crédit, l'entremise.

2.3.2. Marqueurs stylistiques associés

Cette distinction (qui repose sur des critères aussi bien moraux que stylistiques³⁰) génère des différences significatives, dont on prend la mesure en se référant à la tripartition cicéronienne des styles³¹. Là où la demande directe se formule ouvertement et correspond à un style simple et univoque, la demande indirecte - bien plus longue et sinueuse³² - recourt aux « artifices » de la rhétorique³³ : amplifications, expolitions, insinuations, analogies et équivoques y sont foison.

Plusieurs marqueurs stylistiques se révèlent donc typiques de la « demande indirecte ». Dans l'exorde des lettres, l'épistolier se confond en excuses avant d'en venir à l'objet de sa requête - comme le recommande Puget de la Serre :

[Il faut] premièrement excuser sa hardiesse, en ce qu'on ose importuner de quelque requête une personne à qui on n'a jamais fait plaisir ou service qui mérite. **Puis** dire que **néanmoins** on s'assure de n'être point éconduit en sa demande parce qu'on sait qu'il est extrêmement bon, et prend un singulier plaisir à obliger un chacun. (La Serre, 1651, p. 13-14)

Ainsi le locuteur recourt-il fréquemment aux réparateurs et fait-il usage d'une structure concessive et adversative, récurrente au début des demandes indirectes : « il est vrai que... mais... » (La Serre, 1651, p. 78-79) ; « encore que... néanmoins... » (La Serre, 1651, p. 82)³⁴.

Les procédés d'insistance et de répétition sont également nombreux - que ce soit dans la phase 1 (pour susciter l'émotion en dépeignant la situation lacunaire) ou dans la phase 2 (pour louer le

30 Commentant la distinction érasmienne entre les requêtes directe et indirecte, l'éditeur du *De Conscribendis*, Jean-Claude Margolin, souligne à juste titre : « la voie directe et la voie oblique ne sont pas seulement deux méthodes opposées de demandes, mais deux styles de vie et de pensée » (Érasme, [1522], 1971, p. 465-466). À une époque où le style classique se définit comme un idéal (aussi bien poétique que moral) de transparence et de clarté, ces réflexions distinguant deux sous-catégories dans la lettre de requête ont une portée plus générale. Dans les lettres de requête, les épistoliers revendiquent une simplicité stylistique, qui serait la garante de leur honnêteté morale (et de l'équité de leur requête) : « Je ne me mets point en peine de chercher de belles paroles, pour vous faire une belle lettre ; l'hypocrisie a tellement gâté toute cette marchandise, que je fais conscience de m'en charger » (Fenne, 1684, p. 104).

31 La distinction des trois styles – style simple (*tenuè*), style moyen (*medium*), style grand et grave (*grande, vehemens*) – est notamment posée et définie au début de *L'Orateur* (Cicéron, 1964, p. 7-8). Sur la pertinence de cette tripartition cicéronienne pour envisager la spécificité du style épistolaire, voir par exemple Tardy (2013, p. 49).

32 Que la demande indirecte soit plus complexe et plus longue à élaborer, l'organisation du traité de Puget de la Serre en porte témoignage. Dans la partie prescriptive, il consacre deux pages à la demande indirecte, alors qu'il n'avait traité la demande directe qu'en une demi-page (La Serre, 1651, p. 13-15).

33 L'auteur du *Parfait Secrétaire* parle d'« artifices » au sujet de la requête indirecte, qui doit procéder par insinuations (Jacob, 1646, p. 250).

34 À rapprocher de la recommandation de François de Fenne, dans la partie prescriptive du *Secrétaire à la mode réformé* : « [Il faut] témoign[er] qu'encore que nous ne méritions pas la faveur que nous demandons, nous ne laissons pas néanmoins de l'attendre de sa bonté [...] » (Fenne, 1684, p. 27).

destinataire). Là encore, la partie prescriptive des manuels formule des recommandations explicites ; elle en appelle à l'usage du *pathos* et des hyperboles :

Nous tâcherons de *l'émouvoir* [notre destinataire] de notre misère et infortune de laquelle nous *exagèrerons* la grandeur. (La Serre, 1651, p. 14-15)

La riche ornementation, typique des lettres de demande indirecte, a donc une visée pragmatique : servant d'adoucissement, elle permet « d'arrondir les angles » d'un acte de langage menaçant³⁵.

2.3.3. Présence et latence des actes de langage (principal et subordonnés)

La distinction (entre les requêtes directe et indirecte) rejaillit enfin sur la manière dont se réalisent les actes de langage élémentaires. Lorsque les requêtes sont ouvertes et franches, l'acte directif occupe une place centrale et tend à être « exhibé ». Formulée de manière explicite, la demande se suffit presque à elle-même ; elle n'a guère besoin de s'entourer d'actes subordonnés visant à la légitimer. Mais lorsque les requêtes sont obliques, c'est l'inverse qui se produit : dans un souci de préservation des faces, le locuteur procède par insinuation et « masque » l'acte directif ; les actes subordonnés (phases 1, 2, 4) occupent alors le devant de la scène.

Une lettre de Guez de Balzac - présente (sans nom d'auteur) dans le *Secrétaire* de François de Fenne - est en cela révélatrice :

Il demande une charge pour son parent. Je trouve en [mon parent] une admiration si intelligente de votre vertu, tant de chaleur et tant de zèle pour votre gloire, que quand il ne serait pas tout percé de coups, et qu'il ne pourrait pas montrer ses blessures d'Allemagne, et ses blessures de Catalogne, je ne saurais croire qu'il vaille peu, connaissant au point qu'il fait, ce que vous valez. [...] Je voudrais lui être aussi utile qu'il m'a été agréable. Mais je ne puis rien dans le monde, et ne sais faire que des vœux dans le désert. Je sais pourtant encore quelque autre chose : jamais homme, Monseigneur, n'a su mieux devoir que moi, les grâces que l'on fait à ses amis. (Fenne, 1684, p. 103)

Si le paratexte nous éclaire sur l'objet même de la demande, celle-ci n'est toutefois jamais explicite ; et dans l'ensemble de la lettre, la phase 3 (correspondant à l'acte directif) est passée sous silence alors qu'elle constitue, dans la modélisation, le nœud du bloc d'actes illocutoires.

Dans l'extrait retranscrit, nous pouvons repérer les deux premières phases du processus transformationnel :

35 Formule utilisée par Catherine Kerbrat-Orecchioni (2010, p. 24). Envisageant les « procédés adoucisseurs », la linguiste affirme qu'ils « ont pour fonction d'arrondir les angles de ces FTA qui risqueraient sinon de blesser la face vulnérable de l'interlocut[eur], et donc de rendre l'échange plus courtois — conformément à la définition même de la politesse négative ».

- présentation du bénéficiaire comme souffrant (il a été blessé sur le champ de bataille) - phase 1 de manipulation ;
- louange du destinataire, de sa puissance et de ses valeurs morales (une louange d'autant plus persuasive qu'elle n'est pas prise en charge par le seul épistolier, mais aussi par son parent, dont il se fait l'écho³⁶) - phase 2 de compétence.

Enfin, les dernières phrases font passer directement à la phase 4 de sanction, sans que soit formulée la moindre demande explicite, dans une ellipse riche de sens. À l'assertion d'un manque (« je ne puis rien dans le monde »), succède sans transition l'expression de la reconnaissance (formulée de manière presque abstraite, et sans être reliée à un objet spécifique : « jamais homme n'a su mieux devoir que moi, les grâces que l'on fait à ses amis »). Il revient donc au destinataire de reconstituer le processus transformationnel, en formulant en son for intérieur la demande qui lui est adressée.

Si l'acte directif reste en situation de latence, c'est bien que la requête (indirecte) présente une menace, pour la face des interactants. En prenant appui sur les phases du processus transformationnel, il est donc possible d'en modéliser les variations - en montrant qu'elles sont tantôt exhibées, tantôt masquées, selon le travail de figuration qui doit être réalisé.

Conclusion

En conclusion, notre modélisation des co-illocutions réalisées au sein des lettres issues des manuels épistolaires de l'âge classique s'est proposée de comprendre l'organisation structurelle des actes de langage propres à la demande et de dégager ainsi trois blocs pragmatiques distincts, comme suit :

- Co-réalisation d'un acte assertif + expressif + assertif
- Co-réalisation d'un acte assertif + expressif + assertif + directif
- Co-réalisation d'un acte assertif + expressif + assertif + directif + promissif

La nature du bloc convoqué dépendrait des enjeux relationnels qui lient les interactants, notamment de la montée en tension interactionnelle provoquée par la demande et de l'objet de la visée perlocutoire. Chacun des blocs relevés déterminerait des segments répétés, ou tout au moins des motifs, qui se constitueraient en « normes prescriptives » (Moreau, 1997). Le caractère prescriptif de ces normes se fonderait sur l'apparente fréquence d'emploi des formes linguistiques identifiées,

³⁶ Dans la catégorie des « lettres de louange », les auteurs de secrétaires recommandent – pour se prémunir du reproche de flatterie – de recourir aux paroles rapportées (Juan Luis Vives, [1536] 1989, p. 32-33). Voir notamment Tardy, à paraître.

« apparente » car les formules préconisées se répètent dans les manuels tout autant que les lettres qui les illustrent. C'est donc davantage une répétition des textes exploités - et reconnus pour leur art rhétorique - qu'une répétition attestée par l'usage que l'on observe. La répétition aurait donc dans le cadre de ces manuels une fonction prescriptive - les textes s'érigeant en modèles - invitant ainsi le lecteur à la reproduction de normes comportementales caractérisables par une posture de soumission du requérant. Le projet didactique du manuel consisterait finalement à apprendre aux « apprenants locuteurs » à prier plutôt qu'à demander. Toute demande constituant une offense pour son destinataire, le locuteur devrait engager un travail de réparation qui imposerait de convertir la demande en prière. À défaut de rétribution matérielle, la soumission constituerait une rétribution symbolique et permettrait au requérant de s'acquitter de la dette contractée. Reste à savoir ce que rejoue la répétition dans ce contexte. Peut-être les principes de servilité qui caractérisent toute société féodale, peut-être les principes moraux d'une société judéo-chrétienne qui récuse tout droit à la jouissance matérielle ?

Bibliographie

Corpus

FENNE François de, 1684, *Le Secrétaire à la mode réformé*, Leyde, J. Hackius.

JACOB Paul, 1646, *Le Parfait Secrétaire, ou la manière d'écrire et de répondre à toute sorte de lettres*, Paris, A. de Sommaville.

MILLERAN René, 1692, *Lettres familières, galantes, et autres sur toutes sortes de sujets, avec leurs réponses*, Bruxelles, J. Leonard.

PUGET DE LA SERRE Jean, 1651, *Le Secrétaire à la mode*, Rouen, R. Doré.

PUGET DE LA SERRE Jean, [1625] 1640, *Le Secrétaire de la cour ou la manière d'écrire selon le temps*, Toulouse, P. Bosc.

RICHELET Pierre, 1689, *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets, tirées des meilleurs auteurs, avec des notes*, Paris, D. Hortemels.

Sources

CICÉRON, 1964, *L'Orateur*, éd. par Albert Yon, Paris, Les Belles Lettres.

ÉRASME, [1522] 1971, « De conscribendis epistolis », éd. par Jean-Claude Margolin, dans *Erasmi opera omnia*, Amsterdam, Oxford, North-Holland, t. I, vol. 2, p. 153-579.

FURETIÈRE Antoine, 1690, *Dictionnaire universel*, La Haye-Rotterdam, Arnout et Reiner Leers.

VIVES Juan Luis, [1536] 1989, *De conscribendis epistolis* (1536), éd. par Charles Fantazzi, Leiden, New York, Köln [etc.], E.-J. Brill.

Critique

ALBERT Luce, BRULEY Pauline et DUFIEF Anne-Simone, 2015, « La supplication : un langage à haut risque », *La supplication : discours et représentation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 9-26.

ANQUETIL Sophie, 2014, *Représentation et traitement des actes de langage indirects*, Paris, Classiques Garnier, Domaines linguistiques, Série « Formes discursives », n°2.

ANQUETIL Sophie, 2009, *Peut-on classer les actes de langage indirects ? Étude d'un paradoxe sémantique*, Thèse de doctorat, soutenue le 20 novembre 2009, Université de Caen Basse-Normandie.

ANQUETIL Sophie, 2012a, « Comment les genres de discours construisent des phénomènes de co-illocutions. Le cas de l'éditorial », in Claire Despierrez & Mustapha Krazem (dir.), *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement*, Limoges, Lambert Lucas, p. 27-38.

ANQUETIL Sophie, 2012b, « Quand l'indirection se fait offensive », *Signes, discours et sociétés* [en ligne], n° 8 : « La force des mots : valeurs et violences dans les interactions verbales », disponible sur : <http://www.revue-signes.info/document.php?id=2677> (consulté le 17 janvier 2020).

ANQUETIL Sophie, 2017, « Des postures énonciatives aux formes de dialogisme produites par les structures interrogatives dans les débats politiques. L'exemple du débat d'entre-deux tours 2017 Macron-Le Pen », *Cahiers de praxématique* [en ligne], n°69, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, disponible sur : <http://journals.openedition.org/praxematique/4646> (consulté le 17 janvier 2020).

ANSCOMBRE Jean-Claude, 1977, « La problématique de l'illocutoire dérivé », *Langage et Société*, n° 2, p. 17-41. DOI : 10.3406/lsoc.1977.1040

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive ; éléments pour une approche de l'autre en discours », *DRLAV*, n°26, p. 91-151.

BRES Jacques & NOWAKOWSKA Aleksandra, 2008, « J'exagère ?... Du dialogisme interlocutif », in Merete Birkelund, Maj-Britt Mosagaard Hansen & Coco Norén (dir.), *L'énonciation dans tous ses états*, Bruxelles, Peter Lang, p. 1-27.

BRES Jacques, NOWAKOWSKA Aleksandra, & SARALE Jean-Marc, 2016, "Anticipative Interlocutive Dialogism: Sequential Patterns and Linguistic Markers in French", *Journal of pragmatics*, n°96, p. 80-95. DOI : 10.1016/j.pragma.2016.02.007

BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., 1987, *Politeness. Some Universals in Language Use*, Cambridge, Cambridge University Press.

COOREN François, 1997a, « Actes de langage et argumentation », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 95, n°3, Louvain-La-Neuve, Peeters, p. 517-543.

COOREN François, 1997b, « Actes de langage et sémio-narrativité : une analyse sémiotique des indirections », *Semiotica*, vol. 116, n°2-4, Berlin, New-York, Mouton de Gruyter, p. 229-273.

CROLL Anne, 1991, « La requête, sémantique des mots et des discours », *Langage et société*, n° 56, *Langues spéciales, langues secrètes*, p. 51-80.

DUCROT Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

GOFFMAN Erving, 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne 1. Les Relations en public*, Paris, Minuit, t. 1 et t. 2.

GOFFMAN Erving, 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit.

GOYET Francis, 2013, « Le problème de la typologie des discours », *Exercices de rhétorique* [en ligne], n° 1, disponible sur : http://journals.openedition.org/rhetorique/122_ (consulté le 17 janvier 2020).

GREIMAS Algirdas Julien, 1983, *Du Sens*, Paris, Seuil.

GREIMAS Algirdas Julien & COURTÈS Joseph, 1993, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette supérieur.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1998, *Les Interactions verbales*, t. III, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1999, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2001a, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2001b, « "Je voudrais un p'tit bifteck", La politesse à la française en site commercial », *Les Carnets du Cediscor* [en ligne], n° 7, disponible sur : <https://journals.openedition.org/cediscor/307>_(consulté le 17 janvier 2020).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2010, « L'impolitesse en interaction. Aperçus théoriques et étude de cas », *Lexis – Revue de lexicologie anglaise* [en ligne], n°2, Special Issue, disponible sur : <https://journals.openedition.org/lexis/796>_(consulté le 17 janvier 2020).

LE QUERLER Nicole, 1996, *Typologie des modalités*, Caen, Presses universitaires de Caen.

LIGNEREUX Cécile, 2014, « L'exagération de la faute : une technique propre à la lettre de remontrance », *Exercices de rhétorique* [en ligne], n°4, disponible sur : <http://journals.openedition.org/rhetorique/349>_(consulté le 17 janvier 2020).

LIGNEREUX Cécile, 2016a, « L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique », *Exercices de rhétorique* [en ligne], n°6, disponible sur : <https://journals.openedition.org/rhetorique/425>_(consulté le 17 janvier 2020).

LIGNEREUX Cécile, 2016b, « Une routine de la civilité épistolaire : l'expression de la condoléance », *Exercices de rhétorique* [en ligne], n°6, disponible sur : <https://journals.openedition.org/rhetorique/437>_(consulté le 17 janvier 2020).

LIGNEREUX Cécile, 2017, « Des prototypes rhétoriques à leur fragmentation épistolaire : l'exemple d'une consolation en pièces détachées », *Exercices de rhétorique* [en ligne], n°9, disponible sur : <https://journals.openedition.org/rhetorique/529>_(consulté le 17 janvier 2020).

MAINGUENEAU Dominique, 2014, « Retour critique sur l'ethos », *Langage et société*, n° 149, p. 31-48, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-31.htm>_(consulté le 17 janvier 2020).

MOESCHLER Jacques, 1989, *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès.

MOLINIÉ Georges, 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française.

NÉE Émilie, SITRI Frédérique & VENIARD Marie, 2016, « Les routines, une catégorie pour l'analyse de discours : le cas des rapports éducatifs », *Revue de linguistique et de didactique des langues*, n°53, p. 71-93, disponible sur : <https://journals.openedition.org/lidil/3939>_(consulté le 17 janvier 2020).

NYCKEES Vincent, 1998, *La sémantique*, Paris, Belin.

PAVEAU Marie-Anne, 2006, *Les prédiscours : Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

RIEGEL Marin, PELLAT Jean-Christophe & RIOUL René, [1994] 1998, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.

SEARLE John Rogers, 1985, *L'Intentionnalité : essai de philosophie des états mentaux*, Paris, Minuit.

SEARLE John Rogers, 1979, "A Taxonomy of Illocutionary Acts", *Expression and meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-29.

TARDY Cécile (dir.), 2013, *Entretiens de Monsieur de Voiture et de Monsieur Costar (1654)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Correspondances et mémoires : le Grand Siècle ».

TARDY Cécile, à paraître, « L'échange de louanges dans *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar* », in Cécile Lignereux (dir.), *Formes et rituels de la civilité épistolaire (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres ».

TARDY Cécile, à paraître, « Les paroles rapportées dans la correspondance de Voiture : le dialogisme au cœur de l'énonciation épistolaire », *L'Ouvroir Litt & Arts*, Actes du colloque international « Les discours rapportés en contexte épistolaire (XVI^e-XVII^e siècles) » organisé par Karine Abiven et Cécile Lignereux (4-5 octobre 2017), Équipe RARE-Univ. Grenoble-Alpes.



Quand l'histoire se répète

When the Story Repeats Itself

Vivien BESSIÈRES

CeReS (EA 3648), Université de Limoges, France

vivien.bessieres@unilim.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/256>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.256

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

La répétition dans une histoire est *a priori* mal vue, surtout depuis la modernité esthétique, opposée aux stéréotypes et autres règles de genre forcément répétitives. Cependant, il existe depuis le XIX^e siècle tout un pan populaire (policier, science-fiction, cinéma, bande dessinée, série télévisée), qui reprend à son compte la position classique, plus indulgente vis-à-vis de la répétition. Ce champ de la fiction populaire s'accompagne d'une littérature prescriptive (manuels de scénario, guides d'écriture, conseils d'auteurs), qui se fait souvent le relais de visions simplistes du récit, refusant les *scripts* de la vie quotidienne au profit des notions de *plot* et de crise (ou de quelque autre nom qu'on leur donne), mais qui propose aussi parfois de nouveaux modèles contrevenant à l'intrigue classique comme à l'anti-intrigue moderne, tels que la chronique sérielle, la catharsis post-traumatique ou la « refamiliarisation » – autant de façons complexes d'appréhender la répétition narrative, et non plus seulement comme un bien ou un mal.

Mots-clés : récit, fiction, littérature populaire, arts d'écrire

Abstract

Repetition in a story is *a priori* frowned upon, especially since aesthetic modernity, opposed to stereotypes and other generic, necessarily repetitive, rules. However, since the nineteenth century, a whole popular segment (detective novels, science fiction, cinema, comic strips, TV series), has taken up the classic position, more lenient towards repetition. This field of popular fiction is accompanied by a prescriptive kind of literature (script manuals, writing guides, authors' advice) which - refusing the scripts of everyday life to the benefit of plot and crisis (or whatever name they are given) - often relies on simplistic visions of the narrative, but which also sometimes proposes new models contravening the classical plot as well as the modern anti-plot, models such as the serial chronicle, post-traumatic catharsis or "refamiliarisation" - so many complex ways of apprehending narrative repetition, and no longer judging it as just good or bad.

Keywords: narrative, fiction, popular literature, writing arts

On connaît cette pensée qui ouvre l'ouvrage de Karl Marx sur *Le Dix-huit brumaire de Napoléon Bonaparte* :

Hegel fait remarquer quelque part que, dans l'histoire universelle, les grands faits et les grands personnages se produisent, pour ainsi dire, deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde comme farce. (Marx, [1853] 2001, p. 172)

Je ne compte pas discuter ici de la répétition dans l'Histoire avec un grand H, mais dans l'histoire avec un petit h. Cependant, la phrase de Marx pourrait aussi s'appliquer à cette dernière, tant répéter, imiter un premier récit novateur est *a priori* mal considéré depuis le XIX^e siècle et la modernité esthétique : si ce n'est pas fait exprès, pour parodier volontairement, c'est souvent mal vu, vécu comme une mauvaise « farce ». Ainsi, l'imitation sérieuse, si répandue dans les âges classiques, a pu devenir ensuite un épouvantail théorique du roman moderne, quand bien même elle n'a jamais cessé d'exister dans les faits, que ce soit du côté élitaire, qui a continué à imiter d'autres œuvres autrement, ou, surtout, du côté populaire.

À considérer en effet cette production, dans ses formes romanesques mais aussi bédéiques, filmiques ou sérielles, on pourrait soutenir que la modernité, depuis l'industrialisation qui l'a vue naître au XIX^e siècle, est l'époque où l'on a plus que jamais imité sérieusement d'autres fictions, dans le cadre de nouveaux genres en voie de constitution - une époque classique par excellence, donc, traversée de nombreux classicismes de genre. On peut penser à tous les genres si divers des fictions populaires au sens large, comme, par exemple, le roman d'aventure, le roman sentimental, les multiples sous-genres déclinés par le policier et la science-fiction, ou encore par Hollywood. Les formes sérielles analysées par Matthieu Letourneux dans *Fictions à la chaîne* (2017), depuis les romans-feuilletons du XIX^e siècle jusqu'aux séries actuelles, témoignent particulièrement de cet attachement privilégié à la répétition de figures, de scènes et de *topoi* de genre.

Tout ce versant populaire des arts modernes ressemble en effet plus qu'il n'y paraît à l'esthétique des âges classiques, où les auteurs n'écrivent pas contre les histoires précédentes, en faisant attention à ne pas les répéter, mais au contraire en travaillant à les imiter le mieux possible, à réitérer telle intrigue, tel personnage, tel univers. Anne Jamison (2013) montre bien ainsi dans son analyse du phénomène des *fanfictions* combien elles retrouvent certaines formes anciennes telles que la continuation, par-delà l'impératif romantique d'originalité.

Dans *L'Arbre et la source*, Michel Charles (1985) distinguait les âges classiques de la rhétorique et les âges scolastiques du commentaire, qu'ils soient préclassiques comme au Moyen-Âge ou postclassiques comme de nos jours. En fait, il faudrait peut-être plutôt parler, aujourd'hui, d'une

coexistence des deux âges : dans l'enseignement et les arts anciens¹ autonomisés, ce serait la scolastique qui domine ; dans le marché et les arts nouveaux hétéronomes, ce serait davantage la rhétorique. Autrement dit, c'est plutôt à l'élève, à l'homme cultivé de faire effort vers les textes des arts anciens pour les commenter, mais c'est plutôt au contraire aux auteurs populaires de faire effort vers le lecteur-spectateur pour lui plaire, l'émouvoir, l'instruire.

De plus, comme le dit encore Michel Charles, si le commentaire est le grand genre de la scolastique, c'est le traité qui est celui de l'âge rhétorique. C'est ainsi que dans la modernité, si l'on ne trouve presque plus aucun traité ou art poétique sérieux pour les arts anciens en pleine crise, il en existe au contraire un très grand nombre, la plupart anglophones, pour les fictions populaires, que ce soit sous la forme de manuels de scénario, de guides d'écriture ou de livres de conseils d'écrivains et scénaristes populaires.

Le traité, l'art poétique, le guide, le manuel ont aujourd'hui mauvaise presse à l'école, à l'Université et dans les arts anciens en général : ce sont ces ouvrages qui apprennent à imiter, à répéter le même genre d'histoires et les histoires d'un même genre. Sans chercher à défendre à tout prix la valeur de ces manuels et de la répétition en fiction, j'aimerais cependant ici les réhabiliter en partie – et l'une de concert avec l'autre, comme un ensemble.

Cette littérature prescriptive évolue dans un angle mort de la critique universitaire. Si la poétique moderne a repris de la *Poétique* d'Aristote sa dimension descriptive, elle a plus ou moins laissé de côté le versant prescriptif, assumé justement par ces descendants des arts poétiques que sont les manuels d'écriture. Or, analyser ces poétiques prescriptives avec l'outillage des poétiques descriptives et des disciplines apparentées (narratologie, stylistique, histoire littéraire) revient bien souvent à les discréditer d'avance : leur approche théorique est généralement moins rigoureuse que celle des universitaires car, d'une part, elle n'est pas le fait de chercheurs mais de praticiens du récit (auteurs, éditeurs, lecteurs, *script doctors*) et, d'autre part, elles n'ont pas pour objectif de décrire les récits, mais d'aider à les écrire. Dans la perspective de redonner à l'enseignement des Lettres une dimension créative, artistique, à côté de la seule dimension théorique, scientifique, j'aimerais aborder ce corpus de manière empathique, non pas en tant que juge et critique, mais en tant qu'apprenti praticien épousant en partie sa logique. Et j'espère donc que le lecteur voudra bien me lire avec indulgence pour le caractère plus essayiste que scientifique de cet article.

¹ Par « arts anciens », Tristan Garcia (2008) désigne tous les arts apparus dès la préhistoire (récit, poésie, spectacle vivant, musique, peinture, sculpture, architecture), par opposition aux « arts nouveaux » apparus à partir du XIX^e siècle avec l'industrialisation (photographie, cinéma, bande dessinée, policier, science-fiction, jeux vidéo, séries télévisées).

Il n'existe pas vraiment de cadre théorique pour une telle approche, puisque c'est à peine une approche théorique, et il n'est pas évident pour ce point de vue de trouver sa place dans les Lettres actuelles, de même qu'il n'est pas évident pour un praticien de trouver sa place parmi les théoriciens de l'Université. Comme le rappelle Bernard Lahire dans la *Condition littéraire* (2006, p. 138), le philosophe ésotérique peut vivre de ce qu'il fait, pas le poète hermétique. En Lettres, on en arrive même parfois à la situation cocasse de chercheurs pouvant vivre de l'interprétation d'auteurs qui, eux, ne peuvent pas vivre de leurs propres textes.

1. Crise de la crise

Si l'on feuillette cette littérature prescriptive sur le récit, on trouve deux propositions apparemment contradictoires.

D'un côté, il y a cette propension déjà évoquée à proposer des modèles qui sont comme des recettes à appliquer, à répéter. C'est très bien montré, par exemple, dans l'annexe d'un de ces manuels, *Into the woods* de John Yorke (2013, p. 256), qui répertorie les différents modèles les plus connus parmi les praticiens (qui ne sont pas ceux de la narratologie universitaire) : celui de Syd Field ([1979] 2008) avec ses trois actes (préparation, confrontation, résolution), celui de Christopher Vogler ([1992] 2002) inspiré de Joseph Campbell, avec l'appel de l'aventure, le refus de l'appel, la rencontre du mentor, etc., ou encore celui de John Truby ([2007] 2010) avec ses sept étapes (besoin, problème, désir, adversaire, plan, confrontation, révélation). Par-delà les différences de détail, c'est toujours plus ou moins un même schéma ou *pattern* qui apparaît, avec un moment de perturbation, un moment de mentorat, un moment de descente aux enfers, de retour difficile à la vie quotidienne, etc.

Pour John Yorke et beaucoup d'autres auteurs de manuels, cette répétition d'un même schéma n'est pas un mal : elle révèle simplement que le schéma n'est pas culturel, circonstanciel, mais naturel, universel – voire génétiquement conditionné. C'est comme cela que fonctionnerait la vie et c'est conséquemment comme cela que fonctionnerait la façon dont notre cerveau perçoit, (se) raconte la vie. Pour d'autres critiques et auteurs de la tradition moderne, cette répétition est au contraire la grande ennemie. Ils prouveront par l'exemple qu'il peut exister des histoires qui ne respectent pas un tel schéma.

D'un autre côté, ce que proposent paradoxalement ces modèles, c'est toujours de la non-répétition : ce qu'il y faut respecter avant tout, c'est l'exigence d'au moins un événement singulier qui fasse sortir la vie de ses gonds, qui contrevienne à la répétition des jours. Un récit, un bon récit, c'est quand « ça sort de l'ordinaire », quand les événements ne se répètent pas ou, du moins, quand au

moins un événement ne se répète pas - et qu'il fait basculer l'histoire hors du « train-train de la vie quotidienne ». On aura toujours ce point de bascule, cette crise, quelque nom qu'on lui donne. Par exemple, dans le tableau récapitulatif de John Yorke (*Ibid.*), on trouve les mots : « *inciting incident* » (incident déclencheur), « *departure* » (départ), « *separation* » (séparation), « *call to adventure* » (appel de l'aventure), « *set-up* » (préparation, nœud), « *disturbance* » (perturbation), etc. Christopher Vogler (*Ibid.*) évoque de même l'idée imagée d'un seuil, d'un passage entre le monde ordinaire et un monde extraordinaire. Ce passage peut être très concret dans les histoires de *fantasy* - tel le quai 9 3/4 de Harry Potter ou le placard de Narnia, ou il peut être plus intérieur, psychologique.

La crise délimite finalement deux sortes de récits : un récit initial amoindri, en arrière-plan, itératif, le récit du monde ordinaire, avec ses mêmes actions accomplies chaque jour ; et un récit majuscule, au premier plan, qui commence à l'entrée dans le monde extraordinaire, où chaque événement n'a lieu qu'une fois, puis qui se termine après le retour dans le monde ordinaire. On peut parler de *script* pour le premier type de récit, c'est-à-dire de schème d'actions stéréotypées, répétitives (quelque chose comme un récit à l'imparfait), tout en conservant pour le second la notion d'intrigue véritable, d'un *plot* toujours inédit, exceptionnel (le récit pur, au passé simple).

Bien sûr, les deux propositions des manuels ne sont pas vraiment contradictoires : ce qu'il faut répéter, pour ceux-ci, c'est la façon dont la vie ne se répète pas, la façon dont quelque chose toujours arrive, la façon dont il n'arrive jamais qu'il n'arrive pas quelque chose. Cette idée pourrait sembler juste, mais la modernité va là aussi la remettre en cause. Il peut très bien, pour elle, ne rien arriver. Généralement, même, dans la vie, il arrive très peu de choses. Ainsi, le récit classique, le récit prôné par les manuels, pourra être critiqué à la fois parce qu'il répète toujours le même schéma de l'exception et parce que ce même schéma n'a rien à voir avec la vie réelle, tissée elle de scripts répétitifs plutôt que d'appels incongrus à l'aventure - c'est le reproche d'invraisemblance, d'irréalisme fait à toutes ces littératures de l'imaginaire, toutes ces productions du *romance* classique par opposition au *roman* moderne, réaliste.

Les exemples d'anti-intrigue moderne sont multiples, mais on peut penser à un de ses grands pionniers comme Flaubert, qui représente bien ces vies prises dans la toile des scripts, des stéréotypes, des idées reçues que l'on (se) répète. Comme l'a bien montré Jean-Louis Dufays dans *Stéréotype et lecture* (1994), la critique moderne des stéréotypes va de pair avec la critique de la répétition et de l'intrigue classique. On déplore que la vie, la société ne soit bien souvent qu'un ensemble de scripts, et en même temps, c'est justement cela que l'on va représenter, pour le condamner : l'ensemble des scripts. La perspective est renversée : la forme de la fiction sera nouvelle, exceptionnelle, non répétitive, dans le but de rendre compte d'un fond malheureusement bien trop répétitif - le morne fond de la vie réelle, de la nouvelle vie bourgeoise. Le risque, dès lors,

n'est plus celui du stéréotype ou de l'in vraisemblance, mais celui de l'ennui du lecteur lui-même, de la trop grande complexité formelle - et de l'élaboration progressive d'un nouveau stéréotype inversé, où il ne s'agirait plus de raconter pour s'évader mais d'enregistrer le réel pour le critiquer.

Raphaël Baroni montre bien ce discrédit de l'intrigue classique dans plusieurs de ses essais et articles. Dans « L'intrigue est-elle populaire ? » (2011, p. 73), notamment, il cite en ce sens un passage de la *Nausée* de Sartre : « Il faut choisir : vivre ou raconter. Quand on vit, il n'arrive rien. Il n'y a jamais de commencements. » Or, cette œuvre emblématique de la modernité est justement un de ces romans anti-romanesques, qui contreviennent au schéma répétitif de l'exception. Sartre ne raconte presque plus puisqu'il raconte une de ces vies où il n'arrive rien, pas d'événement extraordinaire brisant la glace de la répétition. Et la phrase citée semble bien résumer un certain point de vue moderne : d'un côté, la vie n'est pas narrative, mais répétitive ; de l'autre, le récit, le récit classique, n'est pas la vraie vie, il la fausse, la dramatise, la narrativise au lieu de la répéter, de la représenter réellement.

2. Scénarios de sortie de crise

Alors, bien sûr, un grand nombre de récits, qu'ils soient classiques ou modernes, ne vérifient pas l'opposition entre ces deux modèles narratifs de la répétition. Souvent, même, les récits les plus intéressants, ceux qui ont le mieux tenu l'épreuve du temps et des lectures successives, marchent en funambules sur le fil qui sépare ces deux conceptions. Pour reprendre Flaubert, par exemple, son rêve d'un « roman sur rien » ne se réalise heureusement qu'à moitié dans *Madame Bovary* ou *l'Éducation sentimentale*, tant il s'y passe quand même beaucoup de choses, tant le fantôme du schéma classique continue à hanter ses intrigues, à se répéter en sourdine.

Surtout, il semble bien que le mur entre les deux conceptions se fissure de plus en plus aujourd'hui, après un siècle de guerre froide. En tout cas, du côté de la fiction populaire et de la littérature prescriptive qui la cautionne, il me semble reconnaître trois nouvelles approches à l'œuvre, trois « scénarios de sortie de crise », pourrait-on dire, ou bien de sortie de *script*, c'est-à-dire trois façons de sortir du schéma répétitif de la crise ou de l'anti-schéma du script - toutes plus ou moins adossées à de nouvelles découvertes dans le domaine des sciences humaines ou cognitives.

2.1. La chronique sérielle

Le premier scénario est surtout exemplifié par les nouvelles formes sérielles. On peut l'appeler le scénario de la « chronique ». Il est bien développé dans *L'Art des séries télé* de Vincent Colonna, en particulier le tome 2 (2015), quasi-manuel à usage des praticiens autant que des théoriciens. L'auteur s'interroge sur la spécificité de chefs-d'œuvre désormais reconnus de ce nouvel art, comme *Twin*

Peaks, *Six Feet Under* ou *The Wire*. Reprenant une opposition de Bazin entre cinéma de l'image (tel Hollywood) et cinéma du réel (tel le néoréalisme), il situe ces dernières séries du côté de l'attention au réel, de la chronique, contre le primat de l'image, du spectacle, de l'action. Dans *Six Feet Under*, par exemple, une bonne moitié des scènes ne sont pas indispensables, ne font pas avancer l'action ; et même, beaucoup de dialogues sont seulement phatiques, selon la notion de Malinowski (réaffirmation répétée d'un statut).

Envisagée ainsi, la chronique n'est ni le *plot* classique ni le *script* moderne, c'est un entre-deux, où la vie au jour le jour devient elle-même digne de récit, même si elle ne représente pas de crise fondamentale, de point de bascule, ou qu'aucune de ces petites crises n'est jamais définitive. Un autre auteur réputé de manuel, Robert McKee ([1997] 2001), opposait un peu dans le même sens non pas deux intrigues, mais trois : « *archplot* », qui correspond à l'intrigue classique (causalité, temps linéaire, conflit externe, héros unique et actif, fin fermée), « *antiplot* », qui correspond à l'anti-intrigue moderne (coïncidence, temps non linéaire, réalité incons(is)tante) et « *miniplot* », qui semble bien correspondre à cette idée de chronique : il y a toujours du conflit, comme dans l'intrigue classique, mais il est interne, psychologique, il concerne un savoir plutôt qu'un faire, les héros sont multiples, et parfois même passifs, et les dénouements sont toujours provisoires, aptes à se défaire et se refaire autrement, comme le suppose toute série à fin ouverte.

Au même moment où ces séries voyaient le jour, on s'est rendu compte en psychologie que le flux des expériences vécues n'était pas opposé à la narration, mais d'emblée narrativisé. Même l'événement le plus banal fait l'objet d'une mise en récit inconsciente et immédiate. C'est ce que fait bien apparaître l'expérience de la main dans l'eau mise au point par Daniel Kahneman (2011) : si on plonge la main une minute dans de l'eau à 14 degrés (provoquant une sensation désagréable de froid) et si on la plonge une minute dans de l'eau à 14 degrés puis trente secondes dans de l'eau à 15 degrés (presque aussi froide, donc), 80 % des personnes testées préfèrent la seconde expérience, pourtant *a priori* plus douloureuse en termes quantitatifs ! C'est que ma façon de vivre une expérience n'est pas d'abord rationnelle, quantitative, mais narrative, qualitative : je préfère la seconde expérience parce qu'elle se présente sous la forme d'une histoire avec *happy end*, d'une tension suivie d'une détente (Daniel Kahneman parle de *peak/end rule*, « règle sommet/fin »). C'est ce qui expliquerait peut-être le paradoxe dit de la tragédie ou de l'horreur - ce plaisir que l'on prend à se faire peur (voir Livet, 2015) : une émotion narrative, même négative, une tension suivie d'une détente, c'est toujours mieux que rien, que le calme plat du script.

2.2. La catharsis post-traumatique

Un deuxième scénario possible de sortie de crise me semble pouvoir être représenté par le renouveau de la notion de catharsis en fiction populaire - et avant tout, forcément, dans les domaines de l'horreur et du *thriller*. Là aussi, de la répétition est à l'œuvre, car il s'agit toujours, pour l'auteur comme pour le lecteur, de se confronter à ses propres démons, c'est-à-dire de répéter une de nos peurs en la représentant dans la fiction, comme pour l'objectiver, s'en défaire, l'extirper de sa tête. Par exemple, Ray Bradbury, pour prendre le domaine de l'horreur, évoque, dans un recueil d'articles et de conseils sur sa propre pratique, sa peur enfantine de la « Chose en haut de l'escalier », quand il devait se rendre la nuit aux toilettes (Bradbury, [1986] 2016). Il se résolvait à y monter, mais redescendait ensuite en hurlant. Et la même scène se répétait, de nuit en nuit, jusqu'à ce que son père glisse un pot de chambre sous son lit. « Aujourd'hui encore, alors que bien du temps a passé, la Chose se tient toujours en haut de l'escalier, et elle attend » (*Ibid.*, p. 41). La nouvelle « L'Escalier » en résultera - tentative de dompter la Chose en la couchant sur le papier, de briser le cycle des peurs répétitives en le répétant, une dernière fois, dans la fiction.

De même, Patricia Highsmith, grande pionnière du *thriller*, conseille dans son manuel sur *l'Art du suspense* ([1966] 1988, p. 26-37) la tenue d'un carnet de notes pour consigner les moments d'émotion forte - c'est cette prise en compte (et en conte) qui initiera l'écrivain à « l'école de l'écriture personnelle » (imitation de son propre vécu), contre « l'école de l'artifice » (imitation formelle, intertextuelle). La romancière évoque une de ces expériences émotionnelles nourricières quand, détestant les gens qui font trop de bruit, elle n'a jamais osé cependant réprimander les gamins qui chahutaient sur l'escalier de secours à deux mètres de sa fenêtre. Ils lui faisaient peur. Elle a imaginé alors la nouvelle « Les Barbares », à propos d'un architecte qui envoie une pierre sur un joueur de football américain qui faisait toujours trop de bruit en s'entraînant en bas de chez lui : le joueur meurt de sa blessure et l'angoisse de l'architecte pour cacher (ou non) son crime peut commencer.

On trouverait des développements similaires dans certains guides d'écriture *via* notamment la pratique souvent préconisée du *show, don't tell* (« montrer plutôt que dire », « exprimer plutôt que signifier »). Dans *The Emotional Craft of Fiction* (2016, p. 105-108), Donal Maass donne comme exemple d'épisode cathartique cette scène du *Joyland* de Stephen King où le jeune héros, Devin, qui vient de connaître un premier vrai chagrin d'amour, se retrouve employé dans un parc d'attractions et se lance dans une danse de Hokey Pokey pour les enfants de la garderie du parc : il passe toutes ses chaudes journées d'été dans le costume étouffant du chien Howie, la mascotte du parc, mais en se mettant à danser devant les enfants, il oublie soudain la chaleur, l'inconfort - et même la fille qui a rompu avec lui. Arrêtant le temps de l'intrigue, l'instant cathartique en passe ici par une souffrance

sublimée, liée *in fine* à ce qu'il faut bien appeler, sans jugement de valeur, une œuvre d'art (ici une danse, aussi simple et ridicule soit-elle).

On retrouve bien, dans ces trois cas, la théorie du *make-believe* (« faire-semblant ») développée par Kendall Walton (1990) : quand un parent fait le loup, l'enfant éprouve certes de la peur au niveau somatique (accélération du rythme cardiaque, tension musculaire, tremblement), mais pas au niveau cognitif - il ne croit pas que le danger soit réel. Il en résulte des quasi-émotions, des émotions vécues à distance, qui préparent l'enfant à mieux domestiquer celles de la vie réelle, à en prendre le contrôle sans les subir. Il s'agirait donc en fiction de rejouer, répéter certaines scènes, comme dans une « répétition générale » au théâtre, à la fois pour domestiquer les expériences passées (éventuellement traumatiques) et pour se préparer à celles du futur. Ici, la fiction populaire a, pour ainsi dire, raison d'être invraisemblable : elle n'est pas là pour coller au réel, mais au contraire pour donner les moyens de s'en décoller ; il ne s'agit pas seulement de divertissement, mais d'évasion, au sens fort du terme : on s'évade du réel comme on s'évaderait de prison, et non pas simplement pour se voiler la face.

À lire ce que disent les manuels de cette notion, ce qui change, semble-t-il, par rapport à la *catharsis* tragique classique, c'est la mise en avant, sur le devant de la scène, de la notion de traumatisme. Le psychiatre Bessel van der Kolk, un des pères du diagnostic de trouble de stress post-traumatique ([2014] 2018), décrit le traumatisme comme cet événement dramatique qui fait passer du *script* au *plot*, mais qui se répète ensuite en pensées comme en actes, *ad libitum*. C'est comme si le *plot*, l'événement dramatique, traumatique, devenait lui-même un *script* de la vie quotidienne, soit que la personne traumatisée revive l'événement intérieurement, par flashes, cauchemars et hallucinations, soit qu'elle le revive extérieurement, en provoquant, de manière plus ou moins involontaire, de nouveaux événements qui ressemblent à l'ancien - ce que Freud appelait la pulsion de répétition et que Bessel van der Kolk explique par le besoin compulsif de se remettre en condition du traumatisme pour essayer, vainement, de lui donner du sens, de réintégrer les réactions somatiques extrêmes dans des schèmes cognitifs pré-existants. Dès lors, ce *plot* devenu *script* est sans espoir de dénouement, si ce n'est, peut-être, *via* un second événement, l'événement cathartique, qui peut consister en une réappropriation et distanciation, par la fiction et les arts en général, du traumatisme.

Cette nouvelle (interprétation de la) catharsis n'est plus tellement allopathique et morale, comme dans l'approche classique du contre-modèle fictionnel, ni non plus homéopathique et préventive, comme dans l'approche freudienne moderne, où je ferais par procuration, dans la fiction, ce que je risquerais de faire sinon dans la réalité, mais plutôt empathique et curative : j'apprends à vivre, comprendre et distancier mes émotions par le biais de la fiction (voir Destrée, 2011, et Marx, 2015).

Dans *Réparer le monde* d'Alexandre Gefen (2017), cette dimension réparatrice apparaît ainsi comme un des paradigmes centraux de la fiction contemporaine, loin de l'idéal intransitif de la modernité.

2.3. La « refamiliarisation »

Non seulement la fiction populaire, en particulier dans ce qu'il est convenu d'appeler les littératures de l'imaginaire, nous prépare parfois à l'extraordinaire plutôt qu'elle ne nous duperait, mais, et c'est un troisième scénario de sortie de crise possible, elle peut nous « refamiliariser » avec ce nouveau monde extraordinaire, qu'il soit pire ou meilleur que le nôtre : elle nous apprend à y vivre, elle crée une nouvelle familiarité avec d'autres manières de vivre, d'autres modes d'existence. C'est ainsi que le grand scénariste de bande dessinée Alan Moore (2003) dit, dans son fascicule de conseils pratiques :

C'est seulement quand on aime les choses qu'on les voit réellement, vraiment dans leur aspect le plus clair et parfait ; qu'on les connaît vraiment. Et si tu veux écrire sur quelque chose, alors tu dois le connaître, le comprendre aussi complètement que possible. L'aimer, même si ce n'est pas du tout aimable. Surtout si ce n'est pas aimable. [...] Immerge-toi dans le moins désirable des éléments et nage². (*Ibid.*, p. 47)

L'immersion fictionnelle, souvent décriée par les tenants de l'anti-intrigue moderne, a lieu ici en eaux froides, troubles - et non dans un lagon de carte postale qui nous ferait oublier tous nos soucis. On pense au *tô pathêi mathos* d'Eschyle³ (« comprendre par l'épreuve »).

Dans son manuel *Écriture*, Stephen King ([2000] 2003) invite aussi à ne pas mépriser les personnages les plus monstrueux, à faire preuve d'empathie même pour eux, surtout pour eux. Il donne l'exemple d'Annie Wilkes dans son roman *Misery* :

Nous la voyons avec inquiétude changer d'humeur, mais je me suis efforcé de ne jamais le dire tout de go dans des phrases comme : « Annie paraissait déprimée et peut-être même suicidaire, ce jour-là » ou « Annie paraissait particulièrement de bonne humeur ». Si je suis obligé de vous le dire, j'ai perdu. Si, en revanche, je suis capable de vous montrer une femme silencieuse, aux cheveux sales, qui se bourre compulsivement de gâteaux et de bonbons, c'est vous qui en tirez la conclusion qu'Annie est dans un moment dépressif du cycle maniaco-dépressif, et j'ai gagné. Et si je parviens, de façon fugace, à vous faire voir le monde par les yeux d'Annie Wilkes, autrement dit à vous faire comprendre sa

² « *It's only when we love things that we really, truly see them in their most lucid and perfect aspect; that we truly know them. And if you want to write about something, then you must know it, must understand it as fully as possible. Must love it, even if it is unlovable. Particularly if it is unlovable. [...] Immerse yourself in the least desirable element and swim.* » Nous traduisons.

³ Eschyle, *Agamemnon*, 176.

folie, il se peut alors que vous sympathisiez avec elle ou même que vous vous identifiez à elle (*Ibid.*, p. 227).

On trouverait des développements similaires dans certains guides d'écriture *via* notamment la pratique déjà mentionnée du *show, don't tell*. Cette empathie est permise, on le voit, par une exposition répétée aux personnages, *via* le point de vue interne et les psycho-récits. Elle n'aurait pas lieu s'il s'agissait seulement de les décrire de l'extérieur, en en passant par le sens seul plutôt que par les sens.

Dans ces deux premiers cas, la refamiliarisation a lieu *via* la catharsis horrifique : le monde extraordinaire est un monde encore pire que le nôtre, encore plus désenchanté, avec lequel l'auteur et le lecteur se familiarisent pour mieux se préparer au monde réel. Mais c'est un cas particulier d'une refamiliarisation plus globale avec tout monde autre, quel qu'il soit. Et elle n'en passe pas par le seul point de vue interne : encore faut-il que ce point de vue soit répété pour que l'empathie devienne attachement sur la durée, véritable familiarité.

On évoque souvent, pour les fictions populaires et leurs intrigues classiques fondées sur le suspense, les émotions intenses qu'elles procurent, mais il y a aussi le plaisir de retrouver jour après jour les mêmes personnages, le même univers, voire la même intrigue - une sorte de plaisir inverse tel qu'on le retrouve chez les enfants qui regardent encore et encore le même film, comme pour se vacciner de telle ou telle émotion trop forte, la domestiquer, la « désintensifier ».

Dans *La Tension narrative*, Raphaël Baroni (2007, p. 279-295) distingue ainsi le suspense habituel, qui relève somme toute de l'intensité, et le suspense paradoxal, ou ce qu'il nomme le « rappel » - ce plaisir réitéré que l'on ressent paradoxalement à la relecture d'une œuvre à suspense. Dans le cas de la relecture, la répétition est massive, puisque mis à part les circonstances de la lecture et l'état d'esprit du lecteur, le contenu lui est le même, mais il semble possible d'étendre ce plaisir du rappel à d'autres répétitions narratives moins radicales, portant sur les personnages, l'univers, l'intrigue.

Ainsi, dans le cas du suspense habituel, le plaisir serait fondé sur une ignorance, un savoir contrarié - créant de la peur et, peut-on ajouter, une intensité qui va en s'affaiblissant au fil des relectures d'une même œuvre ou des lectures d'œuvres répétitives ; dans le cas du suspense paradoxal, le plaisir serait fondé sur une émotion continuée, une empathie pour les personnages - issue de (et aboutissant à) une familiarité qui augmenterait même plutôt qu'elle ne diminuerait au fil de la lecture au long cours d'une saga, par exemple, ou de la lecture d'œuvres sérielles au contenu proche, ou encore de la relecture d'une même œuvre.

Par-delà la « défamiliarisation » chère à la position moderne⁴, par-delà son apologie de l'intensité, bien mise en évidence par Tristan Garcia dans *La Vie intense* (2016), il s'agirait alors de retrouver un peu de familiarité, mais avec un autre monde que le nôtre. Ainsi, la répétition ne serait plus celle du même, mais de l'autre, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Bibliographie

BARONI Raphaël, 2007, *La Tension narrative*, Paris, Seuil.

BARONI Raphaël, 2011, « L'intrigue est-elle populaire ? », *Fictions populaires*, Paris, Classiques Garnier, p. 63-82.

BRADBURY Ray, [1986] 2016, « Courir vite, et puis ne plus bouger, ou, la chose en haut de l'escalier, ou, nouveaux fantômes pour vieux souvenirs », *Le Zen dans l'art de l'écriture, Essais sur la créativité*, trad. Bertrand Augier, Paris, Antigone14, p. 25-41.

CHARLES Michel, 1985, *L'Arbre et la source*, Paris, Seuil.

CHKLOVSKI Viktor, [1917] 2018, *L'Art comme procédé*, trad. Régis Gayraud, Paris, Allia.

COLONNA Vincent, 2015, *L'Art des séries télé. 2, L'adieu à la morale*, Paris, Payot.

DESTRÉE Pierre, 2011, « La purgation des interprétations : condition et enjeux de la catharsis poétique chez Aristote », in Jean-Charles Darmon (dir.), *Littérature et thérapeutique des passions. La catharsis en question*, Paris, Hermann Éditeurs, p. 13-35.

DUFAYS Jean-Louis, 1994, *Stéréotype et lecture*, Liège, P. Mardaga.

FIELD Syd, [1979] 2008, *Scénario : les bases de la narration cinématographique*, trad. Nadia Eddaïra, Paris, Dixit.

GARCIA Tristan, 2008, *Arts anciens, arts nouveaux. Les formes de nos représentations de l'invention de la photographie à aujourd'hui*, 2 tomes, Thèse : Philosophie, Université de Picardie.

GARCIA Tristan, 2016, *La Vie intense : une obsession moderne*, Paris, Autrement.

GEFEN Alexandre, 2017, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti.

HIGHSMITH Patricia, [1966] 1988, *L'Art du suspense. Mode d'emploi*, trad. Anne Damour, Paris, Calmann-Lévy.

JAMISON Anne, 2013, *Fic: Why Fanfiction is Taking Over the World*, Dallas, Smart Pop.

⁴ Selon la célèbre théorie de Viktor Chklovski dans *L'art comme procédé* (Chklovski, [1917] 2018).

KAHNEMAN Daniel, [2011] 2012, *Système 1 – système 2 : les deux vitesses de la pensée*, trad. Raymond Clarinard, Paris, Flammarion.

KING Stephen, [2000] 2003, *Écriture. Mémoire d'un métier*, trad. William Olivier Desmond, Paris, Albin Michel / Librairie Générale Française.

LAHIRE Bernard, 2006, *La Condition littéraire*, Paris, La Découverte.

LETOURNEUX Matthieu, 2017, *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Seuil.

LIVET Pierre, 2015, « Négatives (paradoxe des émotions) » [notice], in Mathilde Bernard, Alexandre Gefen & Carole Talon-Hugon (dir.), *Dictionnaire Arts et émotions*, Paris, Armand Colin, p. 274.

MAASS Donald, 2016, *The Emotional Craft of Fiction*, Cincinnati, Writer's Digest Books.

MARX Karl, [1853] 2001, *Le Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*, trad. Léon Rémy et Jules Molitor, Paris, La Table Ronde.

MARX William, 2015, « Catharsis » [notice], in Mathilde Bernard, Alexandre Gefen & Carole Talon-Hugon (dir.), *Dictionnaire Arts et émotions*, Paris, Armand Colin, p. 67.

MCKEE Robert, [1997] 2001, *Story*, trad. Brigitte Gauthier, Paris, Dixit.

MOORE Alan, 2003, *Alan Moore's Writing for Comics*, New York, Avatar Press.

TRUBY John, [2007] 2010, *Anatomie du scénario : cinéma, littérature, séries télé*, trad. Muriel Levet, Paris, Nouveau Monde Éditions.

VAN DER KOLK Bessel, [2014] 2018, *Le Corps n'oublie rien*, trad. Aline Weill, Paris, Albin Michel.

VOGLER Christopher, [1992] 2002, *Le Guide du scénariste : la force d'inspiration des mythes pour l'écriture cinématographique et romanesque*, trad. Francine Atoch, Paris, Dixit.

WALTON Kendall L., 1990, *Mimesis as Make-believe: on the foundations of the representational arts*, Cambridge (MA), Harvard University Press.

YORKE John, 2013, *Into the woods*, London, Penguin Books.



Traduire la répétition : le cas des traductions françaises d'une nouvelle d'Anna Maria Ortese, *Inglese a Roma*

Translating Repetition : the Case of French Translations of *Inglese a Roma*, a Short Story by Anna Maria Ortese

Cristina VIGNALI-DE POLI

Laboratoire LLSETI (EA 3706), Université Savoie Mont Blanc, France

cristina.vignali-de-poli@univ-smb.fr

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/169>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.169

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

Anna Maria Ortese (1914-1998), aujourd'hui reconnue comme l'une des écrivaines italiennes les plus importantes du siècle dernier, a produit une œuvre en prose presque totalement traduite en français. Nous nous proposons d'analyser le seul cas authentique de double traduction en français d'un récit ortésien, *Inglese a Roma*, publié en 1961, en nous focalisant sur la manière dont les deux traducteurs respectifs ont traité les cas de répétitions présents dans le texte de départ, des cas que l'analyse traductologique fait ressortir, permettant ainsi de mettre au jour toute la subtilité d'écriture déployée par Ortese dans cette nouvelle.

Mots-clés : Ortese, répétitions, nouvelle, *Inglese a Roma*

Abstract

Anna Maria Ortese (1914-1998) is now regarded as one of the most important Italian writers of the XXth century. She wrote many prose works, most of which have been translated into French. Our objective here is to analyse the sole authentic case of double translation into French of Ortese's narration, *Inglese a Roma*, published in 1961. We will focus on the way in which the two translators treated the cases of repetitions present in the initial text. These are cases that translational analysis brings out, thus allowing the unveiling of all the subtlety of writing deployed by Ortese in this short story.

Keywords: Ortese, repetitions, short story, *Inglese a Roma*

Notice-bio-bibliographique en français :

Docteur en Études italiennes, avec une thèse portant sur la traduction de l'œuvre en prose de Dino Buzzati, Cristina Vignali est actuellement Maître de conférences HDR à l'Université Savoie Mont Blanc de Chambéry. Ses recherches portent d'une part sur la perception du monde contemporain chez des écrivains, dramaturges et cinéastes des XX^e et XXI^e siècles (Dino Buzzati, Guido Morselli, Erri De Luca, Dario Fo, Edoardo Nesi, Liliana Cavani, Marco Tullio Giordana, Anna Maria Ortese), d'autre part sur l'étude du texte littéraire en traduction.

Notice-bio-bibliographique en anglais :

Cristina Vignali holds a PhD in Italian language studies, and has completed a doctoral thesis on the translation of Dino Buzzati's prose works. She is currently a senior lecturer at the University Savoie Mont Blanc in Chambéry, France. Her research pertains, on the one hand, to the perception of the modern world depicted by the XXth and XXIst centuries' writers, dramatists, and film directors (Dino Buzzati, Guido Morselli, Erri De Luca, Dario Fo, Edoardo Nesi, Liliana Cavani, Marco Tullio Giordana, Anna Maria Ortese), and, on the other hand, to the translation of literature.

Il nous semble important, en introduction, de préciser brièvement qui était Anna Maria Ortese, de préciser tout aussi brièvement dans quel contexte elle a écrit *Inglese a Roma* et de présenter le contenu même de la nouvelle : ces éléments permettront une meilleure appréhension du texte de départ et par conséquent une meilleure appréciation critique de la manière dont les deux traducteurs français ont traduit plusieurs cas de répétition qui participent de la finesse stylistique du récit. Comme on le montrera, les deux traducteurs ont souvent cédé malgré eux à une des formes de « tétatologie » indiquées par Meschonnic, plus particulièrement, dans notre cas, celle de la « non-concordance » qui se produit « quand une même unité de sens [dans le texte de départ] est rendue par plusieurs [dans le texte d'arrivée], en défigurant le rythme sémantique » (Meschonnic, 1999, p. 27). Or, comme l'a bien souligné Meschonnic, le non-respect des concordances dans une traduction peut aboutir dans des cas extrêmes à une disparition de la « poésie du texte » : « La concordance est rythmique et prosodique. Elle est la cohérence même du texte. Là où elle disparaît, la poésie du texte disparaît. Quelques rencontres heureuses, mais ponctuelles, au milieu d'un désastre ne suffisent pas à la retrouver » (Meschonnic, 1999, p. 203).

Anna Maria Ortese et le choix de la nouvelle *Inglese a Roma*

Anna Maria Ortese (1914-1998) est maintenant un grand nom de la littérature italienne. Le retentissement qu'avait connu son premier recueil de nouvelles, *Angelici dolori*, en 1937, les prestigieux prix qui avaient couronné *Il mare non bagna Napoli* (prix Viareggio en 1953, année de sa parution) ainsi que le roman *Poveri e semplici* (prix Strega, en 1967), la qualité reconnue de son premier roman, *L'Iguana* (1965), véritable chef-d'œuvre salué par Elsa Morante, n'avaient cependant pas suffi pour que la critique la reconnaisse pour ce qu'elle est : l'une des grandes figures littéraires du XX^e siècle italien. Il faudra attendre la fin des années quatre-vingt et surtout la publication de son avant-dernier roman, *Il cardillo addolorato* en 1993, qui obtient un franc succès, pour que son statut de grande écrivaine soit unanimement reconnu.

Hormis le premier recueil de 1937, presque toute l'œuvre narrative d'Ortese a été traduite en français. Il existe toutefois très peu de cas de retraductions. Le seul cas de double traduction intégrale concerne la nouvelle *Inglese a Roma*, écrite très probablement l'année même où elle est publiée, en revue, en 1961, puis republiée dans le recueil de 1987, *Estivi terrori*. Bernard Simeone, en 1990, et Claude Schmitt, quatorze ans plus tard, en 2004, ont en effet traduit une version identique de la nouvelle, celle de 1987. L'étude des deux traductions fait apparaître la difficulté des traducteurs à saisir toute la finesse du récit, notamment celle qui amène l'écrivaine à proposer des répétitions lexicales dans un même passage ou dans l'espace de la nouvelle. Ortese a une maîtrise de son écriture qui est impressionnante et aucun détail de ses textes en prose n'est le fruit d'un

réflexe mécanique. Elle choisit des styles d'écriture radicalement différents d'une œuvre à l'autre, passant aisément du réalisme expressionniste du recueil de nouvelles *Il mare non bagna Napoli* à l'écriture épurée du roman *Poveri e semplici* (commencé à l'hiver 1960), au style très soutenu et archaïsant de *L'Iguana*, au langage libre de toute convention grammaticale et fortement métaphorique de son roman de 1975, *Il porto di Toledo*. Ces rappels visent à souligner le fait que le style *d'Inglese a Roma*, en apparence descriptif et sans effet littéraire marqué, n'échappe pas à la règle d'une écrivaine qui adopte un type d'écriture à chaque fois spécifique et renouvelé.

Quelques mots sur la trame de la nouvelle sont nécessaires avant de procéder à l'analyse des traductions. *Inglese a Roma* raconte un voyage de la narratrice autodiégétique à Rome pour y trouver un appartement. Après avoir évoqué son dialogue avec un homme de chambre, un certain Cesare, dans l'hôtel où elle séjourne, la narratrice rend compte de sa rencontre avec monsieur Lake, un Anglais étrange, ancien gérant de chambres meublées, qui vit maintenant de ses traductions, en compagnie d'une poule et d'une chèvre qu'on lui avait offertes pour Pâques et qu'il a refusé de tuer et de cuisiner. La joie de vivre et le détachement de monsieur Lake, et surtout le respect de la vie animale qu'il manifeste, sont pour la narratrice un motif d'espérance, « *speranza* » étant le terme qui clôt le récit. Cet espoir est en lien avec la vision du monde antispéciste qui deviendra, après le désenchantement du communisme chez l'écrivaine à la fin des années cinquante, l'un des principaux axes idéologiques autour duquel se développera désormais son oeuvre.¹

Notre étude traductologique portera principalement sur la seconde partie de la nouvelle, partie qui nous paraît plus significative pour l'analyse des traductions en lien avec le phénomène de la répétition dans le texte de départ.

La première rencontre – les répétitions et leurs (non-)traductions

Dans l'hôtel romain où elle se rend, la narratrice est fortement intriguée par sa chambre et surtout par l'homme de chambre qui vient lui apporter du café, un certain « Cesare A. » Le choc que ce personnage provoque en elle tient sans doute au contraste entre l'apparent désir de servir qu'il exprime et l'attitude hautaine qu'il montre avant de quitter la chambre d'hôtel. Les considérations initiales de la narratrice concernant Cesare portent justement sur l'observation et l'interprétation de son apparence :

[1] *Avvertivo, frattanto, il frastuono singolare che fanno le carrozze in una vecchia strada pavimentata con ciottoli, di una capitale asiatica, e questo contribuiva a rendere più acuta la mia attenzione, non alle risposte del cameriere, il cui nome era Cesare A., ma alla sua **figura** e all'ambiente dove il colloquio avveniva. Una **figura** d'uomo tra i cinquanta e i sessanta, piuttosto **appiattita** e ricurva, con ampie spalle*

1 C'est dans cette perspective idéologique qu'elle écrira, au début des années soixante, *L'Iguana*, roman dont le principal personnage est une femme-iguane.

e lunghe braccia che non aggiungevano nulla alla sua avvenenza, posto che ne avesse, ma piuttosto si identificavano in quel suo lungo mestiere di servire e osservare, senza mai trarre da ciò una qualunque conclusione, solo mance di diversa misura, e ciò si capiva dalla sua faccia come appesantita nella parte bassa, e dallo sguardo fosco e vagamente pensieroso, come di uno che vada nella vita senza ricordare più il proprio nome, né la felicità che era in partenza, e i propositi. (Ortese, 1961, p. 19)

Le bruit de la rue pousse la narratrice à prêter plus d'attention à la silhouette de l'homme de chambre qu'à ses paroles, ce que suggère la répétition du mot « figura » (littéralement « figure », « silhouette »). La répétition permet de souligner l'importance que revêt l'observation de l'apparence physique de l'homme, observation qui renseigne la narratrice sur l'être même de cet individu. La répétition de « figura » tend par ailleurs à ralentir le rythme de la narration, qui se focalise dans un premier temps sur le personnage, puis dans un deuxième temps sur la description de son environnement, selon le schéma annoncé par la narratrice elle-même (« *questo contribuiva a rendere più acuta la mia attenzione [...] alla sua figura e all'ambiente* »). Lors de sa description de Cesare, elle dresse le portrait d'un valet dont le corps a été façonné (ou défait) par le travail : sa silhouette en est « *appiattita e ricurva* », aplatie et voûtée sous son poids. Il sert les clients depuis très longtemps (« *lungo mestiere di servire e osservare* »). La durée de cette pratique semble avoir déformé les traits somatiques de Cesare, aux bras « longs » (« *lunghe braccia* ») et au visage « comme alourdi dans sa partie basse » (« *sua faccia come appesantita nella parte bassa* »). On notera que le choix de l'adjectif « *bassa* » est bien moins courant en italien que l'adjectif comparatif « *inferiore* » pour connoter une partie du visage, ce qui contribue à mettre l'accent sur l'image d'un homme alourdi par sa servitude et métaphoriquement entraîné vers le bas. Ce travail de longue haleine semble avoir touché également les capacités intellectuelles de l'homme de chambre, réduites à la perception des pourboires plus ou moins alléchants, « *solo mance di diversa misura* ». Ce dernier syntagme, loin d'être anodin, participe de la mise en place d'un contraste entre le prénom du personnage, « Cesare », qui rappelle l'homme politique et militaire romain que l'on connaît, et sa servilité mesquine. Cesare donne l'impression d'être un individu quelconque (« *uno* ») qui traverse la vie sans se souvenir de son propre nom (« *senza ricordare più il proprio nome* »). La narratrice emploie dans la similitude le pronom indéfini « *uno* » (« *come di uno che vada nella vita* ») ; le choix de ce pronom italien tend à avoir un effet péjoratif pour la personne qui est désignée ainsi (au contraire d'une tournure comme « *come di una persona che* »). Le mot « *misura* » contenu dans le syntagme « *solo mance di diversa misura* », suggérant par ailleurs la capacité de Cesare à peser ces pourboires, jette un pont vers le dévoilement de la nature la plus secrète de ce serviteur.

Le premier et le second traducteur réagissent de façon différente face à la plupart des éléments que nous venons de souligner dans ce passage, par lesquels la narratrice construit le portrait physique de Cesare, brochant en même temps son portrait moral. Nous nous focaliserons ici sur les cas de répétition lexicale :

[1a] En même temps, je percevais un fracas singulier, semblable à celui des fiacres dans une vieille rue pavée de cailloux d'une capitale asiatique, et cela contribuait à aiguïser l'attention que je portais non pas aux réponses du garçon, dont le nom était Cesare A., mais à sa **silhouette** et à l'atmosphère dans laquelle avait lieu la conversation. Une **silhouette** d'homme entre cinquante et soixante ans, **plutôt mince** et voûtée, avec de larges épaules et de **longs bras** qui n'ajoutaient rien à son charme, à supposer qu'il en eût un, mais s'identifiaient plutôt à **ce métier, pratiqué depuis longtemps**, de servir et d'observer, sans jamais en tirer la moindre conclusion, simplement des pourboires d'un montant variable : tout cela se comprenait à **son visage comme alourdi** dans sa partie inférieure, à son regard voilé, vaguement songeur, comme d'un homme qui avancerait dans la vie sans se souvenir de son propre nom, ni du bonheur qui se trouvait au départ, ni de ses résolutions. (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 85)

[1b] Je percevais, dans ce temps, le curieux vacarme que font les voitures dans une vieille rue pavée de cailloux d'une quelconque métropole asiatique, et cela contribuait à rendre mon attention plus aiguë, non pas aux réponses du garçon, dont le nom était Cesare A., mais à **son air** et au lieu où se déroulait notre conversation. **C'était un homme** entre cinquante et soixante ans, **plutôt camus** et voûté, avec de larges épaules et de **longs bras** qui n'ajoutaient rien à sa beauté, à supposer qu'il en eût, mais correspondaient plutôt à sa **longue pratique** de servir et d'observer, sans jamais en tirer de conclusion, sauf des pourboires de diverse valeur et cela se comprenait à **sa figure, comme alourdie** dans sa partie inférieure, à son regard sombre et vaguement rêveur, à l'instar de qui s'avance dans la vie sans se rappeler ni son nom, ni le bonheur qu'il y avait au début, ni ses résolutions. (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 25-26)

La répétition est étonnamment abordée de façon différente au sein d'une même traduction : on remarquera que Simeone répète le substantif « silhouette » (pour traduire « *figura* ») mais choisit une solution de discontinuité pour les syntagmes « *lunghe braccia* » et « *lungo mestiere* », traduits par « longs bras » et « ce métier, pratiqué depuis longtemps ». Or, la répétition de l'adjectif « *lungo* », en suggérant le lien entre l'aspect physique (les longs bras) et la vie même du personnage ('long' métier, métier qui dure depuis longtemps et qui a fini par l'user), reproduit en miniature tout le mouvement du passage, du physique vers le décryptage d'une individualité. Schmitt propose une répétition pour traduire « *lungo* » (« longs bras », « longue pratique ») mais annule l'effet de répétition du terme italien « *figura* » (« son air », « C'était [...] »). Aucun des deux traducteurs n'a donc perçu pleinement les effets de répétition, ce qui aboutit dans les traductions à une dilution de la répétition présente de façon plus structurée dans ce passage ortésien.

L'idée d'un corps qui s'affaisse, suggérée par l'image de l'aplatissement de la silhouette de Cesare et par l'évocation de la partie basse et tombante de son visage, (« *figura [...] appiattita* » / « *faccia come appesantita nella parte bassa* »), se trouve plutôt effacée dans la traduction de Simeone (où il est question d'une « silhouette [...] mince » et d'un « visage comme alourdi dans sa partie inférieure ») et dans la retraduction de Schmitt (où il est question d'« un homme [...] camus » et d'une « figure, comme alourdie dans sa partie inférieure »). Outre une tendance commune à la normalisation pour le syntagme « *parte bassa* » chez nos traducteurs, on notera que l'effet de répétition morphologique et sonore (« *figura [...] appiattita* » / « *faccia come appesantita nella parte bassa* ») n'est pas rendu ; une solution équivalente au binôme italien « *figura / faccia* » étant éventuellement « figure / face » ; on pouvait penser, pour le binôme d'adjectifs « *appiattita / appesantita* », à une solution comme « *aplatie / appesantie* ».

L'impression que Cesare dégage auprès de la narratrice, celle d'un homme assujéti depuis longtemps au métier de garçon d'étage, laisse toutefois émerger par la suite sa vraie nature d'homme calculateur, n'agissant que par intérêt. La relation qu'il bâtit avec l'hôte est instrumentale et destinée à tirer le plus grand avantage économique de celle-ci. À partir du moment où il comprend qu'il n'a plus intérêt à rester avec son interlocutrice, il reprend la petite assiette des pourboires et grommelle : « "Un tempo magnifico !" borbottò il cameriere, squallidamente [...] »² (Ortese, 1961, p. 20). Ce grommèlement prendra tout son sens par la suite, comme nous le verrons.

La conclusion de cette rencontre est pour le moins ahurissante pour la narratrice qui observe les derniers gestes de Cesare avant qu'il ne disparaisse de la chambre :

[2] *Gettò uno sguardo di disprezzo all'insieme, stanza e luce del vicolo, in cui era compresa la mia figura ; chiuse la mano sulla mancia, e sparì.* (Ortese, 1961, p. 21)

[2a] Il jeta un regard de **mépris** à l'ensemble, chambre et lumière de la ruelle, y compris ma **personne**, referma la main sur le pourboire et disparut. (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 86)

[2b] Il jeta un regard de **dédain** à toutes ces choses, la pièce et la lumière de la ruelle, ma **personne** y comprise ; referma sa main sur le pourboire ; et disparut. (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 27)

Nous avons là presque un rapport inversé entre Cesare et la narratrice. Avec une certaine circularité, la nouvelle repropose le terme « *figura* », ce qui souligne cette sorte de renversement du regard : ce n'est plus la narratrice qui observe et interprète, comme au début du passage, la « silhouette » de Cesare dans le triste cadre de la chambre d'hôtel (Ortese, 1961, p. 19-20) ; maintenant c'est Cesare qui se place dans une position d'observateur au-dessus des choses qui l'entourent et de la « silhouette » féminine qu'est désormais à ses yeux la narratrice. Le jeu des apparences initial est mis à mal et Cesare apparaît maintenant à son interlocutrice tel qu'il est vraiment, provoquant en elle « une sorte de ténèbre » (« *una specie di tenebra* »). Les deux traducteurs adoptent la même solution (le mot « personne ») pour la traduction de « *figura* », sans tenir compte des choix adoptés précédemment, ce qui nuit à la circularité implicite proposée par Ortese au moyen de la répétition du terme « *figura* ». Il convient également d'attirer l'attention sur le regard de mépris (« *disprezzo* ») par lequel le valet quitte la narratrice, car cet élément se représentera plus loin dans la nouvelle, créant un effet de répétition qui relie significativement Cesare et le deuxième personnage masculin du récit, monsieur Lake.

2 « "Un temps magnifique !" grommela le garçon sur un ton sordide [...] ». La traduction est de notre main.

La seconde rencontre – les répétitions et les jeux d’opposition symétrique

La mise en scène du personnage de Cesare fait place à la rencontre entre la narratrice et le personnage de monsieur E. Lake, rencontre centrale dans la nouvelle pour ce qui est du message que l’écrivaine entend véhiculer. Nous verrons là encore que certaines répétitions significatives du texte de départ ne semblent pas avoir été appréciées à leur juste valeur rythmique, au sens que Meschonnic donne à la notion de « rythme », entendue comme « l’organisation et la démarche même du sens dans le discours. C’est-à-dire l’organisation (de la prosodie à l’intonation) de la subjectivité et de la spécificité d’un discours » (Meschonnic, 1999, p. 99).

Le lecteur découvre peu à peu que le personnage de monsieur Lake est l’opposé de celui de l’homme de chambre. Cesare représente le calcul, l’intérêt égoïste, le désir de puissance pour soi, la tromperie également puisqu’il donne une apparence d’affabilité qui cache son mépris de l’autre. monsieur Lake, au contraire, semble sévère et méprisant au premier abord, il a par ailleurs une réputation d’homme redoutable en affaires (Ortese, 1961, p. 22) ; en réalité, il est un homme détaché des tourments de ce monde, capable d’une générosité qui dépasse les bornes de l’humain. Le récit, de manière non appuyée mais nette, multiplie les oppositions symétriques entre les deux personnages : l’un est appelé par son prénom (Cesare), l’autre par son nom de famille (Lake) ; leurs apparences sont opposées (affabilité pour Cesare/dédain pour M. Lake), tout comme la nature réelle de leur personnalité (égoïsme et cupidité pour Cesare/détachement et générosité universelle pour M. Lake) et leur origine culturelle et géographique (Cesare est romain, il est du Sud ; M. Lake est du Nord, il vient de l’Angleterre, une patrie qu’Ortese mythifie). Le lien entre ces deux personnages masculins est assuré également par un autre élément lexical qui renvoie à la voix. Avant de quitter la chambre de sa cliente, Cesare, appelé d’en bas par une voix effrayante, répondait à cet appel « *con una voce morta, come se la cosa non lo riguardasse* »³ (Ortese, 1961, p. 21). L’adjectif « *morta* » qualifiant la voix du garçon d’étage est rarement utilisé en italien pour une voix (on lui préfère généralement l’adjectif « *spenta* », signifiant littéralement « éteinte ») et son utilisation semble souligner une forme d’indifférence chez Cesare lorsqu’il comprend qu’il n’obtiendra aucun pourboire, mais suggère également qu’il est ‘mort’ intérieurement, réduit à un rapport basement matérialiste aux autres et au monde. Lorsque la narratrice appelle monsieur Lake au téléphone pour prendre rendez-vous avec lui, celui-ci a une voix exsangue, « *una voce esangue* » (Ortese, 1961, p. 21). L’idée de « voix exsangue » crée un lien de continuité évident avec le syntagme décrivant la voix de Cesare auparavant, constituant comme une sorte de pivot autour duquel va se jouer la symétrie entre les deux portraits. Ceci est par ailleurs un premier élément qui indique chez monsieur Lake

3 « d’une voix morte, comme si la chose ne le concernait pas ». La traduction est de notre main

une manière détachée de vivre les choses, détachement qui s'accompagne – comme la narratrice le comprendra progressivement – d'une puissante joie de vivre. La connotation mortuaire du syntagme « *voce morta* », qui peut suggérer que Cesare est mort intérieurement, est atténuée chez Simeone, qui normalise le syntagme « *voce morta* » par « voix éteinte » (Simeone, 1990, p. 86) mais aussi chez Schmitt qui recourt au syntagme « voix morne » (Schmitt, 2004, p. 26).

La rencontre avec M. Lake est retardée sur le plan narratif par le récit du parcours que fait la narratrice dans Rome puis dans l'immeuble où habite l'Anglais. Cela permet de créer chez le lecteur le même type d'attente inquiète qui travaille la narratrice, laquelle a entendu parler de M. Lake mais ne le connaît pas encore et se demande comment se passera son entretien avec lui. L'effet de mystère est renforcé par la description de l'immeuble (un immeuble qui semble contenir « *meraviglie di quiete e di panorami* »⁴, puis qui donne la sensation de quelque chose d'aveugle, de « *cieco* » (Ortese, 1961, p. 22). L'effet d'attente, de mystère, est renforcé également par l'insistance sur le motif de la porte, les portes étant les derniers éléments qui séparent la narratrice des habitants de l'immeuble et, surtout, de M. Lake. Le mot « *porta* » (avec ou sans diminutif) est utilisé quatre fois dans ce court passage :

[3] *Qui, un lungo corridoio con tante porticine, e dietro ogni porticina il cofano della spazzatura. Da una di queste porte uscì una vecchietta, portando nel grembiule una nidiata di micini, che andò a consegnare alla porta di un'altra soffitta. Da un finestrone scendeva un po' di sole, che riscaldava tutto quel vecchiume [...].* (Ortese, 1961, p. 22)

On remarquera par ailleurs l'utilisation du gérondif « *portando* », qui tend à renforcer, au moins sur le plan phonique, le motif de la porte. L'étude des deux traductions montre comment, dans ce cas-ci, le traducteur a su remédier à un manque dans la traduction première. Simeone n'est pas sensible à la répétition et tombe dans la « non-concordance », optant pour des pronoms (« chacune », « elles ») ou pour un terme sémantiquement différent (« l'entrée ») :

[3a] Là, un long couloir, avec de nombreuses portes et derrière chacune la poubelle. D'une d'entre elles sortit une petite vieille tenant dans son tablier une portée de chatons qu'elle alla remettre à l'entrée d'une autre mansarde. D'une baie vitrée descendait un peu de soleil, qui réchauffait toutes ces vieilleries [...]. (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 87)

Schmitt, en revanche, rétablit la répétition, choisissant par ailleurs de traduire le gérondif « *portando* » par le participe présent « portant », ayant pris conscience que la répétition phonique (« *porta* », « *portando* ») n'est pas à considérer comme une distraction stylistique de l'écrivaine mais bien comme une paronomase qu'il faut chercher à préserver :

[3b] Là, un long couloir plein de petites portes, et derrière chaque petite porte le local des poubelles. De l'une de ces portes sortit une petite vieille, portant dans son tablier une nichée de minets, qu'elle alla déposer à la porte d'une

4 « des merveilles de quietudes et de panoramas ». La traduction est de notre main.

autre mansarde. D'une verrière tombait un rai de soleil, qui réchauffait toutes ces vieilleries [...]. (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 29)

Ce qu'il y a derrière ces portes semble surprenant. Après les chatons portés par une petite vieille d'un logement à l'autre, la narratrice croit maintenant entendre, derrière l'une des portes, le son d'une petite cloche de chèvre, avant que cette porte ne s'ouvre et ne laisse sortir une poule, décrite comme s'il s'agissait d'un être humain :

[4] [...] *che ci vivesse una gallina era fuor di dubbio, perché a un tratto, aprendosi quella porta come per caso (ma vidi anche un paio di pupille brillare nella fessura), scappò fuori strillando vivacemente, senza alcuno stile e probabilmente alcuna seria ragione. Era una splendida gallina rossa e gialla, pettoruta, lucente, l'atteggiamento provocatorio, spaventato, delle teste deboli. Com'era uscita, così, dopo aver camminato qua e là, senza troppo senso, tornò indietro in fretta, borbottando, e la porta si chiuse.* (Ortese, 1961, p. 22-23)

La personnification latente de la poule se fait par le choix de mots potentiellement utilisables dans la langue courante pour l'homme et l'animal et ici utilisés de façon concentrée dans cette description de la poule. Les pupilles (« pupille ») sont la première partie de l'animal qu'on voit dans le texte, choix descriptif significatif puisque les yeux constituent la partie physique qui apparente le plus l'animal à l'homme. En outre, le fait d'utiliser « pupille » (plutôt que « occhi », terme italien indiquant les yeux) permet d'éviter une évocation standardisée de l'animal et d'attirer l'attention sur le principe de vie qui anime cet être. De même, son attitude – la poule se dressant avec le torse bombé (« pettoruta ») – est comparée à celle des « teste deboli » (à savoir les 'petites têtes', les idiots). Enfin, la poule traverse la pièce « cammin[ando] » et « borbottando ». Si le premier verbe qui désigne l'action de marcher peut effectivement indiquer une façon de se déplacer de ce genre d'animal, le second verbe s'emploie surtout pour l'être humain. Sa présence nous rappelle ce même verbe utilisé pour décrire le ton de la dernière phrase de Cesare adressée à la narratrice : « "Un tempo magnifico !" borbottò il cameriere, squallidamente [...] » (Ortese, 1961, p. 20). Tandis que le langage de Cesare se brouillait progressivement dans son dialogue avec la cliente, perdant en humanité, le cri de la poule devient un bougonnement. La répétition à distance du verbe « borbottare » contribue à mettre sur un même plan l'être humain (Cesare) et l'animal (la poule), anticipant la conclusion de la nouvelle et introduisant une thématique chère à Ortese, présente dans ses écrits dès les années quarante : le refus de dresser une hiérarchie ontologique entre homme et animal⁵. La répétition à distance du verbe « borbottare » n'est pas rendue de la même façon par les traducteurs. Simeone avait adopté le même verbe pour ces deux occurrences : « grommela », « en grommelant » (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 86 et p. 88). Schmitt, qui pourtant avait été sensible auparavant aux répétitions du terme

5 Ortese publie en 1940 son premier article antispéciste, *Gli amici senza parole*, pour défendre la cause animale (Ortese, 1940) ; en 1942 elle publie son premier récit ayant pour protagoniste un animal, *La casa del gatto* (Ortese, 1942).

« *porta* » (avec ou sans diminutifs), adopte deux verbes différents pour traduire le verbe « *borbottare* » : « bougonna », « en grommelant » (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 27 et p. 30).

Après le motif de la voix « morte » ou « exsangue » (qui lie Cesare et M. Lake) puis celui du grommellement (qui lie Cesare et la poule), on trouve un nouveau motif qui lie Cesare et M. Lake : celui du « *disprezzo* », un terme qui, signifiant « mépris », est répété à distance. Le dernier regard de Cesare pour la narratrice, une fois qu'il a compris qu'il n'aurait pas de pourboire, est – rappelons-le – un regard de « *disprezzo* » (Ortese, 1961, p. 21). M. Lake exprime lui aussi une forme de « *disprezzo* », « *una specie di disprezzo o estraneità assoluta rispetto a qualsiasi argomento* » (Ortese, 1961, p. 23)⁶. Comme pour le motif de la voix, le motif du mépris crée un lien, mais cette fois-ci de différenciation entre Cesare et M. Lake. Le mépris de Cesare vise la narratrice qui n'a pas satisfait sa cupidité, il est lié à un attachement aux biens du monde. En revanche, le mépris de M. Lake caractérise une attitude de détachement par rapport au monde matériel. Ce jeu de répétition à distance, qui participe pleinement du « rythme » du texte ortésien – pour reprendre la terminologie de Meschonnic –, est préservé par le traducteur, Simeone, qui choisit à chaque fois le terme « mépris » (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 86 et p. 89), mais pas par le retraducteur, Schmitt, qui choisit d'abord « dédain » puis « mépris » (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 27 et p. 31).

On trouve à ce stade du récit une troisième répétition du verbe « *borbottare* », mais cette fois-ci appliquée à M. Lake lui-même. L'ancien agent immobilier s'indigne du fait d'être dérangé dans sa vie désormais paisible de traducteur ; il prononce des paroles hargneuses et malveillantes (« *stizzos[e] e malevol[e]* »), avant de se calmer : « *Mr. Lake non borbottava più ora* » (Ortese, 1961, p. 25). La répétition du verbe « *borbottare* » déjà employé pour marquer la sortie de scène de Cesare dans un premier temps, puis pour suggérer le langage quasi-humain de la poule, permet de prolonger significativement ce fil rouge avec le personnage de l'Anglais. Encore une fois la répétition à distance est conservée par Simeone, qui réutilise le verbe « grommeler » (« Maintenant, Mister Lake ne grommelait plus » – Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 90) alors que Schmitt choisit le verbe « bougonner » qu'il avait utilisé pour Cesare mais pas pour la poule (« Mr Lake ne bougonnait plus maintenant. » – Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 33).

Le grommellement, commun à Cesare, la poule et M. Lake, suggère un lien de parenté ontologique ; dans le même temps toutefois, M. Lake se distingue des autres 'personnages' du récit car il cesse de grommeler, et parvient à une ouverture d'esprit universelle qui lui permet d'embrasser les animaux, littéralement. Le participe passé « *abbracciato* » (tiré du verbe « *abbracciare* » signifiant

⁶ « une sorte de mépris ou d'étrangeté absolue par rapport à n'importe quel sujet ». La traduction est de notre main.

enlacer, prendre dans ses bras) constitue un nouveau cas de répétition significatif dans la toute dernière partie de la nouvelle. Il est d'abord employé pour évoquer les bêtes vivant avec M. Lake – un chevreau et une poule – qui s'accrochent à son cou comme si elles étaient ses enfants :

[5] [...] *era pudore della propria estasi, e io capivo. Mi accompagnava alla porta, con le sue bestiole in collo ; in ciabatte, con gli occhi come stelle, e le sue bestiole abbracciate come bambini* (Ortese, 1961, p. 27)

[5a] [...] c'était comme une pudeur qui protégeait son extase, et je comprenais. Il m'accompagnait jusqu'à la porte, ses bestioles autour du cou ; en pantoufles, les yeux comme des étoiles, et ses bestioles **dans les bras** tels des enfants. (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 92)

[5b] [...] c'était pudeur de son propre bonheur, et je le comprenais. Il m'accompagna à la porte avec ses deux bestioles autour du cou ; en pantoufles, les yeux comme des étoiles, et ses bestioles **dans les bras** comme des petits enfants. (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 37)

On retrouve ensuite le participe passé « *abbracciato* » quelques lignes plus loin, dans le tout dernier paragraphe de la nouvelle, dans lequel est retranscrite une sorte de vision onirique où l'Angleterre incarne les idéaux de la narratrice (et de l'écrivaine) :

[6] « *L'Inghilterra è lì* », pensavo con la logica un po' snaturata dei sogni. « *L'Inghilterra non muore. Pedestre e insensata, implacabile e ubriaca d'erbe. L'Europa può morire, e il resto del mondo anche. Ma l'Inghilterra è lì, con la testa fuori dell'acqua, abbracciata a qualche bestiola. E allora c'è speranza.* » (Ortese, 1961, p. 28)

[6a] « L'Angleterre est là, pensais-je avec la logique un peu déformée du rêve. L'Angleterre ne meurt pas. Pédestre et fantasque, implacable et ivre d'épices. L'Europe peut mourir et le reste du monde aussi. Mais l'Angleterre est là, la tête hors de l'eau, quelques bestioles **dans les bras**. Alors il reste un espoir. » (Ortese, trad. Simeone, 1990, p. 93)

[6b] « L'Angleterre est là, pensai-je avec la logique un peu altérée des rêves. L'Angleterre ne peut mourir. Terre à terre et écervelée, sévère et ivre de gazon. L'Europe peut mourir, et le reste du monde avec. Mais l'Angleterre est là, la tête hors de l'eau, **serrant dans ses bras** quelque bestiole. Et alors il y a de l'espoir. » (Ortese, trad. Schmitt, 2004, p. 38)

Une sorte de renversement semble s'opérer à travers la répétition du participe passé du verbe « *abbracciare* ». Si, dans le premier cas, ce sont les « bestioles » qui enlacent leur maître (« *signore* »), comme des enfants (« *le sue bestiole abbracciate come bambini* »), dans le deuxième cas, en revanche, c'est l'Angleterre elle-même qui enlace symboliquement les animaux, se serrant à eux. L'Angleterre est « *abbracciata a qualche bestiola* », ce qui suggère que c'est elle qui met ses bras autour d'un animal comme pour y chercher un appui. L'utilisation du même participe passé fait ressortir une symétrie : l'animal accroché à l'homme, puis l'Angleterre accrochée à l'animal. Ce regard croisé porté sur ces enlacements révèle au fond la relation fusionnelle qui devrait exister, pour Ortese, entre êtres humains et animaux, les uns n'étant pas supérieurs aux autres, selon une thématique anti-anthropocentrique qui traverse toute son œuvre.

Les traducteurs semblent n'avoir pas perçu les nuances de sens et leurs choix ne permettent pas de faire ressortir l'effet de symétrie lié au participe passé « *abbracciato* ». Pour ce dernier passage, sur l'Angleterre, Simeone évoque une position et non l'acte d'enlacer (« quelques bestioles dans les bras »). Schmitt, quant à lui, évoque l'idée d'un enlacement mais dans une perspective

anthropocentrique, où c'est l'homme/l'Angleterre qui accueille l'animal (« l'Angleterre est là, la tête hors de l'eau, serrant dans ses bras quelque bestiole »). Or, l'image finale du récit est celle d'une Angleterre qui parvient à garder la tête hors de l'eau justement parce qu'elle s'accroche à l'animal, suggérant par là un renversement : le point stable, solide et central n'est plus l'homme, mais bien l'animal, qui permet à l'homme de 'sortir la tête de l'eau', de s'élever, dans la perspective anti-anthropocentriste ortésienne.

Conclusion

Ortese maîtrise savamment ses répétitions au sein de la nouvelle : peu visibles, voire presque imperceptibles lors d'une lecture superficielle, elles révèlent en revanche leur capacité structurante pour le récit et leur apport sémantique crucial pour véhiculer la vision idéologique de l'écrivaine. Une plus grande prise en considération des positions idéologiques d'Ortese d'un côté, une connaissance plus approfondie de sa finesse stylistique de l'autre, ou une conscience plus aigüe de l'écueil traductologique de la « non-concordance » tel que l'a défini Meschonnic pourraient peut-être éviter à un éventuel troisième traducteur de standardiser le texte ortésien en lui faisant perdre sa « poétique », car, pour le dire avec Meschonnic, « [l']objectif de la traduction n'est plus le sens, mais bien plus que le sens, et qui l'inclut : le mode de signifier » (Meschonnic, 1999, p. 100).

Bibliographie

- CLERICI Luca, 1991, « Anna Maria Ortese », *Belfagor*, vol. 46, n° 4 (31 luglio 1991), p. 401-417.
- CLERICI Luca, 2002, *Apparizione e visione*, Milano, Mondadori.
- FARNETTI Monica, 2000, « Nota al testo », in Anna Maria Ortese, *L'Infanta sepolta*, Milano, Adelphi, p. 173-182.
- MESCHONNIC, Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier.
- ORTESE Anna Maria, 1940, « Gli amici senza parole », *Roma*, 28 aprile 1940, p. 3
- ORTESE Anna Maria, 1942, « La casa del gatto », *Domus*, 175, luglio 1942, p. I-III.
- ORTESE Anna Maria, 1952, « Pensioni napoletane », *Il Nuovo Corriere* (Firenze), 20 aprile 1952, p. 3.
- ORTESE Anna Maria, 1958, *Silenzio a Milano*, Bari, Laterza.
- ORTESE Anna Maria, 1960a, « Viaggio d'estate (I) », *Il Mondo*, a. XII, n° 34, 23 agosto 1960, p. 11-12.
- ORTESE Anna Maria, 1960b, « Viaggio d'estate (II) », *Il Mondo*, a. XII, n° 35, 30 agosto 1960, p. 11-12.

ORTESE Anna Maria, 1961, « Inglese a Roma », *Il Mondo*, XIII, 13, 28 marzo 1961, p. 11-12.

ORTESE Anna Maria, 1968, *La luna sul muro e altri racconti*, Firenze, Vallecchi.

ORTESE Anna Maria, [1979] 2002, *Il cappello piumato*, in *Romanzi. Volume I*, a cura di Monica Farnetti, Milano, Adelphi, p. 151-350.

ORTESE Anna Maria, 1987 *Estivi Terrori*, Roma, Pellicanolibri.

ORTESE Anna Maria, 1990, *La lune sur le mur*, traduit de l'italien et préfacé par Bernard Simeone, Paris, Éditions Verdier, Collection « Terra d'altri ».

ORTESE Anna Maria, 2001, *Le Silence de Milan*, traduit de l'italien par Claude Schmitt, Paris, Actes Sud.

ORTESE Anna Maria, 2004, *Terreurs d'été*, traduit de l'italien par Claude Schmitt, Paris, Actes Sud.

SIMEONE Bernard, 1990, « Note », in Anna Maria Ortese, *La lune sur le mur*, traduit de l'italien et préfacé par Bernard Simeone, Paris, Éditions Verdier, Collection « Terra d'altri », p. 12.



Traduction des répétitions et devenir de la voix narrative dans quatre versions chinoises de *L'Amant*

The Translation of Repetitions and the Becoming of the Narrative Voice in Four Chinese Versions of *L'Amant*

WANG Zhuya

Sens Texte Informatique Histoire (STIH, EA 4509) Sorbonne Université, France
zhuya.wang@hotmail.com

URL : <https://www.unilim.fr/espaces-linguistiques/182>

DOI : 10.25965/espaces-linguistiques.182

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

Résumé

Au cœur du projet esthétique de Duras, la répétition occupe dans *L'Amant* une place tout à fait centrale. Apparaissant dans le roman sous des formes multiples, y tissant un vaste et complexe réseau, elle joue un rôle essentiel dans la construction textuelle d'une voix narrative toute particulière. Dans le présent article, nous nous intéresserons au devenir du système des répétitions durassiennes et de la voix narrative de *L'Amant* dans les versions qu'en proposent Yan Bao, Jiang Qingmei, Li Yumin et Wang Daoqian, quatre des traducteurs chinois du roman. À partir d'une analyse linguistique détaillée du traitement qu'ils réservent aux répétitions figurales et gauchissantes de *L'Amant*, nous montrerons que, de manière tout à fait remarquable, chacun des quatre traducteurs chinois affiche dans son texte une image cohérente de lui-même, de sa position traductive. Pour conclure, nous formulerons quelques hypothèses susceptibles d'expliquer pourquoi les quatre traducteurs projettent des *ethos* traductifs si différents dans leur version de *L'Amant*.
Mots-clés : répétitions durassiennes, voix narrative, *ethos* traductif, quatre traductions chinoises de *L'Amant*

Abstract

At the heart of Duras' aesthetic project, repetition occupies a very central place in *L'Amant*. Appearing in the text in multiple forms, it weaves a vast and complex network and plays an essential role in the textual construction of a particular narrative voice. In this article, we are interested in the becoming of the system of Durassian repetitions and of the narrative voice in the texts of Yan Bao, Li Yumin, Jiang Qingmei and Wang Daoqian, four of the Chinese translators of the novel. From a detailed linguistic analysis of the treatment they reserve for the figurative and clumsy repetitions of *L'Amant*, we show that, quite remarkably, each of the four translators displays in his text a coherent image of himself, of his translational position. To conclude, we formulate some hypotheses likely to explain why the four translators project such different translational ethos in their version of *L'Amant*.

Keywords : durassian repetitions, narrative voice, translational ethos, four Chinese translations of *L'Amant*

Introduction

Au cœur du projet esthétique de Duras, la répétition occupe dans *L'Amant* (1984) une place tout à fait centrale. Apparaissant dans le roman sous des formes multiples, elle y tisse un vaste et complexe réseau, dont le traitement représente pour le traducteur à la fois un impératif et une véritable gageure. Dans le présent article, nous nous intéresserons aux stratégies de restitution des répétitions durassiennes mises en œuvre par Yan Bao, Li Yumin, Jiang Qingmei et Wang Daoqian, quatre des traducteurs chinois du roman¹. Il s'agit pour nous de montrer qu'à travers l'ensemble des opérations de détail auxquelles il procède pour traiter les phénomènes de reprise présents dans l'original, chacun de ces traducteurs projette dans son texte une image cohérente de lui-même, de sa « position traductive » (Berman, 1995).

Dans un premier temps, nous nous attacherons à décrire le système que composent les répétitions dans le texte original de *L'Amant*, ainsi que le rôle qu'il joue dans la construction textuelle d'une voix narrative particulière. Puis nous nous intéresserons à la manière dont les quatre traducteurs chinois considérés restituent les différents phénomènes de reprise présents dans le roman français. À partir d'une analyse linguistique détaillée du traitement qu'ils réservent aux répétitions figurales et gauchissantes de Duras, nous caractériserons différenciellement leurs positions traductives. Enfin, en nous appuyant sur la notion de « champ » telle que l'a conceptualisée Bourdieu (1991), nous tenterons de montrer que certains ressorts sociologiques permettent d'expliquer (au moins en partie) pourquoi Yan Bao, Jiang Qingmei, Li Yumin et Wang Daoqian projettent des *ethos* traductifs si différents dans leur version de *L'Amant*.

1. Le système des répétitions et la voix narrative dans *L'Amant*

L'originalité du style de *L'Amant* réside en grande partie dans la façon dont l'auteure utilise la répétition. La surreprésentation des phénomènes de reprise dans ce roman constitue en effet « une

¹ *L'Amant* a fait l'objet de six traductions presque simultanées en Chine en 1985 et 1986. Il s'agit des traductions de Wang Dongliang (1985), Jiang Qingmei (1985), Wang Daoqian (1985), Yan Bao (1985), Li Yumin (1986) et Dai Mingpei (1986). Afin de ne pas excessivement allonger notre exposé, nous avons pris le parti de ne considérer ici que quatre de ces versions.

transgression par rapport à l'usage linguistique attendu dans la prose littéraire, et en particulier dans le récit romanesque » (Goin, 2015, p. 133). Cela, d'autant plus que Duras associe dans son texte deux catégories de répétitions *a priori* tout à fait opposées : d'un côté, des répétitions figurales, qui relèvent d'une forme de littérarité classique ; et de l'autre, des répétitions « gauchissantes » (Philippe & Piat, 2009), qui évoquent les hésitations et les maladresses de l'oral spontané. C'est cette hybridation de reprises empruntées pour les unes à la « belle langue », pour les autres à la « parole vive », qui constitue l'une des caractéristiques les plus saillantes de la langue romanesque durassienne, et qui contribue à la construction textuelle d'une voix narrative hybride, presque paradoxale, qui oscille perpétuellement entre élévation lyrique et tâtonnement.

1.1. Les répétitions figurales et la tonalité lyrique de la voix narrative

Dans *L'Amant*, les premiers phénomènes de reprise qui se signalent à l'attention du lecteur relèvent de ce qu'on appelle communément les *fleurs de rhétorique*. Il s'agit en effet de répétitions largement codifiées, où la nature, la place syntaxique et le nombre d'occurrences du segment répété obéissent à des règles précises, correspondant à un petit nombre de patrons formels validés par la tradition littéraire et intégrés par le lecteur cultivé. Les reprises figurales de ce type, qui portent la marque de la « belle langue », concourent, chacune à sa manière, à la mise en scène d'une des caractéristiques les plus saillantes de la voix narrative du roman : sa tonalité lyrique.

1.1.1. Les répétitions par parallélisme

Au sein des reprises figurales, les répétitions par parallélisme (anaphore, épiphore, hypozeux) jouent un rôle essentiel dans la construction textuelle d'une voix narrative lyrique. Identifiables par le retour d'un segment identique (ou de même nature) à la même place syntaxique, elles permettent en effet de mettre en relief des états affectifs par le marquage régulier des temps forts et par l'équilibre compositionnel qu'elles impriment aux passages dans lesquels elles apparaissent.

Dans notre premier exemple, la reprise des segments « Je n'ai jamais oublié » et « Lorsque » a pour effet de souligner la persistance du souvenir de l'amant chinois :

[1] **Je n'ai jamais oublié** Hélène Lagonelle. **Je n'ai jamais oublié** cet homme de peine. **Lorsque** je suis partie, **lorsque** je l'ai quitté, je suis restée deux ans sans m'approcher d'aucun autre homme. (Duras, 1984, p. 92)

La tonalité lyrique de l'énoncé est d'autant plus sensible que les deux anaphores reposent l'une comme l'autre sur un rythme binaire et régulier (12-11 ; 6-6).

L'exemple suivant fait voir un emploi classique de l'épiphore :

[2] Très vite dans ma vie il a été **trop tard**. À dix-huit ans il était déjà **trop tard**. (Duras, 1984, p. 9)

La répétition du syntagme « trop tard » à la fin des deux phrases successives marque le sentiment d'impuissance de la narratrice face au temps qui passe. La tonalité mélancolique créée par l'épiphore apparaît ici comme éminemment saillante, du fait que cette répétition est entourée d'un ensemble d'éléments connexes qui pointent tous en direction de la belle langue : le retour, dans les deux phrases, du même nombre de syllabes (11-11) ; la saturation de la première place syntaxique par des compléments circonstanciels de temps parallèles (« très vite dans ma vie », « à dix-huit ans ») ; et la disposition de la séquence en début de paragraphe, juste après un blanc typographique, qui accentue encore l'effet de vers.

1.1.2. Les répétitions par inversion

À côté des reprises par parallélisme, on observe dans *L'Amant* de nombreuses répétitions par inversion (anadiplose, antimétabole). Celles-ci interviennent typiquement dans l'évocation des moments forts de la jeunesse de la narratrice. Elles participent à la mise en scène d'une voix narrative lyrique dans la mesure où elles permettent de produire un effet de ralentissement. On le voit déjà dans ce premier exemple :

[3] L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. [...] Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas **tout d'abord**. **Tout d'abord** il lui offre une cigarette. Sa main tremble. (Duras, 1984, p. 42)

La reprise immédiate du connecteur temporel « tout d'abord » sert ici moins à marquer la liaison entre les deux phrases voisines qu'à fractionner le mouvement de l'amant. Cette anadiplose indique comme un suspens, une prise d'élan, et elle crée un effet de focalisation qui permet de souligner l'importance de cette scène dans le souvenir de la narratrice – sa première rencontre avec l'homme chinois, et renforce la tonalité lyrique de l'énoncé.

Cet effet nous paraît encore plus manifeste dans le passage suivant, situé au sein d'une séquence portant sur la scène de la défloration :

[4] Et **tout bas** contre ma bouche **il m'a parlé**.

Je lui ai parlé moi aussi **tout bas**. (Duras, 1984, p. 55)

La dimension lyrique de la voix narrative est ici doublement soulignée, car la structure chiasmatisée de l'antimétabole (de forme : X...Y/Y...X) permet de produire non seulement un effet de ralentissement, mais aussi un effet d'entrelacement, qui correspond tout à fait à l'entrelacement amoureux.

1.1.3. Les répétitions avec variation

Les répétitions avec variation se distinguent des phénomènes de reprise précédemment évoqués par le fait qu'elles ne sont plus caractérisées par le retour identique d'un segment dans une suite de propositions ou de phrases. Dans *L'Amant*, les répétitions de ce type permettent souvent de créer un effet de dramatisation et jouent de la sorte un rôle non moins important dans la construction d'une voix narrative lyrique.

C'est à un polyptote classique que nous avons affaire dans notre premier exemple :

[5] Il lui avait dit que c'était comme avant, *qu'il l'aimait* encore, *qu'il* ne pourrait jamais cesser de l'**aimer**, *qu'il l'aimerait* jusqu'à sa mort. (Duras, 1984, p. 142)

Reposant sur une anaphore ternaire (« qu'il »), les variations morphologiques du verbe « aimer » produisent un effet de gradation. Cet effet est davantage renforcé par la présence, au sein des trois propositions successives, de mots ou d'expressions qui marquent une intensité de plus en plus grande : « encore » / « ne...jamais cesser de » / « jusqu'à sa mort ». La dimension lyrique de la voix narrative est poussée au paroxysme par le fait que cette déclaration d'amour faite par l'homme chinois se situe à la clôture du roman et que le récit se termine sur le mot tragique, « mort ».

Dans la phrase suivante, nous nous trouvons devant une « répétition-renforcée » (Müller-Hauser, 1943, p. 53) :

[6] Il dit qu'il est **seul**, atrocement **seul** avec cet amour qu'il a pour elle. (Duras, 1984, p. 48)

Ici, l'adjectif « seul » est réitéré immédiatement, dont la seconde occurrence est précédée d'un adverbe à valeur intensive (« atrocement »), ce qui produit un effet de *crescendo*. Cette répétition-renforcée met en relief la souffrance de l'homme chinois, que ce ressenti répété de solitude crée en lui.

Dans *L'Amant*, les trois types de répétitions figurales concourent ensemble à souligner la dimension lyrique de la voix narrative. Elles constituent un premier horizon stylistique du roman et composent une sorte de cadre conventionnel au sein duquel viennent s'insérer ces formes beaucoup plus originales que sont les répétitions gauchissantes.

1.2. Les répétitions gauchissantes et les tâtonnements de la voix narrative

À côté des répétitions figurales, dont on a vu qu'elles témoignent du souvenir de la belle langue chez Duras, on observe dans *L'Amant* un vaste ensemble de phénomènes de reprise nettement moins conventionnels, qui vont *a contrario* dans le sens d'une rupture avec les codes classiques de la prose littéraire. En dépit de la diversité des formes sous lesquelles elles se présentent, les répétitions de ce second type possèdent une caractéristique commune : leur apparente maladresse. Inspirées à Duras par les productions spontanées de la langue parlée, ces répétitions participent dans *L'Amant* à la construction textuelle d'une seconde caractéristique de la voix narrative, en complet décalage avec la tonalité lyrique véhiculée par les répétitions figurales : son aspect hésitant, tâtonnant de « parole-en-construction ».

1.2.1. Les répétitions-tâtonnements

Au sein des reprises gauchissantes de *L'Amant*, il est possible d'isoler un premier ensemble de formes, dont le trait commun est qu'elles manifestent toutes une perturbation dans l'enchaînement canonique des unités sur l'axe syntagmatique, qui oblige bien souvent le lecteur à revenir sur ses pas pour tenter de rétablir mentalement la cohérence de la séquence.

Dans le passage suivant, nous assistons à une répétition-hésitation, qui correspond à une sorte de piétinement sur l'axe syntagmatique :

[7] Le soir à la sortie du lycée, la même limousine noire, [...] et elle, **elle va, elle va** se faire découvrir le corps par le milliardaire chinois [...]. (Duras, 1984, p. 112)

Dans cet exemple, la réduplication du segment « elle va » ne nous paraît pas explicable par un accent mis sur l'élément repris. Compte tenu du caractère sémantiquement secondaire du syntagme en question, l'impression produite sur le lecteur est plutôt celle d'un discours qui se répète parce qu'il bute, qu'il peine à trouver le mot d'après. Le bégaiement sur « elle va » se trouve comme justifié, *a posteriori*, par l'expression fort contournée « se faire découvrir le corps », qui suggère une difficulté à nommer ce qui se passe dans la chambre de Cholen avec l'amant.

Dans notre deuxième exemple, la progression phrastique repose presque intégralement sur un enchaînement de répétitions-retouches, marquées par un aller-retour sur l'axe syntagmatique :

[8] Ce que je veux paraître je le parais, **belle** aussi si c'est ce que l'on veut que je sois, **belle** ou **jolie, jolie** par exemple **pour la famille, pour la famille**, pas plus, tout ce que l'on veut de moi je peux le devenir. (Duras, 1984, p. 26)

Cette manière tout à fait particulière qu'a l'énoncé d'avancer par répétitions et ajouts successifs ne peut manquer d'évoquer la parole vive. Car, s'il est d'usage à l'écrit de gommer toute trace des repentirs du discours, la langue parlée est par excellence le lieu où la rectification se donne à voir : ainsi que le rappelle Blanche-Benveniste (2010) : « [u]ne autre caractéristique très remarquable [de l'oral spontané] est que, lorsqu'il parle, un locuteur peut revenir en arrière sur un syntagme déjà énoncé, soit pour le compléter, soit pour le modifier. » (*Ibid.*, p. 30).

À travers les répétitions-tâtonnements, Duras fait entrer dans la prose romanesque les hésitations et les retouches propres à l'oral et construit une voix narrative qui donne à voir les étapes de la confection du discours.

1.2.2. Les répétitions-reformulations

Si elles procèdent globalement de la même visée esthétique que les répétitions-tâtonnements, les formes itératives que nous rassemblons dans la catégorie des « répétitions-reformulations » s'en distinguent cependant par leur configuration discursive : en effet, dans ce type de reprise, ce n'est plus le signifiant qui est répété, mais le signifié. Typiquement, on a affaire à une répétition-reformulation quand, pour rendre compte d'un phénomène singulier au sein du monde représenté,

la narratrice emploie consécutivement plusieurs expressions en relation d'« équivalence sémantique » (Fuchs, 1994).

Dans *L'Amant*, la répétition-reformulation peut prendre la forme de nomination multiple :

[9] **Cette boucle, ce bras** du Mékong, s'appelle la Rivière, la Rivière de Saïgon. (Duras, 1984, p. 131)

Dans cette phrase, pour nommer un même référent, la narratrice recourt successivement à deux syntagmes nominaux, « cette boucle » et « ce bras », qui sont quasi-synonymes et qui présentent une relation de coréférence. Ce phénomène, que Blanche-Benveniste appelle « entassement désignationnel » (2011, p. 170), est propre à créer un effet d'oralité. Cet effet nous paraît d'autant plus sensible que la répétition-reformulation est immédiatement suivie par une répétition-retouche, « la Rivière, la Rivière de Saïgon ».

Chez Duras, ce genre d'essayage de termes peut aussi toucher des adjectifs ou des propositions, comme dans les deux énoncés suivants :

[10] [...] étrangement, sa mère ne s'en inquiétait plus comme elle faisait avant, tout comme si elle avait découvert elle aussi que ce corps était finalement **plausible, acceptable**, autant qu'un autre. (Duras, 1984, p. 120)

[11] [...] elle marche dans une rue de Paris, **elle est myope, elle voit très peu**, elle plisse les yeux pour reconnaître tout à fait, elle vous salue d'une main légère. (Duras, 1984, p. 82)

Qu'il s'agisse de la nomination multiple, de la caractérisation multiple ou de la reformulation paraphrastique, les répétitions-reformulations marquent une difficulté à saisir le réel à travers les mots : si la voix narrative multiplie ainsi les expressions visant un même objet ou une même propriété, c'est qu'aucune d'entre elles n'est capable, seule, d'en donner une image satisfaisante.

1.2.3. Les répétitions-énumérations

Par les « répétitions-énumérations », nous désignons les reprises intervenant dans des séries énumératives, au sein desquelles elles assument une fonction de liage. La répétition d'un même organisateur énumératif contribue de manière déterminante à créer l'effet de maladresse discursive recherché par Duras, parce que, dans *L'Amant*, elle n'a que rarement vocation à clarifier les rapports entre les éléments de la série : apparaissant le plus souvent superflue ou excessive au regard des

conventions de la belle langue, la répétition-énumération produit souvent un effet-liste et évoque parfois les productions spontanées de la langue parlée.

Dans notre premier exemple, c'est la reprise d'un coordonnant qui intervient dans une série énumérative :

[12] Il a joué un à un les meubles de ma mère au garde-meuble, les bouddhas de bronze, les cuivres **et puis** les lits, **et puis** les armoires **et puis** les draps. (Duras, 1984, p. 97)

Compte tenu de la gradation qui apparaît dans la liste des items, du plus au moins précieux, le lecteur aurait raison de s'attendre à des « marqueurs d'intégration linéaire » (Adam, 2011, p. 143), qui servent à ouvrir la série, à signaler sa poursuite et sa fermeture. Et cependant, nous nous trouvons ici devant la répétition du connecteur « et puis », qui n'aide pas à expliciter les rapports entre les composants de la liste.

Dans le passage suivant, c'est la reprise systématique de la conjonction « que » qui produit un effet-liste, effet mis en relief par la simplicité syntaxique des propositions :

[13] [...] elle hurle, la ville à l'entendre, **que** sa fille est une prostituée, **qu'**elle va la jeter dehors, **qu'**elle désire la voir crever et **que** personne ne voudra plus d'elle, **qu'**elle est déshonorée [...]. (Duras, 1984, p. 73)

La répétition-énumération durassienne peut aussi prendre la forme d'une série de propositions indépendantes, reliées entre elles par la reprise anaphorique d'un pronom sujet, dont le passage suivant nous fournit un exemple assez représentatif :

[14] **Elle** se lève, **elle** a envie de sortir, **elle** le fait, **elle** dévale les escaliers, **elle** va dans les couloirs, les grandes cours vides, **elle** court, **elle** m'appelle, **elle** est si heureuse [...]. (Duras, 1984, p. 125)

Que le pronom « elle » apparaisse un grand nombre de fois produit un effet de maladresse sensible, car à l'écrit, on se dispense souvent de répéter le pronom personnel sujet, « en particulier lorsque les prédicats sont brefs » (Grevisse & Goosse, 1986, p. 1023).

Avec les répétitions-énumérations, c'est un autre aspect de l'oralité qui est mis en avant : l'association de l'accumulation et de la parataxe fait voir un discours qui ajoute plutôt qu'il ne hiérarchise, phénomène analogue au flux de pensée.

Les trois types de répétitions gauchissantes forment un autre système cohérent dans *L'Amant*. En transgressant, de manière plus ou moins nette, les conventions de la belle langue, elles contribuent ensemble à créer une voix narrative qui tâtonne, hésite et ressasse.

Dans le roman de Duras, répétitions figurales et reprises gauchissantes ne sont pas cantonnées dans des portions distinctes du texte ; au contraire, elles apparaissent la plupart du temps associées les unes aux autres au sein d'un même intervalle syntagmatique, se combinant pour former des configurations mixtes. À travers l'hybridation délibérée et systématique de ces deux classes de répétition, Duras construit un régime d'énonciation singulier, en tension perpétuelle entre le tâtonnement et l'élévation lyrique.

2. Le traitement des répétitions durassiennes et les positions traductives

Par rapport au système des répétitions ménagé par l'auteure française, les quatre traducteurs chinois ici considérés se positionnent de manière tout à fait différente. À travers l'ensemble des opérations de détail auxquelles il procède pour traiter les répétitions figurales et gauchissantes de *L'Amant*, chacun de ces traducteurs projette dans son texte une image cohérente de lui-même, de sa position traductive. Nous pouvons caractériser celle de Yan Bao de standardisante, celle de Li Yumin de classiciste, celle de Jiang Qingmei de littéraliste et celle de Wang Daoqian de moderniste.

2.1. Yan Bao et la position standardisante

Chez Yan Bao, le traitement des répétitions durassiennes s'inscrit de manière cohérente dans une certaine conception de la traduction, que l'on pourrait qualifier de « standardisante ». Par le terme « standardisant », nous voulons souligner le fait que le traducteur s'impose, dans le texte d'arrivée, le respect des règles de bonne formation des énoncés qui dominant dans la culture discursive cible. Dans son texte, Yan Bao ramène en effet les répétitions présentes dans le roman original vers des figures et des formes valorisées dans la rhétorique du chinois standard, ce qui le conduit à opérer

un certain nombre de rectifications sur le texte original (clarification, ennoblissement, notamment²).

Le premier passage qui nous occupe ici se situe au tout début du roman. Il contient une épiphore tout à fait classique :

[15] Très vite dans ma vie il a été **trop tard**. À dix-huit ans il était déjà **trop tard**. (Duras, 1984, p. 9)

Voici la traduction qu'en donne Yan Bao :

Shengming buting de liushi, shunxi zhijian yiqie dou tai wan le. Ganggang shiba sui jiu yi weishi tai wan le³. (trad. Yan Bao, 1985, p. 93)

(La vie coule sans s'arrêter, en un clin d'œil tout a été trop tard. À dix-huit ans seulement, il était déjà trop tard.)

Dans le texte de Duras, ce passage reste ambigu : on ne sait pas au départ exactement de quoi il est question (qu'est-ce qui est trop tard ?), et ce n'est que plus loin dans le paragraphe que la narratrice développera son propos sur le « vieillissement brutal » qu'elle a subi très jeune, éclairant rétrospectivement ces premières phrases. Pour atténuer la brutalité de cette ouverture *in medias res*, sans doute jugée un peu déconcertante pour le lecteur chinois, le traducteur part du syntagme « dans ma vie », en position de circonstant dans l'original, et le développe en une phrase autonome, « *shengming buting de liushi* » (« la vie coule sans s'arrêter »), qui sert de justification à la répétition du syntagme « trop tard ». En outre, Yan Bao ajoute trois mots (« *yiqie* », « *dou* » et « *ganggang* ») afin de renforcer la logique de l'enchaînement des deux propositions.

Ici, la clarification n'affecte pas directement la répétition elle-même, mais des éléments périphériques : l'épiphore de « trop tard » est conservée, rendue par la reprise de « *tai wan le* ». Cependant, le traitement clarificateur opéré par Yan Bao conduit à un changement de rythme. Dans l'original, les deux phrases se composent chacune de onze syllabes et présentent donc un

2 Pour la définition de ces deux tendances traductives, voir *La Traduction et la lettre* de Berman (1999, p. 53-58).

3 生命不停地流逝，瞬息之间一切就都太晚了。刚刚十八岁就已为时太晚了。(Pour chaque exemple en chinois, nous mettons dans le corps du texte la transcription en *pinyin*, suivie d'une traduction littérale en français, et en notes de bas de page la traduction en caractères chinois.)

parallélisme prosodique. Cette régularité rythmique et la répétition épiphorique concourent à produire une forme de lyrisme empreint de nostalgie tout à fait caractéristique des répétitions figurales durassiennes. Dans la traduction, comme les deux phrases ne sont plus de longueur identique, l'effet rythmique et lyrique de l'original est atténué.

Si dans le premier exemple priorité était donnée à la clarté qui « faisait défaut » au texte original, tel n'est pas le cas dans ce deuxième passage, où l'on a affaire à une répétition-énumération dont la syntaxe élémentaire, si elle était rendue de manière littérale en chinois, ne poserait aucun problème de compréhension au lecteur :

[16] Il me douche, il me lave, il me rince, il adore, il me farde et il m'habille, il m'adore. (Duras, 1984, p. 79)

Ta gei wo linyu, cashen, chongxi, ta re'ai wo, gei wo fufen, gei wo chuanyi, ta re'ai wo⁴. (trad. Yan Bao, 1985, p. 138)

(Il me douche, me frotte le corps, me rince, il m'adore, me farde, m'habille, il m'adore.)

Dans l'original, on se trouve devant une suite de sept propositions courtes, en relation d'isomorphie, et simplement juxtaposées les unes aux autres selon un principe paratactique récurrent chez Duras. La répétition anaphorique du pronom sujet « il » et le retour du même nombre de syllabes pour chaque groupe syntaxique produisent un effet litanique tout à fait typique de la prose durassienne. Confronté à cette répétition, Yan Bao a pris le parti de supprimer quatre occurrences du pronom « il ». Cette décision procède d'une priorité donnée aux conventions du chinois standard. Lorsque le contexte est explicite et que l'ellipse ne risque pas de conduire à l'ambiguïté, il est en effet d'usage en mandarin de ne pas répéter le sujet d'une phrase (Lü Shuxiang & Zhu Dexi, [1956] 2002, p. 30). Les transformations opérées par Yan Bao visent donc à débarrasser le texte de Duras de ses « lourdeurs », à le rendre plus élégant.

On voit que pour produire un texte clair et concis, un texte « transparent » au sens de Venuti (1995), Yan Bao atténue l'effet lyrique des répétitions figurales et fait disparaître les reprises gauchissantes, de sorte qu'on perçoit moins dans son texte l'originalité de la voix narrative de *L'Amant*.

4 他给我淋浴·擦身·冲洗·他热爱我·给我敷粉·给我穿衣·他热爱我。

2.2. Li Yumin et la position classiciste

Si le terme « standardisant » nous a paru le mieux à même de qualifier la position traductive de Yan Bao, il nous semble qu'on pourrait avantageusement parler, concernant Li Yumin, d'une approche « classiciste » : ce sont en effet moins les normes de l'écrit scolaire que les canons de la littérature classique chinoise qui servent de point de référence à ce deuxième traducteur. Dans sa version, il a fortement tendance à archaïser les répétitions durassiennes, soit en employant un lexique et une syntaxe vieillies, soit en introduisant des reduplications lexicalisées perçues comme datées.

Reprenons d'abord cet exemple de répétition-énumération que nous avons déjà évoqué (voir [16]) :

[17] **Il** me douche, **il** me lave, **il** me rince, **il** adore, **il** me farde et **il** m'habille, **il** m'adore. (Duras, 1984, p. 79)

Ta gei wo xizao, gei wo cuo shenzi, gei wo chongshui, ba wo feng-ruo-xianzi, gei wo chafen, gei wo chuanyi, dui wo jing-ruo-shenming⁵. (trad. Li Yumin, 1986, p. 67)

(Il me lave, me frotte le corps, me rince, me respecte comme une fée, me farde, m'habille, me vénère comme une déesse.)

Nous avons vu que Yan Bao, lorsqu'il traduit cette phrase, supprime quatre occurrences du pronom « il ». Chez Li Yumin, on observe un traitement encore plus radical de cette reprise, puisque seul le premier « il » y est conservé. Il ne fait guère de doute qu'en supprimant les autres occurrences du pronom, Li Yumin cherche, tout comme Yan Bao, à produire un texte plus « beau » que l'original. On en veut pour preuve la présence d'une autre forme d'« ennoblissement » (Berman, 1999, p. 57-58) dans le même passage, avec l'emploi du couple de *chengyu*, « *feng-ruo-xianzi* » (« respecter comme une fée ») et « *jing-ruo-shenming* » (« vénérer comme une déesse »), pour rendre la répétition-variation « il adore » / « il m'adore ». Le recours à des *chengyu*, expressions quadrisyllabiques idiomatiques héritées de la littérature classique chinoise, donne au texte traduit une coloration archaïsante et soutenue, et nous paraît s'associer de manière cohérente avec la suppression de l'anaphore pronominale, dans une tentative globale d'ennoblissement de la phrase.

5 他给我洗澡，给我搓身子，给我冲水，把我奉若仙子，给我搽粉，给我穿衣，对我敬若神明。

L'exemple qui suit nous montre une autre modalité d'archaïsation que l'on relève chez Li Yumin, il s'agit de l'ajout de reduplications lexicalisées (appelées *dieyinci*) perçues comme datées :

[18] Dans le **soleil** brumeux du **fleuve**, le **soleil** de la chaleur, les rives sont effacées, le **fleuve** paraît rejoindre l'horizon. Le **fleuve** coule sourdement, il ne fait aucun bruit, le sang dans le corps. (Duras, 1984, p. 30)

He shang bowu-mingming, yanri huiguang longzhao, liang'an-mimeng, shui-tian-xianglian, shui-liu-chenchen, wu-sheng-wu-xi, wanruo tinei de xueye⁶. (trad. Li Yumin, 1986, p. 19)

(Au-dessus du fleuve, la brume rend flou le paysage, le soleil brûlant enveloppe tout de ses rayons, les deux rives sont indistinctes, l'eau et le ciel se rejoignent. L'eau coule en profondeur, sans bruit sans souffle, comme le sang circule dans le corps.)

On observe plusieurs occurrences des termes « soleil » et « fleuve » dans le texte français. Li Yumin recourt à des parasyonymes pour éviter cette répétition de mêmes termes en cotexte étroit, sans doute jugée maladroite. En revanche, et c'est le fait le plus notable dans ce passage, le traducteur introduit deux reduplications lexicalisées (évidemment) absentes de l'original : « *mingming* » et « *chenchen* ». Souvent employés dans la poésie classique chinoise, ces deux *dieyinci* servent respectivement à dépeindre un ciel brumeux et à décrire un fleuve profond ou un bruit lointain et vague. L'usage, dans le même passage, de cinq expressions quadrisyllabiques contribue également à tirer le texte chinois vers une couleur archaïsante.

Utilisation fréquente de *chengyu*, emploi concentré de *dieyinci*, recours régulier à des tournures héritées du chinois classique : tous ces procédés confèrent à la voix narrative du texte de Li Yumin une coloration archaïsante, assez éloignée de celle du roman original.

2.3. Jiang Qingmei et la position littéraliste

Nous avons vu *supra* que Yan Bao et Li Yumin, en dépit de leurs différences, optent tous deux pour le chemin des « ciblistes » (Ladmiral, 1986). Soucieux de ne pas trop heurter leur lecteur dans ses habitudes, ils imposent aux répétitions de Duras toute une série de modifications qui les ramènent vers des formes de discours plus familières au locuteur du chinois. La troisième traductrice que nous allons considérer s'engage, elle, dans la voie opposée : au lieu de laisser le

⁶ 河上薄雾冥冥，炎日辉光笼罩，两岸迷蒙，水天相连。水流沉沉，无声无息，宛若体内的血液。

lecteur le plus tranquille possible et de faire que l'écrivain aille à sa rencontre (Schleiermacher, 1999, p. 49), Jiang Qingmei cherche à adapter la langue d'arrivée aux formulations de l'œuvre originale. Nous prenons le parti de qualifier sa position de « littéraliste », parce que la traductrice recourt fréquemment au calque syntaxique et à l'équivalence formelle. Face à une répétition durassienne, qu'elle soit gauchissante ou figurale, Jiang Qingmei s'efforce en effet de conserver le nombre, l'ordre et la forme des éléments répétés.

Considérons d'abord cette phrase de Duras, qui contient une répétition-tâtonnement typique :

[19] À force **de voir**, peut-être, **de voir** un ciel jaune et vert de l'autre côté de la plaine, elle traverse. (Duras, 1984, p. 107)

Youyu kandao le, ke'neng, kandao le pingyuan nabian conglüse de tiankong, ta chuanguo le senlin⁷. (trad. Jiang Qingmei, 1985, p. 149)

(Ayant vu, peut-être, ayant vu un ciel vert et jaune de l'autre côté de la plaine, elle a traversé la forêt.)

Dans le texte français, le fil syntaxique du discours est momentanément interrompu par le modalisateur « peut-être », qui oblige la narratrice à reprendre le segment « de voir ». Dans sa version, Jiang Qingmei recourt à la traduction terme-à-terme pour rendre cette phrase : elle conserve non seulement la répétition du verbe « voir », rendue par la reprise du syntagme « *kandao le* », mais également l'insertion du mot « peut-être », traduit par « *ke'neng* », entre virgules, au milieu des deux occurrences du terme répété. Elle produit ainsi en chinois une phrase étrange, difficilement compréhensible, qui déconcerte bien plus son lecteur que ne le fait la phrase française.⁸

Dans l'exemple suivant, on voit que Jiang Qingmei opte pour un autre procédé « littéraliste », l'équivalence formelle, pour traiter la répétition du subordonnant « que » :

[20] [...] elle hurle, la ville à l'entendre, **que** sa fille est une prostituée, **qu'**elle va la jeter dehors, **qu'**elle désire la voir crever et **que** personne ne voudra plus d'elle, **qu'**elle est déshonorée [...]. (Duras, 1984, p. 73)

[...] ta houjiao zhe, jiao de quancheng dou neng tingjian, shuo ta de nü'er shi ge jinü, shuo yao ba ta reng dao waimian,

7 由于看到了, 可能, 看到了平原那边葱绿色的天空, 她穿过了森林。

8 C'est sans doute la raison pour laquelle les autres traducteurs renoncent à conserver cette reprise gauchissante et l'ordre des mots de l'énoncé français.

shuo ta xiang kandao ta si, shuo shui ye bu hui yao ta, shuo ta shen-bai-ming-lie [...] ⁹. (trad. Jiang Qingmei, 1985, p. 140

([...] elle hurle, que la ville l'entende, dit que sa fille est une prostituée, dit qu'elle veut la jeter dehors, dit qu'elle désire la voir mourir, dit que personne ne voudra plus d'elle, dit qu'elle est déshonorée [...])

Comme il n'existe pas en chinois de morphème qui joue un rôle équivalent au subordonnant « que », la reprise de « que », très fréquente dans *L'Amant*, est rarement rendue par les autres traducteurs. Seule Jiang Qingmei s'efforce de la restituer, en substituant à « que » le verbe de parole « *shuo* » (« dire »), répété ici cinq fois. Là encore, le traitement adopté par la traductrice contrevient aux conventions rhétoriques de la langue d'arrivée. Dans le discours rapporté en chinois, il est en effet d'usage de ne pas répéter le *verbum dicendi* tant que l'énonciateur cité ou la modalité qu'il choisit pour s'exprimer (hurler, chuchoter, murmurer, etc.) ne change pas. Dans la phrase de Jiang Qingmei, la reprise de « *shuo* » constitue de ce point de vue une forme de surmarquage, qui peut paraître relativement lourde au lecteur chinois.

Ce recours fréquent au calque et à l'équivalence formelle permet à Jiang Qingmei de préserver la plupart du temps toutes les particularités formelles des répétitions durassiennes. Pour autant, nous avons remarqué que, paradoxalement, son texte peine à rendre compte de la singularité de la voix narrative de *L'Amant* : l'approche littéraliste, en étrangéisant le texte dans sa globalité, ne parvient pas à restituer le caractère à la fois lyrique et tâtonnant de l'original.

2.4. Wang Daoqian et la position moderniste

Notre quatrième traducteur, Wang Daoqian, s'engage également dans la voie des « sourciers » (Ladmiral, 1986). Mais par rapport à l'approche littéraliste de Jiang Qingmei, son positionnement apparaît plus central. En effet, lorsqu'il est confronté à une répétition durassienne dont la formulation lui paraît trop en décalage avec les possibilités combinatoires du chinois, il la

⁹ 她吼叫着，叫得全城都能听见，说她的女儿是个妓女，说要把她扔到外面，说她想看到她死，说谁也不会再要她，说她身败名裂

transforme ou la supprime de manière à ne pas obscurcir son texte¹⁰, et il recherche dans la langue de traduction « les mailles, les trous par où elle peut accueillir – sans *trop* de violence, sans *trop* se déchirer » (Berman, 1999, p. 131) les particularités du texte étranger¹¹. Nous qualifions sa position de « moderniste », dans la mesure où elle s'emploie à renouveler les codes de la langue romanesque chinoise de l'époque par l'implantation méthodique de certains traits stylistiques de Duras. Ce qui caractérise en effet le travail de ce traducteur, c'est qu'il met en avant dans sa version la particularité de la voix narrative du roman original, pourtant en complet décalage avec les conventions du roman chinois des années 1980. Afin de rendre compte du lyrisme et des tâtonnements de la voix narrative de *L'Amant*, il sélectionne dans l'original certains types de répétitions, figurales ou gauchissantes, et les fait proliférer dans son texte jusque dans des passages où elles n'apparaissent pas chez Duras. Pour souligner la dimension lyrique des répétitions durassiennes, Wang Daoqian recourt à un premier procédé, l'ajout d'une occurrence du terme répété. Considérons d'abord la phrase française suivante, ainsi que sa traduction :

[21] **J'avais peur de moi, j'avais peur de Dieu.** (Duras, 1984, p. 13)

Wo pa wo ziji, wo pa shangdi, wo pa¹². (trad., Wang Daoqian, [1985] 2012, p. 7)

(J'avais peur de moi, j'avais peur de Dieu, j'avais peur.)

Dans l'énoncé français, où la narratrice évoque l'atmosphère de terreur dans laquelle le grand frère fait vivre ses cadets, on a affaire à une anaphore binaire de « j'avais peur ». Wang Daoqian choisit de la rendre par une répétition ternaire : « *wo pa* [...] *wo pa* [...] *wo pa*. » En reprenant une troisième fois le syntagme « *wo pa* » en fin d'énoncé, sans lui associer de complément d'objet, le traducteur

10 C'est ce qu'il fait, par exemple, pour des répétitions-tâtonnements telles que « À force de voir, peut-être, de voir un ciel » (voir [19]), dont la traduction littérale suscite, on l'a vu, des difficultés de compréhension.

11 Lorsqu'il a affaire à la répétition d'un pronom (voir [16] et [17]), il la restitue, même s'il n'en conserve pas toujours le nombre exact d'occurrences ; ou quand c'est le subordonnant « que » qui est repris (voir [20]), il procède, parfois, comme Jiang Qingmei, par équivalence formelle ; confronté à une répétition-retouche, il s'efforce d'en rendre dans sa version l'aspect segmenté.

12 我怕我自己，我怕上帝，我怕。

essentialise en quelque sorte le sentiment de peur, l'élève au statut de pure intensité émotionnelle, et accentue ainsi la dimension de drame subjectif déjà présente dans la répétition de Duras.

À côté de l'ajout, Wang Daoqian utilise très fréquemment une deuxième technique, la « dissociation syntaxique », qui a vocation à faire apparaître des répétitions-renforcées dans des passages de *L'Amant* qui n'en comportent pas, qui vont elles aussi dans le sens d'une exagération de la dimension lyrique de l'œuvre originale. C'est le cas, par exemple, dans la traduction qu'il propose de la phrase suivante, tirée du fameux passage où la narratrice évoque le vieillissement de son visage :

[22] Il a vieilli encore bien sûr, [mais relativement moins qu'il n'aurait dû.] (Duras, 1984, p. 10)

Ta yijing bian lao le, kending shi lao le¹³. (trad., Wang Daoqian, [1985] 2012, p. 4)

(Il a vieilli déjà, a vieilli bien sûr.)

Dans la phrase française, où ne figure aucune répétition, le prédicat « a vieilli » est simultanément déterminé par les adverbes « encore » et « bien sûr ». Le traducteur dissocie les deux rapports de détermination (« a vieilli/encore » ; « a vieilli/bien sûr »), qu'il traite séparément : « *Ta yijing bian lao le, kending shi lao le* » (« Il a vieilli déjà, a vieilli bien sûr »)¹⁴. La répétition ainsi glissée dans le texte chinois comporte une gradation, avec l'intensificateur « *kending* » (« bien sûr »), qui a pour effet de dramatiser le vieillissement du visage et d'accentuer la tonalité nostalgique du passage.

Wang Daoqian recourt aussi fréquemment à une troisième opération traductive, le « dédoublement sémantique », qui consiste à traduire une forme *x* de l'œuvre originale par deux expressions synonymiques juxtaposées *x'-y'* dans le texte d'arrivée. Dans les deux énoncés suivants, ce procédé porte respectivement sur un nom et un adjectif :

[23] Ce jour-là dans cette chambre les **larmes** consolent du passé et de l'avenir aussi. (Duras, 1984, p. 58)

[24] Les yeux étaient très **clairs**, gris-bleu. (Duras, 1984, p. 80)

13 它已经变老了，肯定是老了。

14 Notons que le traducteur modifie un peu le sens de la phrase, en rendant « encore » par « *yijing* », qui signifie littéralement « déjà ».

Dans les deux phrases, Wang Daoqian rend les mots « larmes » et « clairs » respectivement par les couples de parasyonymes « *liulei kuqi*¹⁵ » (« verser des larmes-pleurer ») et « *qingche mingliang*¹⁶ » (« limpide-clair »).

Mais, le dédoublement peut aussi affecter une proposition entière, comme dans l'exemple suivant :

[25] On m'a souvent dit que c'était le soleil trop fort pendant toute l'enfance. (Duras, 1984, p. 12)

Renmen changchang shuo wo shi zai lieri xia zhangda, wo de tongnian shi zai jiaoyang xia duguo de¹⁷. (trad., Wang Daoqian, [1985] 2012, p. 7)

(Les gens disent souvent que j'ai grandi sous le soleil ardent, que j'ai passé mon enfance sous le soleil brûlant.)

On voit que dans cette phrase, la complétive « c'était le soleil trop fort pendant toute l'enfance » est rendue par deux propositions qui prédisent un même état de chose.

En introduisant des répétitions-reformulations absentes du texte original, Wang Daoqian ne fait qu'amplifier une forme de répétition présente dans *L'Amant*, où elle revêt un caractère « gauchissant », puisqu'elle sert surtout à manifester le ressassement obsessionnel auquel se livre la narratrice.

Tous ces exemples montrent que l'approche que développe Wang Daoqian s'apparente à une « traduction-pastiche », où il s'agit d'amplifier certaines caractéristiques du style de l'auteure pour qu'elles apparaissent plus nettement dans le texte traduit. En multipliant à l'envi dans son texte certaines catégories de répétitions typiques du style de Duras, le traducteur introduit dans le genre romanesque une voix narrative lyrique et tâtonnante, tout à fait inhabituelle dans la production chinoise du milieu des années 1980.

Conclusion

Reprenons de manière synthétique les résultats de notre analyse. En mettant en regard le traitement que réservent les quatre traducteurs ici considérés aux répétitions figurales et gauchissantes de

15 流泪哭泣

16 清澈明亮

17 人们常常说我是在烈日下长大，我的童年是在骄阳下度过的。

Duras, nous avons caractérisé différemment leurs positions traductives. Nous avons montré que les approches standardisante de Yan Bao, classiciste de Li Yumin, littéraliste de Jiang Qingmei et moderniste de Wang Daoqian s'opposent les unes aux autres en fonction de deux grands paramètres : la relation que le traducteur entretient aux langues source et cible d'une part, et au style auctorial d'autre part. Chacun des quatre traducteurs affiche dans sa version de *L'Amant* un *éthos* spécifique, comme s'il avait choisi d'occuper une place déterminée au sein d'un système constitué d'un nombre de positions limité. Cette impression de cohérence qui se dégage d'une telle répartition des places ne nous paraît pas entièrement imputable au hasard. En effet, certains ressorts sociologiques permettent d'expliquer, au moins en partie, pourquoi tel traducteur adopte telle position vis-à-vis des répétitions de *L'Amant*, et plus généralement, vis-à-vis du style de Duras.

C'est dans un contexte très particulier que paraissent simultanément, en 1985 et 1986, les différentes traductions de *L'Amant*¹⁸, le roman lauréat du prix Goncourt 1984. Après la période maoïste, les années 1980 correspondent, en Chine, à un relâchement du contrôle idéologique sur la production culturelle. Le champ de la traduction, qui a été soumis à la demande politique pendant de longues années, commence à s'autonomiser. Vers le milieu des années 1980, avec l'irruption de nouveaux venus, une ligne de clivage se dessine entre école cibliste de Pékin et école sourcière de Shanghai. Cette spécificité structurelle du champ éclaire un peu les raisons pour lesquelles Yan Bao et Li Yumin (tous deux professeurs à Pékin) recourent à des approches ciblistes, tandis que Jiang Qingmei et Wang Daoqian (en provenance de la région de Shanghai) optent pour des stratégies sourcières, mais le positionnement de chaque traducteur par rapport au roman de Duras est aussi étroitement lié à la place qu'il occupe au sein du champ.

Parmi ces quatre traducteurs, Yan Bao et Jiang Qingmei peuvent être considérés comme des *outsiders*, dans la mesure où il s'agit du premier et seul texte littéraire que ceux-ci ont traduit du français. Professeur de langue vietnamienne à l'université de Pékin, Yan Bao a choisi de traduire ce

18 Il convient de souligner que les œuvres étrangères ne sont pas protégées par le droit d'auteur à l'époque. Il faut attendre jusqu'en 1992 pour que la Chine signe la Convention de Berne pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

roman parce que l'histoire se passe en Indochine, là où il était né et avait grandi. Le chinois n'étant pas sa langue maternelle, il a fait relire son texte par sa femme, qui était enseignante de chinois dans le secondaire. C'est sans doute une raison importante pour laquelle il affiche dans sa version de *L'Amant* une position standardisante. Quant à l'approche littéraliste de Jiang Qingmei (enseignante de langue et littérature françaises à l'université de Nanjing), elle s'inscrit dans le courant sourcier, qui conserve une grande influence parmi les traducteurs de la région de Shanghai. Mais on peut aussi se demander si la traduction littéraliste ne pourrait pas s'expliquer en partie par le manque d'expérience, car il est connu que les traducteurs débutants ont souvent tendance à suivre de près le texte de départ.

Si la traduction littéraire n'est qu'une activité tout à fait secondaire pour Yan Bao et Jiang Qingmei, ce n'est plus le cas pour Li Yumin et Wang Daoqian, qui, eux, sont bien intégrés dans le champ. C'est pourquoi ils accordent beaucoup plus d'importance à la qualité littéraire de leur texte. Des deux *insiders*, Li Yumin est plus jeune structurellement (Bourdieu, 1991). En voie de reconnaissance, il a traduit *L'Amant* sur la commande de Liu Mingjiu, directeur de la collection « La littérature française du XX^e siècle ». Publiés sous forme de livres de poche, les ouvrages de cette collection sont destinés à une grande diffusion. La position classiciste de Li Yumin, non sans lien avec son goût personnel, peut aussi s'interpréter du point de vue d'une tentative de réponse à l'horizon d'attente du lectorat-cible de sa version.

En ce qui concerne notre traducteur « moderniste », c'est plus la quête de la reconnaissance de ses pairs que la recherche du succès public qui l'a poussé à traduire *L'Amant*. Beaucoup plus avancé que Li Yumin dans le processus de légitimation, Wang Daoqian occupe une position dominante dans le champ. Ayant traduit trois romans de Duras (*Moderato Cantabile*, *Emily L.* et *Le Square*), il est connu de ses confrères comme LE traducteur chinois de cette auteure française. La version qu'il propose de *L'Amant* est publiée dans *Littérature et arts étrangers*, l'une des deux revues de littérature étrangère les plus prestigieuses des années 1980. On comprend mieux son approche « novatrice » lorsque l'on prend en compte le fait que cette revue a pour lecteurs principaux les écrivains et les critiques littéraires qui, pour pouvoir lutter contre le réalisme socialiste, qui domine dans le champ

littéraire depuis une trentaine d'années, sont impatients de connaître les explorations formelles menées par les romanciers occidentaux.

Bibliographie

ADAM Jean-Michel, [2005] 2011, *La Linguistique textuelle*, Paris, Armand Colin.

BERMAN Antoine, [1991] 1999, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Le Seuil.

BLANCHE-BENVENISTE Claire, 2010, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys.

BONHOMME Marc, 2005, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

BOURDIEU Pierre, 1991, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, p. 3-46.

DURAS Marguerite, 1984, *L'Amant*, Paris, Minuit.

DURAS Marguerite, 1985, « *Qingren* », traduit du français par Jiang Qingmei, *Dangdai waiguo wenxue* (Littérature étrangère contemporaine), n° 4, p. 121-158.

DURAS Marguerite, [1985] 2012, *Qingren*, traduit du français par Wang Daoqian, Shanghai, Shanghai yuwen chubanshe.

DURAS Marguerite, 1985, *Qingren*, traduit du français par Yan Bao, Beijing, Beijing yuyan xueyuan chubanshe.

DURAS Marguerite, 1986, *Yoyou ci qing*, traduit du français par Li Yumin, Guilin, Lijiang chubanshe.

FUCHS Catherine, 1994, *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys.

GOIN Émilie, 2015, « La répétition lexicale entre oralité et figure. Le cas de *C'est/C'était* dans *La pluie d'été* de Marguerite Duras », *Le discours et la langue*, n° 7.2 : « Répétitions et genres », p. 133-150.

GRÉVISSE Maurice & GOOSSE André, [1936] 1988, *Le bon usage. Grammaire française*, Paris-Gembloux, Duculot.

LADMIRAL Jean-René, 1986, « Sourciers et ciblistes », *Revue d'esthétique*, n° 12, p. 33-42.

LÜ Shuxiang et ZHU Dexi, [1952] 2002, *Yufa xiuci jianghua* (Discours sur la grammaire et la rhétorique), Shenyang, Liaoning jiaoyu chubanshe.

MÜLLER-HAUSER Marie-Louise, 1943, *La Mise en relief d'une idée en français moderne*, Genève, E. Droz.

PHILIPPE Gilles & PIAT Julien (dir.), 2009, *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard.

SCHLEIERMACHER Friedrich, 1999, *Des Différentes Méthodes du traduire*, traduit par Antoine Berman et Christian Berner, Paris, Seuil.

VAUDREY-LUIGI Sandrine, 2013, *La Langue romanesque de Marguerite Duras. « Une langue souvenante »*, Paris, Classiques Garnier.

VENUTI Lawrence, 1995, *The Translator's Invisibility : A history of Translation*, Londres & New York, Routledge.